

Institut d'études politiques (IEP) de Paris
Master Recherche « Histoire et théorie du politique »
mention Pensée politique

Patrick BLANCHENAY

< patrick.blanchenay@gmail.com >

Les sciences sociales dans la philosophie de Karl Popper : la cohérence du système poppérien

Sous la direction de : Gil DELANNOI

Paris, septembre 2005

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	3
Note	4
Introduction	5
I Épistémologie et politique : cohérence de l'œuvre de Karl Popper	10
I.1 La connaissance par conjecture et réfutation	12
I.1.A Le problème de Hume	12
I.1.B La logique de la réfutation	17
I.1.C La progression du savoir	19
I.1.D Critique, réfutabilité et démarcation	24
I.2 Critique & politique	29
I.2.A Historicisme et société close	31
I.2.B La société ouverte : l'avènement de la raison critique .	37
I.2.C L'anti-autoritarisme de Popper	44
I.3 Quelques considérations morales	52
I.3.A Un individualisme fondamental	53
I.3.B La raison comme lien de l'humanité	54
I.3.C Une « foi irrationnelle en la raison »	55

TABLE DES MATIÈRES

I.3.D	La discussion et la rationalité comme alternative à la violence	56
I.3.E	Le faillibilisme optimiste	58
II	Les sciences sociales sont-elles scientifiques ?	63
II.1	Définition et visée des sciences sociales	64
II.1.A	L'anti-essentialisme de Popper	64
II.1.B	L'objectif des sciences sociales	67
II.1.C	Critique méthodologique de l'historicisme	70
II.2	L'unité de méthode	74
II.2.A	L'exemple économique	75
II.2.B	La méthode déductive de généralisation	77
II.3	Les particularités des sciences sociales	82
II.3.A	Complexité et difficultés de l'expérimentation	82
II.3.B	L'analyse situationnelle	88
III	Les sciences sociales, technique politique	94
III.1	La « sociotechnique opportuniste »	95
III.1.A	Critique de l'utopisme	95
III.1.B	Une conception au coup par coup de l'action sociale	100
III.2	Les sciences sociales comme préalable politique	104
III.2.A	Les sciences sociales, outil de l'action politique	104
III.2.B	Que reste-t-il de la politique ?	106
	Conclusion	III
A	Schéma synthétique de la philosophie de Karl Popper	II3
	Bibliographie	II4

REMERCIEMENTS

En premier lieu, je tiens à remercier M. DELANNOI pour la patience et la confiance qu'il a témoignées à mon égard, et pour m'avoir permis d'étudier une œuvre encore trop peu connue qui me tient à cœur. Le temps passé sur ce mémoire a été la source d'un intense plaisir intellectuel.

Je voudrais également remercier mon père pour ses remarques et son soutien matériel et moral, je lui suis redevable à tout point de vue, ainsi qu'à ma mère pour avoir grandement facilité l'accès à certaines ressources bibliographiques. J'aimerais aussi remercier mon frère Bertrand et mes amis, dont l'intérêt pour ce travail a donné lieu à des conversations passionnantes, passionnées et enrichissantes.

Enfin, je salue les participants à la liste de discussion `fr.comp.text.tex` pour leur extrême disponibilité et leur précieuse aide technique.

NOTE

Ce mémoire a été composé grâce au logiciel $\text{\LaTeX}$ et tente de respecter au mieux les conventions typographiques en usage. Nous espérons que le confort de lecture s'en ressentira.

Pour éviter d'alourdir les nombreuses notes de bas de page, les références bibliographiques sont courtes, indiquant juste l'auteur et l'année de l'ouvrage ou de l'article. Ceci devrait permettre d'identifier l'élément dans la liste bibliographique. Le détail de ces références pourra être trouvé à la fin du mémoire, dans la partie « bibliographie » ; pour chaque élément de la liste, nous essayons de donner le maximum de renseignements, afin de faciliter les reports que le lecteur aurait à y faire.

Si un ouvrage a été édité plusieurs fois, nous indiquons dans la bibliographie la date de l'édition que nous avons utilisée, suivie par la date de la première édition entre parenthèses. Pour des raisons chronologiques, une référence dans le texte à un tel ouvrage ne mentionnera que la date de la première édition, p. ex. : [Popper](#), 1963.

Par ailleurs, nous supposons, et espérons, que les ouvrages cités seront un jour réimprimés ou même réédités, ce qui modifiera nécessairement leur pagination. En conséquence, nous avons tenté de faire référence autant que possible aux parties et aux sections de tel ou tel ouvrage plutôt qu'aux numéros de page, afin que le lecteur puisse disposer d'informations pérennes, quelle que soit la version de l'ouvrage qu'il utilise.

Enfin, la plupart de nos sources étant en anglais, nous avons traduit nous-même les citations en français. Les italiques sont, sauf mention contraire, celles de leurs auteurs.

INTRODUCTION

« **C**E QUI SE CONÇOIT BIEN S'ÉNONCE CLAIREMENT » : ce célèbre dicton de Boileau s'applique à merveille à l'œuvre de Karl Raimund Popper (1902-1994) tant elle est agréable à lire. Son style est énergique et vivant, manifestant sans ambiguïté le plaisir qu'il a de raisonner et de soumettre aux lecteurs ses pensées et ses conjectures. Popper a toujours refusé de tomber dans le piège du jargon philosophique. Il utilise autant que possible des mots courants et, quand il doit en introduire de plus complexes, il prend soin de les présenter de manière succincte. Il manifeste une méfiance viscérale à l'égard des tournures pompeuses ou alambiquées, qu'il soupçonne d'être un artifice destiné à masquer l'absence réelle de réflexion. La clarté, qu'il considère comme une condition nécessaire du raisonnement et de la discussion critique, est chez lui un objectif avoué. En somme, Popper est un penseur facile d'accès pour les néophytes.

Cette clarté de style est sans doute l'un des facteurs qui expliquent le succès de Popper dans les pays anglo-saxons. Il faut dire que Popper ne ménage pas ses efforts. Il n'hésite pas, à contre-courant de toutes les modes philosophiques — qu'il abhorre —, à s'en prendre aux grands courants de pensée du ^{xx}e siècle, au premier rang desquels on trouve le positivisme et l'existential-

lisme. Mais Popper ne s'arrête pas là. Il n'hésite pas à s'en prendre à de grands penseurs habituellement considérés comme hors d'atteinte, comme des penseurs *classiques*. Il dresse ainsi des portraits au vitriol des théories de Platon et Marx, et accorde à la critique de Hegel la trucculence de sa verve et son style plein de vivacité. Son ton est sûr, ses propos font parfois preuve d'une étrange brutalité ; quand il s'agit de critiquer, Popper ne mâche pas ses mots.

Le succès anglo-saxon de Popper contraste de manière surprenante avec le relatif anonymat dont il a longtemps joui en France. Son œuvre est prolifique mais a tardé à se faire connaître. De manière symptomatique, il faut attendre 1979 pour que paraisse une traduction, partielle qui plus est, de son ouvrage sans doute le plus connu, *La société ouverte et ses ennemis*, initialement parue en... 1945. Il faut attendre les années 1980 pour que soient organisés deux colloques qui lui sont consacrés, et que quelques livres sur lui soient publiés. Aujourd'hui encore, de tels livres restent rares et Popper semble relativement absent des enseignements universitaires en France.

La simplicité de l'écriture de Popper et son style particulier, parfois répétitif, a de quoi dérouter le nouveau lecteur. Mais derrière l'apparente simplicité des écrits de Popper se cache une réflexion d'une grande richesse. La richesse d'abord par la variété des thèmes qu'il aborde : de la physique quantique à la musique, de la biologie à la Grèce antique, Popper semble manifester une immense curiosité qui se ressent dans la diversité de ses écrits, et dans son impressionnante érudition. La richesse de ses écrits se manifeste également par la puissance de réflexion dont il fait preuve, n'hésitant pas, parfois, à soumettre au lecteur des *addenda* sur certains points très techniques de raisonnement logique. Popper déploie des efforts de pédagogie surprenants pour s'assurer qu'il est aussi clair que possible.

Dans la grande diversité de ses écrits, il est cependant possible de distinguer deux thèmes principaux : la philosophie de la connaissance (*épistémologie*) d'une part et la politique d'autre part. *A priori*, ses thèmes n'ont pas grand chose à voir l'un avec l'autre. Quel rapport pourrait-il y avoir entre la façon dont on apprend les choses, et la façon dont on gouverne un État ? Chez Popper, ces deux questions, en apparence indépendantes l'une de l'autre, manifestent une profonde cohérence. Il est difficile de n'être pas frappé par la

profonde analogie qui existe entre la façon dont Popper conçoit la science et la façon dont il conçoit la politique. Difficile aussi de ne pas remarquer, après coup, la facilité avec laquelle on peut glisser dans un même article, de l'épistémologie à la politique, ou comment ses écrits politiques font largement écho à certains arguments qu'il développe dans des écrits « scientifiques ». C'est à l'explication de cette cohérence dans l'œuvre de Popper qu'est consacrée le chapitre I de notre travail. Nous avons voulu retracer comment une idée centrale, celle que nous tirons toute notre connaissance par essai-erreur, par tâtonnement, se retrouve largement dans sa conception politique libérale. Nous avons voulu montrer comment sa théorie de la société ouverte, d'une société dans laquelle l'individu est suffisamment libre pour être face à des choix personnels, peut être lue comme l'application au domaine politique de l'épistémologie de Popper. Nous avons également cherché à identifier des principes moraux transverses à ces deux domaines.

Au confluent de ces deux thèmes que sont la politique et la science, les sciences sociales tiennent chez Popper une place importante. Pour comprendre cette place particulière des sciences sociales, il suffit de se pencher un peu sur la bibliographie de Karl Popper. *Misère de l'historicisme*, son ouvrage le plus dense (et sans doute le plus confus aussi), a été conçu comme la critique d'une méthode scientifique, l'*historicisme*, qui affirme que l'objet des sciences sociales est d'identifier les lois du devenir humain. Se faisant, les sciences sociales devaient être capable de guider l'action politique en fonction de ces lois. Dans ce petit ouvrage, Popper montre comment cette vision des sciences sociales est erronée et aboutit à une méthode de recherche infructueuse. Soucieux d'illustrer son propos par des exemples, Popper commence à rassembler des notes historiques afin de montrer comment l'historicisme trouve ses origines dès le début de philosophie grecque et se prolonge dans toute l'histoire de la pensée. Ces notes finiront par constituer un ouvrage à part, *La société ouverte et ses ennemis*, dans lequel il analyse et critique la philosophie politique de Platon, Hegel et Marx, trois hérauts de l'historicisme. Cette séquence dans la bibliographie de Popper semble illustrer la façon dont les sciences sociales, d'abord analysées sous l'angle de l'épistémologie, trouvent largement leur place dans une réflexion politique chez Popper.

La réflexion de Popper sur les sciences sociales est intrigante. À première vue, elle semble manquer de contenu, en s'apparentant à une réflexion purement négative sur ce que ne doivent pas être les sciences sociales. Le lecteur ne trouve pas immédiatement chez Popper de véritable réflexion sociologique : il s'agit d'un méta-discours, un discours *sur* les sciences sociales plutôt qu'un discours à proprement parler sociologique. Le propos semble essentiellement critique et le lecteur manque, au premier abord, d'y trouver une vision positive des sciences sociales. Face à ce discours « en creux » dans lequel le lecteur manque d'abord de prise, nous avons tenté de montrer que la critique épistémologique de Popper permet de dégager une véritable philosophie scientifique des sciences sociales, dérivées de ses considérations épistémologiques générales. C'est l'objet du chapitre II que de développer la conception scientifique des sciences sociales chez Popper, analogue à sa conception des sciences naturelles, et de montrer comment ses principes d'épistémologie l'amènent à formuler un programme méthodologique de recherche pour les sciences sociales.

Enfin, mais ce fut sans doute notre première interrogation d'un point de vue chronologique, nous nous sommes penché sur l'aspect politique des sciences sociales. La première chose qui nous a frappé chez Popper est l'ambivalence qu'il peut y avoir entre les sciences sociales et la politique chez Popper. Ces deux aspects sont si intimement liés dans l'œuvre de Popper que nous n'avons pu nous empêcher de nous poser la question : au fond, quelle différence Popper fait-il entre les sciences sociales et la politique ? Les deux aspects semblent évoqués sans réelle distinction. Le plus souvent, on distingue science et politique en caractérisant la science par sa neutralité axiologique tandis que la politique renvoie invariablement à un engagement partisan. Mais chez Popper, cette distinction est inopérante. Les sciences sociales et la politique semblent réduites à une même vision technologique dans laquelle il s'agit d'organiser la coexistence des hommes de la meilleure manière, ou plutôt, de la manière « la moins pire ». Nous avons au chapitre III tenté d'explicitier cette vision technologique, en montrant comment son apparente modestie fait en réalité écho à une profonde volonté de changer le monde dans lequel nous vivons. Nous y avons retracé les liens qui, chez Popper, unissent dans

le domaine politico-social la connaissance de notre monde et les conditions de l'action politique. Nous avons cherché à montrer qu'une vision technologique de l'action politique, loin de réduire l'homme politique à un simple exécutant, l'amène à prendre la mesure de ses responsabilités.

ÉPISTÉMOLOGIE ET POLITIQUE : COHÉRENCE DE L'ŒUVRE DE KARL POPPER

Nous voudrions commencer par montrer qu'il y a bien un sens à parler d'une « philosophie », d'un système philosophique de Karl Popper. La question peut paraître triviale chez un auteur qui ne cesse de répéter et d'affiner, ouvrage après ouvrage, les mêmes idées essentielles qui structurent sa pensée. Le lecteur est forcément surpris par la cohérence qui se dégage de l'ensemble de son œuvre : il est difficile de trouver des contradictions dans cet ensemble de travaux, et quand il y a des difficultés apparentes, elles sont le plus souvent signalées par Popper lui-même. D'ailleurs, il n'hésite pas à renvoyer à d'autres de ses articles ou ouvrages quand une idée, là-bas mieux expliquée, lui permet d'éclairer ou d'alléger sa démonstration du moment. Faisant souvent référence à ses propres écrits, annotant largement ses ouvrages, utilisant ici ou là tel ou tel point déjà vu ailleurs, il tisse un véritable réseau entre les idées qu'il développe dans ses différents travaux. Ajoutons à cela que le souci pédagogique et la volonté d'être bien compris sont apparents et explicites chez Popper : la simplicité et la clarté sont des objectifs avoués ; ainsi, il n'hésite pas à reprendre et répéter les idées qu'il juge cruciales, dans plusieurs ouvrages, afin

que le lecteur soit imprégné de son canevas de pensée. L'impression de cohérence ressentie à la lecture vient du fait que Popper s'appuie sur quelques idées, qu'il explique et défend inlassablement.

Par ailleurs, Popper semble avoir suivi au long de sa carrière intellectuelle un véritable cheminement, progressif et logique, dont il retrace les grandes lignes dans *La quête inachevée*¹. Tout donne l'impression qu'il élabore ses théories l'une après l'autre, dans un enchaînement simple et cohérent, en affinant de plus en plus les problèmes. Ainsi la construction logique du système semble quasiment une construction chronologique. Notons du reste que Popper a concentré l'essentiel de ses écrits sur deux thèmes : les problèmes de la science et de la connaissance (l'*épistémologie*) et ceux de la politique. Ainsi en donnant à ses « conjectures », c'est-à-dire aux solutions qu'il propose à certains problèmes, un champ d'application aussi universel, il étend la portée de cette théorie (au départ : la science, la connaissance) à d'autres domaines comme la politique.

Étant donnée l'apparente cohérence que nous venons de mentionner et pour des besoins de clarté, nous aimerions expliquer « l'architecture » de l'œuvre philosophique de Popper. Car bien que ce dernier refuse de scinder la réflexion en *subjects*, en matières cloisonnées les unes des autres, son propos paraît de prime abord tourné pour l'essentiel vers la science et la connaissance. On peut donc s'étonner d'un grand écart conceptuel entre la philosophie de la connaissance et la politique.

En réalité, et contrairement à ce que pensent certains, la réflexion politique n'est pas un « accident » dans l'œuvre de Popper, qui serait dû à la montée du nazisme et aux menaces qui pesaient sur l'Autriche à la fin des années 1930. Dans la démarche d'élaboration progressive de ce système philosophique, l'épistémologie n'est pas *absolument* première. Au contraire, ce sont sans doute, conjointement à des problèmes scientifiques, des problèmes politiques dans l'Autriche sortant tout juste de la Première Guerre mondiale, qui stimulent sa curiosité intellectuelle. D'un point de vue chronologique, ses réflexions sur la science et ses réflexions politiques se sont sans doute développées parallèlement. Dans sa jeunesse — Popper le mentionne clairement dans

1. Popper, 1981.

son autobiographie intellectuelle — les revirements d’opinions de certains de ses amis communistes, au gré des consignes du Parti, suscitent chez lui à la fois des interrogations sur les notions de vérité et sur le marxisme. Parallèlement, il développe un intérêt pour les sciences physiques, auxquelles il s’initie largement en autodidacte. Le « déclic » s’opère chez Popper quand il compare deux théories « scientifiques », celles de Marx et d’Einstein ². Il réussira par la suite à réunir ces différents aspects dans un même cadre conceptuel, que nous allons ici détailler.

Même si l’épistémologie n’est pas première dans l’évolution et la construction progressive de son système, elle reste un de ses fondements logiques et qu’elle peut se comprendre comme un noyau dur à partir duquel se sont développées les différentes théories de Popper. Nous voudrions montrer la profonde cohérence qui sous-tend sa réflexion épistémologique et sa réflexion politique, de sorte que l’on puisse parler de « l’unité de la pensée de Popper, [...] de la philosophie des sciences et de la philosophie politique ³ » cette cohérence tenant sans doute à l’inspiration de principes moraux communs. Nous voudrions lire la réflexion politique comme le prolongement et l’application de principes cruciaux qu’il tire de son épistémologie. En somme, nous allons retracer le cheminement logique que l’on peut suivre entre la critique de l’induction (I.1) et les principes de la société ouverte (I.2), et en tirer les principes moraux sous-jacents (I.3).

I.1 La connaissance par conjecture et réfutation

I.1.A Le problème de Hume

Chronologiquement, la première question d’épistémologie qui intéressa Popper fut sans doute celle de la possibilité de séparer les théories scientifiques des autres, c’est-à-dire la recherche d’un critère de démarcation. Néanmoins, nous évoquerons la démarcation plus tard (cf. *infra* I.1.D p. 24), cette question

2. Popper, 1981, ch. 8.

3. Gérard RAULET, préface de *De l’épistémologie à la politique : la philosophie de l’histoire de Karl R. Popper* (Ruelland, 1991).

ayant amené Popper à considérer une question plus profonde, qui se révèle être plus fondamentale dans son épistémologie : le question de l'*induction*. On peut en effet affirmer que son épistémologie s'est construite sur la critique de l'inductivisme : Popper conteste la théorie selon laquelle nous apprenons par induction, c'est-à-dire selon laquelle nous pouvons tirer des lois générales à partir de l'observation de faits particuliers.

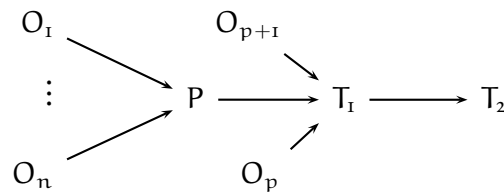


FIG. F1 — Schéma du raisonnement par induction.

La figure F1 (p. 13) illustre le raisonnement par induction. De multiples observations $O_1, O_2, \dots, O_n$ d'un certain phénomène (ou conjonction de deux ou plusieurs propriétés) nous incite à formuler la prévision P que cette conjonction se reproduirait lors d'éventuelles observations subséquentes. Par un raisonnement de récurrence, on en déduit une loi générale ou théorie (T_1) selon laquelle la conjonction de propriétés se reproduit toujours. Par la suite, d'autres observations (O_p et O_{p+1}) viennent préciser ou corriger la théorie précédente pour aboutir une théorie plus fine (T_2). C'est ainsi, selon les défenseurs de l'inductivisme, que s'accroît la connaissance.

Dès son premier ouvrage, *Die Logik der Forschung* ⁴, paru en 1934, Popper conteste ce point de vue sur la connaissance, à partir d'idées qu'il a sans doute conçues dès 1919-1920. Avec cette critique, il reconnaît explicitement qu'il adhère en cela à la position de Hume, comme il l'explique dans l'article « Science: conjectures and refutations ⁵ ». Hume s'était attaqué à la première

4. Popper, 1934.

5. Popper, 1963, ch. I.

partie du raisonnement par induction. Popper, qui admire la qualité de la critique de Hume, partage avec lui la conclusion selon laquelle

*même après avoir observé la conjonction fréquente ou constante d'objets, nous n'avons aucune raison d'en tirer une quelconque inférence sur quelque objet au-delà de ceux dont nous avons fait l'expérience*⁶.

Autrement dit, l'observation de certaines conjonctions ($O_1, O_2, \dots, O_n$) sur certains objets ne nous autorise pas — d'un point de vue logique — à en tirer la conclusion (P) que ces mêmes conjonctions s'appliquent également à d'autres objets, en particulier à des objets du futur. En conséquence, de fréquentes conjonctions dans le passé ne nous indiquent pas qu'elles se reproduiront pour d'autres objets dans le futur. Il nous est donc impossible d'en tirer une théorie universelle selon laquelle cette conjonction aura toujours lieu. Pour reprendre l'exemple célèbre : supposons que j'ai vu mille cygnes blancs, donc mille occurrences d'une causalité (celle de la propriété *être blanc* par la propriété *être un cygne*). Je ne peux pas en déduire logiquement que cette causalité s'appliquera à d'autres animaux que je n'ai pas observés, c'est-à-dire que d'autres cygnes que je n'ai pas (encore) vus sont nécessairement blancs ; ce qui m'empêche d'en inférer la loi selon laquelle *tous* les cygnes sont blancs.

Dans la conception inductiviste de la connaissance, une théorie tire sa force du fait que des observations la corroborent, dans un nombre éventuellement important (bien que certains, comme Hume ou Born, sont surpris de constater que certaines théories s'appuient sur de rares observations). Ainsi, plus une théorie reçoit d'observations qui la confirment, plus elle est jugée fiable.

La critique de l'inductivisme pose un problème. Car dès lors qu'on reconnaît la pertinence de cette critique, une théorie ne peut plus s'appuyer sur des observations pour se justifier, puisque l'induction n'est pas défendable rationnellement. Mais alors comment expliquer le fait que *nous croyons en des lois* que nous considérons comme valides ? C'est ici que Hume réintroduit l'induction, non plus du point de vue logique, mais du point de vue *psycholo-*

6. Hume, 1739-40, livre I, partie III, section XII.

gique. C'est par habitude⁷ que nous croyons en des lois et « comme d'autres habitudes, paraphrase Popper, *notre habitude à croire en des lois est le produit de fréquentes répétitions*⁸ ». Popper réfute cette théorie psychologique avec le raisonnement suivant :

- Les répétitions ne peuvent jamais être parfaitement identiques. Il s'agit donc de similitudes.
- Cela signifie qu'il doit y avoir un point de vue (des attentes, des intérêts, des suppositions, etc.) *avant* toute répétition, qui permet de saisir la similitude dans les répétitions.
- Le point de vue ne peut donc être simplement la conséquence de la répétition.

Il faut donc abandonner cette explication psychologique de la connaissance que Hume avait réintroduite comme solution au problème suivant, que Popper appelle *problème de Hume* :

Comment acquérons-nous réellement notre connaissance, en tant que fait psychologique, si l'induction est une procédure logiquement invalide et injustifiable rationnellement⁹ ?

Pour Hume, nous apprenons malgré tout par répétition et induction. Comme l'induction est invalide d'un point de vue logique¹⁰, cela signifie que rien — pas même dix mille observations — ne peut valider une théorie. Notre connaissance est en fait une simple croyance, qui s'appuie sur l'habitude. Nous avons l'habitude de faire des inférences, il nous semble que cela fonctionne à peu près. De cette réponse au problème, il s'ensuit que notre science est fondamentalement irrationnelle, puisqu'il devient impossible de prouver une quelconque théorie. Cela ne manqua pas de contrarier Hume, qui chercha à échapper au problème avec sa théorie psychologique.

7. Popper reprend les termes de Hume : *custom* et *habit*, dont la différence ne recouvre pas exactement la différence en français entre coutume et habitude ; nous utilisons donc ce second terme, de manière générique.

8. Popper, 1963, p. 56.

9. Popper, 1963, ch. I, section IV.

10. Par *logiquement invalide*, nous entendons que l'inférence par induction ne transmet pas la vérité d'un énoncé à l'énoncé inféré. Supposons l'inférence $P \xrightarrow{\text{induction}} Q$; alors par cette inférence, [P vraie] n'entraîne pas [Q vraie]. La proposition « un cygne est blanc », si elle est vraie, n'entraîne pas que la proposition « tous les cygnes sont blancs » soit elle aussi vraie, puisqu'il peut y avoir un cygne blanc et cent cygnes noirs.

I.1. LA CONNAISSANCE PAR CONJECTURE ET RÉFUTATION

Popper se targue d'avoir résolu le problème de Hume en poussant jusqu'au bout la critique de l'inductivisme. Puisque l'on ne peut se permettre de qualifier la science et toute notre connaissance comme étant irrationnelles, il faut donc trouver une autre réponse à la question posée. Popper soutient qu'il est impossible de se contenter d'observer. Une fois qu'il invitait ses élèves à noter tout ce qu'ils observaient, ces derniers lui demandèrent ce qu'il fallait observer. Ceci montre qu'il faut un point de vue pour toute observation, que « l'esprit fonctionne comme un « faisceau lumineux¹¹ », que le regard soit sélectif et orienté en fonction d'une attente. Comment acquérons-nous notre connaissance ? Pour répondre à cette question, Popper propose une théorie épistémologique novatrice et audacieuse, qui offre une solution à la fois à la question logique de l'induction (celle-ci est impossible, c'est autrement que la science progresse) et psychologique (notre esprit ne fonctionne *pas* par induction) :

Sans attendre passivement que des répétitions impriment ou imposent des régularités sur nous, nous essayons activement d'imposer des régularités sur le monde. Nous tentons d'y découvrir des similitudes et de l'interpréter en termes de lois que nous inventons. Sans attendre de prémisses, nous sautons aux conclusions. Il faudra peut-être les rejeter plus tard, si des observations venaient à montrer qu'elles sont fausses.

C'[est] une théorie d'essai-erreur — de *conjectures et réfutations*.¹²

Il nous semble que c'est ici l'apport philosophique majeur de Karl Popper et ce qui sous-tend l'ensemble de ses autres considérations et travaux. Comment apprenons-nous ? Nous apprenons, répond Popper, en formulant des hypothèses, des conjectures sur le monde et en cherchant à savoir si ces hypothèses ne sont pas fausses. Nos théories ne sont donc que des tentatives — Popper utilise l'expression anglaise *tentative theories* — d'expliquer le monde, dont nous ne gardons que celles qui n'ont pas été réfutées. Nous ne pourrions jamais atteindre la vérité, mais nous pouvons nous en approcher en réfutant les théories les moins bonnes.

11. Bouveresse, 1978, ch. VI, Ia.

12. Popper, 1963, ch. I, section IV. C'est sans doute de ce passage qu'est tiré le titre du recueil. Nous avons traduit l'expression anglaise *trial and error* par « essai-erreur ».

I.I.B La logique de la réfutation

L'originalité de Popper est d'exploiter pleinement l'asymétrie logique qu'il y a entre preuve et réfutation. Mille observations d'une conjonction ne prouvent pas que cette conjonction est universelle, comme nous l'avons vu (cf. note 10 p. 15). Nous ne pouvons pas prouver qu'une théorie sera toujours vraie même si tout porte à le croire¹³. Popper donne d'ailleurs comme exemple la croyance emblématique que le soleil se lève et se couche toujours une fois dans une tranche de 24 heures, croyance au nom de laquelle on traita Pythéas de menteur après qu'il eut découvert une contrée (Thulé, l'actuelle Islande) dans laquelle le soleil brillait six mois durant. On pourrait également citer la théorie de l'attraction universelle de Newton, dépassée par la théorie de la relativité d'Einstein.

Ainsi, une unique observation peut suffire à ruiner une théorie. Un cygne noir suffit à réfuter la loi « tous les cygnes sont blancs ». De même, l'observation par Eddington de l'éclipse solaire du 29 mai 1919 à Sobral aurait pu à elle seule réfuter la théorie selon laquelle l'espace-temps, donc le trajet de la lumière, se courbe autour des masses importantes, et par là même invalider la théorie de la relativité d'Einstein.

La réfutation d'une loi s'appuie sur l'élément logique de *contraposée*, dans un raisonnement qu'on appelle *modus tollens*. Supposons une inférence de type $[P \Rightarrow Q]$. Alors la contraposée de cette relation est $[\neg Q \Rightarrow \neg P]$ (où $\neg P$ désigne « non-P »)¹⁴. L'intérêt de la contraposée est qu'elle a la même validité

13. Notons l'exception des énoncés déduits logiquement d'axiomes, posés eux comme vrais. Il est possible de prouver qu'ils sont vrais, par exemple par un raisonnement par l'absurde. Par exemple, des axiomes de Peano, on peut déduire que $2 + 2 = 4$, énoncé qui sera toujours vrai.

14. Par exemple, considérons l'implication :

$$x \geq 4 \Rightarrow x > 0$$

qui peut se traduire par « si un nombre est supérieur à 4, alors il est strictement positif. » Sa contraposée est alors :

$$\neg(x > 0) \Rightarrow \neg(x \geq 4)$$

soit encore :

$$x \leq 0 \Rightarrow x < 4$$

autrement dit : « si un nombre est inférieur à 0 alors il est strictement inférieur à 4. »

logique que l'inférence d'origine. Ainsi, si la relation $[P \Rightarrow Q]$ est vraie (comme c'est le cas dans notre exemple, voir note 14 p. 17), alors sa contraposée sera également vraie. C'est ce raisonnement qui est à l'œuvre lorsque l'on réfute une théorie. Supposons la loi universelle P : « Le soleil se lève et se couche une fois dans une tranche de vingt-quatre heures. » Cette loi entraîne, comme cas particulier de P , l'assertion Q : « Aujourd'hui, d'ici moins de vingt-quatre heures, le soleil se sera couché. » Ici on a bien une inférence $P \Rightarrow Q$ qui est vraie. Pythéas, en observant un *soleil de minuit* fit donc l'observation non- Q , puisque le soleil ne s'était pas couché. Grâce à la contraposée, on peut ainsi, de non- Q , en déduire non- P : c'est la réfutation de la loi P par l'observation non- Q (pour une explication plus détaillée de la logique à l'œuvre, voir note 17 p. 19).

L'épistémologie de Popper s'appuie largement sur cette puissance de la réfutation, de sorte que l'on peut l'appeler cette conception *réfutacionnisme*. Puisqu'il est impossible de prouver qu'une théorie est vraie, toute théorie n'est qu'une *hypothèse*, une solution que l'on propose à un problème. Et cette solution ne saurait être que temporaire puisqu'elle ne peut être démontrée comme vraie.

On ne peut donc pas sélectionner positivement les théories, il s'agit d'éliminer les théories que l'on peut réfuter, c'est-à-dire, pour se rapprocher de la vérité, d'éliminer les erreurs, les théories qui ne conviennent pas.

[...] Comment justifiez-vous votre méthode d'essai-erreur ? Réponse : la méthode d'essai-erreur est une *méthode d'élimination des théories fausses* par des observations ; et ce qui justifie cela est la relation purement logique de déductibilité qui nous permet d'affirmer la fausseté d'énoncés universels si nous acceptons la vérité d'énoncés singuliers¹⁵.

Comme les empiristes, Popper pense que des observations peuvent décider du destin des théories ; mais pour lui, les observations ne peuvent jouer que par leur rôle négatif : elles servent à éliminer, jamais à justifier, des théories, des énoncés universels, qui ne se conforment pas à la réalité, qui sont démentis par des énoncés singuliers (les observations). Il écrit : « Dans le développement des sciences, les observations et les expériences ne jouent que le

15. Popper, 1963, p. 74.

rôle d'arguments critiques¹⁶. » Elles servent donc à montrer qu'une théorie est contre-factuelle ; dès lors le raisonnement que la théorie met en place est erroné, soit dès les prémisses, soit dans son déroulement logique¹⁷.

I.I.C La progression du savoir

Si les observations ne suffisent pas à former des théories, comment formons-nous alors des théories ?

La thèse de Popper est que la connaissance commence avec un problème. Un problème c'est d'abord une surprise : une attente est déçue, les événements ne prennent pas l'allure que l'on prévoyait, il faut faire face à la situation. L'idée de problème suppose qu'il y a dès le départ des attentes théoriques¹⁸.

Le problème surgit de ce que nous attendions quelque chose et que celle-ci n'arrive pas. Cette attente au départ est essentiellement le fait de théories déjà existantes, qui sont parfois démenties par une observation contradictoire. La nature des problèmes est donc extrêmement variée. Cela peut-être une question comme « Pourquoi la périhélie de Mercure est-elle en avance par rapport à ce que la théorie de Kepler prévoit ? » ou « Comment faire pour diminuer le nombre de chômeurs dans un pays ? » ou encore « Comment un organisme vivant se développe-t-il en milieu hostile ? » etc. Face à ces problèmes, il s'agit de proposer en guise des solutions des conjectures, dont l'examen critique permettra d'éliminer en les réfutant celles qui ne conviendraient

16. Popper, 1963, p. 204.

17. L'erreur réside nécessairement dans les prémisses ou dans le raisonnement. Nous avons expliqué qu'une implication et sa contraposée ont même valeurs logiques. Supposons une théorie T sous la forme d'une implication $r : [P \Rightarrow Q]$. Supposons que l'on observe non-Q.

- Si l'on considère que l'implication, c'est-à-dire que le déroulement logique r de T, est vraie, cela signifie que la contraposée est également vraie ; de cette contraposée, on déduit non-P à partir de non-Q, et non-P signifie une erreur des prémisses.
- Si l'on considère au contraire que les prémisses sont vraies, il s'ensuit que l'énoncé $[P \text{ et } \neg Q]$ est vrai ; or celui-ci ne peut être en même vrai que $[P \Rightarrow Q]$ son contraire (sinon on aurait à la fois Q et non-Q). D'où l'on conclut que l'implication r entre P et Q est fautive : il s'agit d'une erreur dans le déroulement logique de la théorie T.

Pour résumer, si l'implication r est vraie, les prémisses P sont fausses ; si les prémisses sont vraies, l'implication est fautive. Dans les deux cas, l'observation de non-Q entraîne que la théorie T est erronée.

18. Bouveresse, 1978, p. 37.

I.1. LA CONNAISSANCE PAR CONJECTURE ET RÉFUTATION

pas. La solution trouvée soulève alors un nouveau problème qui à son tour requiert de former une nouvelle hypothèse et ainsi de suite.

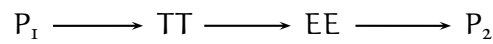


FIG. F2 — Schéma simplifié de la progression de la connaissance¹⁹.

Afin de mieux illustrer son propos, Popper illustre la progression de la connaissance dans un schéma, que nous reprenons à la figure F2. On part donc d'un premier problème P_1 pour lequel on formule une conjecture TT (une *tentative theory*²⁰), laquelle est censée résoudre le problème. Ensuite vient l'élimination des erreurs EE : par un examen critique de la théorie proposée, il s'agit de tenter de la réfuter. Pour la réfuter, on peut par exemple essayer d'y trouver une incohérence interne (car nous partons du principe indispensable qu'une théorie ne peut se contredire elle-même), ou alors faire une observation en désaccord avec ce que prévoyait la théorie. La théorie peut être considérée comme (temporairement) valide si elle résiste aux tentatives de réfutations qu'elle subit. Et cette dynamique ne cesse de se répéter car la solution qu'on garde suscite à son tour un nouveau problème P_2 .

Bien entendu, Popper n'exclut pas la possibilité que plusieurs conjectures offrent des solutions au même problème, et qu'il ne soit pas immédiatement possible de toutes les éliminer sauf une. En effet, il est très possible qu'une théorie fautive ne soit réfutée que bien après son apparition, comme le montre l'exemple de la théorie de l'attraction universelle de Newton : il faudra attendre plus de deux siècles avant qu'elle ne soit remplacée par la théorie d'Einstein. Il est donc tout à fait possible (et ce serait contre-factuel que de prétendre le contraire) que plusieurs théories différentes tentent de répondre à un même problème.

19. Popper, 1972, ch. 8.

20. Nous avons évité de traduire *tentative theory* par « théorie hypothétique » ; nous utilisons plutôt les termes « conjecture » ou « hypothèse », eux-mêmes largement utilisés par Popper.

21. Adapté de Popper, 1972, ch. 8 et Bouveresse, 1978, ch. I, IIc.

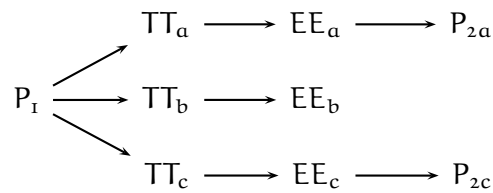


FIG. F3 — Schéma étendu de la progression de la connaissance ²¹.

Le schéma F3, que nous avons adapté, permet de mieux illustrer la possibilité de plusieurs solutions à un même problème initial. Ici dans ce schéma, nous avons supposé que l'hypothèse TT_b était réfutée et ne survivait pas à la phase d'élimination des erreurs. Les deux autres conjectures TT_a et TT_c donnent elles lieu à deux nouveaux problèmes spécifiques et distincts : P_{2a} et P_{2c} . Il reste donc deux théories concurrentes qu'il faut départager.

Karl Popper se bat avec ferveur contre le relativisme, qu'il soit épistémologique ou philosophique (voir aussi I.3.E p. 59). Toutes les théories ne se valent pas ; comment les départager ? Popper avance plusieurs moyens de comparer des théories concurrentes. D'abord, il faut prendre en compte la manière dont une théorie répond au problème initial. Pour cela, on pourrait comparer les nouveaux problèmes suscités par les deux théories et préférer celle qui suscite les problèmes les plus éloignés du problème original, les plus profonds. Mais il y a également une comparaison *a priori*. Avant même qu'une théorie passe des tests, il est possible de la comparer à une autre selon un critère « extrêmement simple et intuitif » :

[Ce critère] désigne comme préférable une théorie qui nous dit davantage ; c'est-à-dire, la théorie qui contient une plus grande quantité d'information empirique ou *contenu* ; qui est logiquement plus forte ; qui a davantage de pouvoir explicatif et de pouvoir prédictif ; et qui peut donc être *testée plus sévèrement* en comparant les faits prédits et les observations ²².

Il s'agit de préférer les conjectures les plus audacieuses, les plus précises. Popper souligne un point qui ne va pas nécessairement de soi : le contenu

22. Popper, 1963, ch. 10, section II, p. 294.

d'une théorie est d'autant plus important qu'elle interdit beaucoup d'événements. Par exemple, l'énoncé « le Soleil est une étoile » est moins informatif que l'énoncé « le Soleil est une étoile dont le diamètre est compris entre 1,3 et 1,5 millions de kilomètres » ; et en effet, ce second énoncé interdit par exemple que le Soleil puisse avoir un diamètre de 5 millions de kilomètres, il limite davantage le champ des possibles. Il en va de même pour les théories. Le contenu d'une théorie est donc d'autant plus grand qu'elle fait des prédictions plus précises, ou que son explication d'un phénomène interdit d'autres explications. Dès lors, une théorie est d'autant plus méritoire qu'elle est audacieuse et risquée, c'est-à-dire qui fait des prédictions très précises, lesquelles peuvent donc être soumises à des tentatives de réfutation d'autant plus sévères²³. Popper donne plusieurs critères (non-exhaustifs) nous permettant de préférer une théorie à une autre : outre ceux que l'on a déjà mentionnés (pouvoir explicatif, précision des énoncés), on peut aussi se demander si une théorie suggère des tests ou des expériences auxquels on n'avait pas songé avant elle, ou encore regarder si cette théorie a unifié ou mis en relation des problèmes jusque-là indépendants²⁴.

Ajoutons à cela le *degré de corroboration* d'une théorie, qui indique dans quelle mesure une certaine preuve (des observations, etc.) peuvent corroborer une théorie — ce qui reste, rappelons-le, différent de la prouver. Entre deux théories qui n'ont pas encore été réfutées, on préfère celle qui semble le mieux confirmée par tel ou tel ensemble d'observations : celle donc qui aura le plus grand degré de corroboration par certains faits²⁵. Ce souci de corroboration est d'ailleurs connecté au pouvoir de prédiction d'une théorie. Il est impor-

23. Une conséquence étonnante de cette relation est que *plus la science progresse, plus la probabilité des théories diminue* (voir par exemple Popper, 1963, ch. 9, section III), puisqu'elles ont de plus en plus de contenu, c'est-à-dire qu'elles restreignent de plus en plus le champ des possibles. On pourrait prendre ce résultat avec suspicion, puisque les événements certains ont une probabilité égale à 1. Nous pensons qu'il est possible de résoudre ce paradoxe en concevant la réalité comme étant une configuration unique parmi l'ensemble *infini* des possibles équiprobables ; elle n'est pas alors pas de probabilité 1, mais au contraire de probabilité quasi-nulle. La conséquence est alors logique : plus une théorie se rapproche de la vérité, c'est-à-dire plus elle concorde avec les faits, plus elle restreint le champ des possibles, plus sa probabilité est proche de zéro.

24. Popper, 1963, ch. 9, section III.

25. Pour une tentative de formalisation, voir Popper, 1934, sections 82 et 83 ; voir aussi Popper, 1963, ch. 1, note 23 et ch. II section VI.

tant qu'une théorie soit capable de prédire des résultats précis, dont on peut facilement la réalisation ou non. Et plus ces prédictions peuvent être précises, plus elles constituent des tests sévères pour les théories : à partir d'une prédiction précise, il est immédiatement possible de vérifier si une théorie avait vu juste ou non. Si ce n'est pas le cas, c'est que les conclusions de cette théorie sont contre-factuelles, et l'on revient précisément au cas de la réfutation. Nous ne désirons pas nous étendre davantage sur la question de la corroboration — pourtant importante dans l'épistémologie de Popper — car elle n'interviendra plus dans la suite de notre analyse.

Du rôle fondamental de la réfutation dans la progression de la connaissance, on peut en déduire que la conception épistémologique de Karl Popper est largement évolutionniste. D'ailleurs Popper lui-même fait souvent usage d'analogies avec les animaux. Les animaux sont sélectionnés par leur capacité ou non à résoudre certains problèmes de survie. Par exemple, une espèce qui ne parvient pas à se nourrir dans sa zone géographique est condamnée à la mort si elle ne résout pas ce problème. La solution peut être par exemple de déplacer la zone habitée vers un endroit plus propice ; dans ce cas surgit un nouveau problème, celui de se construire des nouveaux types d'abris dans la nouvelle végétation. Il en va de même pour les théories : une théorie qui ne parvient pas à résoudre son problème est abandonnée au profit d'une autre qui y parvient et ce faisant, qui pose un nouveau problème, lequel va nécessiter une nouvelle solution, etc. Le processus est donc fondamentalement le même²⁶. Il y a une différence cependant, c'est que contrairement à l'animal, la théorie n'est pas condamnée à mourir, elle peut être corrigée²⁷. Il s'ensuit que les théories non satisfaisantes (à l'égard des critères que nous avons évoqués plus haut) sont modifiées ou éliminées au profit de théories meilleures. C'est ainsi, fondamentalement, que l'on peut parler d'un *progrès* de la connaissance.

26. Popper a d'ailleurs publié un recueil intitulé *Toute vie est résolution de problèmes* (Actes Sud, 1999), soulignant ainsi l'unité de cette logique fondamentale.

27. À condition que les modifications nécessaires à une théorie pour qu'elle passe des tests ne soient pas de l'ordre d'hypothèses *ad hoc*, c'est-à-dire d'hypothèse rajoutées « pour l'occasion » afin de la protéger contre tel ou tel test. Il faut qu'une théorie soit toujours la moins *ad hoc* possible. Voir à ce sujet le point (7) de l'appendice au ch. 1 de *Conjectures and Refutations* (1963).

I.1.D Critique, réfutabilité et démarcation

Dans le schéma poppérien de progression de la connaissance, la critique joue un rôle fondamental. En faisant une épistémologie essentiellement fondée sur la réfutation des théories, Karl Popper donne un rôle fondamental à la critique. C'est elle qui nous permet d'éliminer les théories erronées, qui nous pousse à les corriger, les améliorer ou les abandonner. C'est par la critique qu'une théorie subit, que celle-ci prend sa valeur ; c'est lui faire le plus grand honneur que de soumettre une théorie aux tentatives de réfutation les plus sévères que l'on puisse concevoir. C'est ainsi qu'elle peut prouver qu'elle est une meilleure théorie qu'une autre en résistant à des tests auxquels d'autres auront succombé.

Pour que nous puissions nous rapprocher de la vérité, il est donc absolument nécessaire que les théories soient *testables*, c'est-à-dire qu'elles puissent être mises à l'épreuve de réfutations par des observations ou des arguments. Le fait que l'épistémologie de Popper soit largement née d'une comparaison entre les théories de Marx et Freud d'une part, et celle d'Einstein d'autre part, permet d'éclairer ce point. Dans son autobiographie intellectuelle, Popper consacre d'ailleurs un chapitre entier²⁸ à ce qui marque sans doute l'étape la plus décisive de sa construction intellectuelle. Bien que les trois théories se prétendent scientifiques, Popper remarque une différence fondamentale entre le marxisme et la psychanalyse, et la théorie de la relativité. Le marxisme semble capable de tout expliquer : une théorie qui n'est, pour ainsi dire, jamais prise en défaut. Il peut même expliquer d'éventuelles tentatives de contestation. À tout argument critique, le marxisme répond que cette critique est le fait pernicieux de la morale bourgeoise qui incite le critique (peut-être malgré lui) à contester une théorie annonçant l'inévitable passage de la domination bourgeoise à celle de la classe prolétaire. Il en va de même pour la psychanalyse, laquelle en étant capable d'expliquer un comportement et son contraire, n'explique rien²⁹. Ces deux théories sont tellement « complètes » qu'elles intègrent des stratagèmes d'immunisation qui les rendent incritiquables et leur

28. Popper, 1981, ch. 8

29. La démonstration logique de cette conclusion peut être trouvée au ch. 15 de *Conjectures and Refutations* (1963).

permettent de rendre compte de tout, même des critiques qui leur sont adressées.

Tout au contraire, ce qui surprend Popper dans la théorie d'Einstein, outre son caractère éminemment novateur, ce sont l'audace et la prise de risque de cette théorie contre-intuitive, lesquelles la rendent extrêmement susceptible d'être réfutée. Popper explique :

La théorie [d'Einstein] est *incompatible avec certains résultats d'observation possibles* — en fait avec des résultats que tout le monde aurait attendus avant Einstein ³⁰.

Exactement à l'opposé de la théorie de Marx ou Freud, Einstein offre ostensiblement sa théorie à la critique : la mesure d'Eddington au Brésil en 1919 constitue une mise à l'épreuve sévère de la théorie, qui peut suffire à l'anéantir. Et Einstein semble accepter pleinement le risque de réfutation. Popper raconte :

Mais ce qui m'impressionna le plus fut qu'Einstein annonça clairement qu'il considérerait sa théorie comme intenable si elle devait échouer à certains tests [...] C'était là une attitude radicalement différente de l'attitude dogmatique de Marx, Freud, Adler, et plus encore celles de leurs successeurs. [...] Je pensais qu'il s'agissait là de la véritable attitude scientifique. [...] J'étais donc arrivé, fin 1919, à la conclusion que l'attitude scientifique était l'attitude critique, laquelle ne cherchait pas des vérifications mais au contraire des tests cruciaux qui pourraient réfuter la théorie, mais jamais ne pourraient la justifier ³¹.

Cette comparaison amène Karl Popper à établir son *critère de démarcation*, qui restera sans doute le trait le plus connu, le plus simple et le plus emblématique de son épistémologie. Son critère de « scientificité » doit être capable de distinguer le marxisme et la théorie de la relativité. Il propose de distinguer entre les théories scientifiques et les théories métaphysiques selon justement qu'elles s'offrent à la critique ou non :

On peut résumer tout cela en disant que *le critère de statut scientifique d'une théorie réside dans sa falsifiabilité, ou réfutabilité, ou testabilité* ³².

30. Popper, 1963, ch. I, section I.

31. Popper, 1981, cité par Artigas (1997) ; nous traduisons.

32. Popper, 1963, ch. I, section I. Nous avons, à contre-cœur, traduit *falsifiability* par « falsifiabilité ».

I.1. LA CONNAISSANCE PAR CONJECTURE ET RÉFUTATION

Ce critère lui permet donc de réfuter la prétention de la psychanalyse ou du marxisme³³ à être des théories scientifiques. Ces derniers, capables de rendre compte de n'importe quel état dans le monde ou de n'importe quel état psychologique, n'offrent aucune possibilité de réfutation. De même l'astrologie, qui fait des prévisions si vagues qu'elles ne peuvent jamais être prises en défaut, ne reste qu'une pseudo-science. À l'inverse, les théories de Newton et d'Einstein proposent des prédictions extrêmement précises, offrant un grand risque d'être contredites par certaines observations (ce qui fut d'ailleurs le cas pour la loi d'attraction universelle de Newton).

En prenant comme critère de scientificité la capacité d'une théorie à être testée, Popper prend le contre-pied des positivistes (aussi appelés néo-positivistes ou positivistes logiques). Ces derniers, tels Wittgenstein et Carnap, utilisent la signification, le sens, et donc la vérifiabilité comme critère de scientificité : une thèse est scientifique si elle a du sens et si elle est vérifiable par des expériences³⁴. Popper adopte une position radicalement différente et novatrice, dans la lignée de son réfutationnisme. Non sans ironie, il propose un exemple qui permet de saisir l'ampleur de cette distinction :

« Il existe une séquence finie de couplets d'élégies latines telle que, si cette séquence est prononcée de façon appropriée à un certain endroit à un certain moment, elle est immédiatement suivie par l'apparition du Diable [...] »

Clairement, cette théorie intestable est, en principe, vérifiable. Bien que d'après mon critère de démarcation, elle soit exclue comme étant non empirique et non scientifique ou, si vous préférez, métaphysique, elle n'est pas exclue par les positivistes qui considèrent tous les énoncés bien construits, et en particulier les énoncés vérifiables, comme étant empiriques et scientifiques³⁵.

33. Karl Popper critique en particulier le fait que des successeurs de Marx (il pense sans doute à Lénine) ont amendé la théorie de Marx d'hypothèses *ad hoc*, diminuant ainsi sa prise aux tentatives de réfutation mais diminuant dans le même temps sa scientificité. Popper nuance donc légèrement son jugement à l'égard de Marx, reconnaissant dans ses écrits des résultats réfutables (et réfutés par les faits). Marx fera néanmoins l'objet d'une critique approfondie dans *The Open Society and Its Enemies*, vol. 2 : *Hegel and Marx* (1945), cf. la section sur l'historicisme (II.1.C).

34. On se retrouve ici devant le problème de l'induction que nous avons invoqué au I.1.A.

35. Annexe au ch. 10 de *Conjectures and Refutations* (1963).

I.1. LA CONNAISSANCE PAR CONJECTURE ET RÉFUTATION

Avec sa critique de l'empirisme classique (selon lequel nos savoirs proviennent d'expériences), Popper ne peut pas adhérer à la position positiviste qui cherche à justifier les théories par des faits et relègue les autres au rang (péjoratif) de métaphysique. La conception de Popper est innovante en ce qu'elle permet de dissocier le caractère scientifique — et même la valeur — d'une théorie de son origine. Pour les empiristes, une théorie n'est vraie que si elle provient d'observations, et elle ne peut être scientifique qu'ainsi, puisque le savoir découle nécessairement d'observations. Chez Popper, l'origine d'une théorie n'influe pas sur sa valeur. Certaines théories peuvent avoir émerger à la suite d'une simple intuition, ou suggérée par un événement anodin, ou par une difficulté apparente. . . Elles peuvent néanmoins avoir de la valeur et être scientifiques si elles acceptent de prendre le risque d'être réfutées, par exemple en faisant des prédictions précises, qui pourraient facilement être infirmées. Comme Karl Popper l'explique dans l'introduction de *Conjectures and Refutations* :

1. Il n'y a pas de source ultime de la connaissance. Toute source, toute suggestion est bienvenue ; et chaque source, chaque suggestion peut être soumise à examen critique. [...]
2. Le questionnement épistémologique correct ne concerne pas les sources ; nous nous demandons plutôt si l'affirmation est vraie — c'est-à-dire si elle concorde avec les faits. [...] Et nous essayons de le découvrir aussi bien que nous le pouvons, en examinant et en testant l'affirmation elle-même ; soit directement, soit en examinant ou en testant ses conséquences.
3. Pour cet examen, tous les types d'arguments peuvent être pertinents. [...]

Pour Popper, il est vain et ridicule de chercher des fondations au savoir. Cela ne peut qu'aboutir à une régression infinie (on verra ce problème réapparaître quand nous évoquerons la question des définitions chez Popper, cf. section [II.1.A.](#)).

Le rationalisme, que Popper appelle intellectualisme interrompt cette régression en faisant intervenir des axiomes ou des principes sur lesquels appuyer l'édifice de la connaissance. Pour Popper, cela n'a pas de sens, puisque tout est contestable et doit être soumis à la critique, il n'y a donc pas de principe ultime, pas plus qu'il n'y a de source ultime de la connaissance. C'est un

point que nous verrons réapparaître dans l'aspect politique de la philosophie poppérienne, sur la question de l'autorité.

Étant donné que le critère de scientificité, et la condition de progrès de la connaissance, sont le fait que les théories puissent être testées (pour être éliminées ou améliorées) une interrogation peut surgir : Popper rejette-t-il, comme les positivistes, les énoncés métaphysiques au rang de simple « bavardage » ? Sur ce point, Popper précise pour éviter toute ambiguïté :

Ainsi, le problème que j'ai essayé de résoudre en proposant le critère de réfutabilité n'était ni un problème de signification [*meaningfulness*], ni un problème de vérité ou d'acceptabilité.

Les énoncés métaphysiques conservent donc une importance. Bien que ce ne soit pas explicite chez Popper, nous pensons que l'intérêt de ces énoncés réside en ce qu'ils pourront peut-être un jour être modifiés en des énoncés testables, qui soient dès lors susceptibles d'être réfutés et conduire à de nouveaux problèmes. Ils ne doivent pas être tous rejetés d'une manière systématique, car certains d'entre eux pourraient être les prémices de futures théories scientifiques. Par exemple, il n'exclut pas qu'un jour, la psychanalyse puisse donner lieu à des théories plus précises pouvant être testées de manière clinique.



L'épistémologie que Popper met en place repose, comme nous l'avons vu, sur quelques principes essentiels, que l'on peut résumer, pour plus de clarté, ainsi :

1. Des observations, quel que soit leur nombre, ni rien d'autre ne peuvent justifier une théorie. Les théories ne peuvent qu'être réfutées.
2. Une théorie reste donc une hypothèse, une solution proposée à un problème. Le savoir progresse par l'élimination des conjectures réfutées.
3. Les hypothèses, ou théories, ou conjectures doivent être aussi réfutables que possibles, par exemple en proposant des prédictions précises, ou en mettant clairement en avant ses suppositions et postulats. Seules les théories réfutables sont scientifiques.

4. Toute solution à un problème soulève un nouveau problème.
5. La qualité d'une théorie se mesure à sa réfutabilité, à son pouvoir explicatif, à la résolution du problème qui l'a suscitée ou à la profondeur du nouveau problème qu'elle soulève. L'origine d'une théorie n'a pas d'incidence sur sa qualité.

Ces principes fondent une approche novatrice de la connaissance, qui permet de réconcilier d'une part l'empirisme, en reconnaissant aux faits le rôle d'arguments critiques pouvant sceller le sort d'une théorie, et l'intellectualisme (ou rationalisme) d'autre part, en reconnaissant l'importance de la rationalité et du raisonnement critique dans la progression du savoir.

Maintenant que nous avons mis en lumière les grandes lignes de la philosophie de la connaissance chez Karl Popper, nous aimerions offrir une lecture « épistémologique » de ses réflexions politiques, et montrer que celles-ci sont extrêmement cohérentes avec ses réflexions sur la connaissance. La société ouverte, comme organisation de la cohabitation des hommes sur le socle fondamental de l'argumentation critique, peut être ainsi lue comme un modèle d'organisation déduit du rationalisme critique, où le pluralisme et la possibilité de critiquer constituent des remèdes à la faillibilité de chacun.

I.2 Critique et politique : la société ouverte comme règne de la raison critique

La principale œuvre politique, la plus emblématique, de Karl Popper est sans conteste *La société ouverte et ses ennemis*, parue en deux volumes³⁶ en 1945. Il s'agissait au départ de notes et d'ajouts pour un livre achevé en 1936 mais qui paraîtra finalement bien plus tard, *The Poverty of Historicism* (1957). Les deux livres constituent donc un tandem dont l'un est plus conceptuel et l'autre plus illustratif. Dans *The Poverty of Historicism*, Popper s'attaque à l'*historicisme*, qu'il qualifie de manière assez floue, comme

une approche des sciences sociales qui conçoit la *prédiction historique* comme leur principal objectif, et qui suppose que cet objectif peut être

36. Popper, 1945a,b.

atteint en découvrant les « rythmes » ou les « structures », les « lois » ou les « tendances » qui sous-tendent l'évolution historique³⁷.

Il s'agit donc pour Popper de dénoncer et critiquer une méthodologie qu'il juge erronée. L'erreur de l'historicisme provient largement selon lui d'une mauvaise compréhension des sciences naturelles et en particulier de la physique. Sans entrer trop dans les détails pour l'instant, disons simplement que les « historicistes » peuvent être classés, approximativement bien sûr, en deux catégories. Il y a d'une part les anti-naturalistes, qui considèrent que les méthodes des sciences naturelles ne peuvent être appliquées aux sciences sociales, et les pro-naturalistes, qui pensent au contraire que les sciences sociales doivent imiter les sciences naturelles pour deviner les lois qui régissent l'évolution de la société. Quoiqu'opposées sur un certain nombre de points, les deux types de théories ont en commun une conception holiste ou totaliste de la société et la croyance en des lois du développement humain. Et dans les deux cas, elles ont une conception largement inductivistes et vérificationnistes des sciences. Nous l'avons vu, cette conception des sciences est erronée. Popper défend l'idée que *les sciences naturelles et sociales suivent la même méthode fondamentale, la méthode d'essai-erreur*.

Karl Popper pense que la méthodologie de l'historicisme est largement responsable de « l'état insatisfaisant des sciences sociales théoriques », et mais surtout que sa croyance en une loi de l'histoire est dangereuse. Il soumet donc une double critique de l'historicisme : d'une part une critique méthodologique, d'autre part une critique plus politique. Il ne s'agit donc pas seulement d'un problème qui resterait purement conceptuel ; les conséquences sont très perceptibles, et Popper commence à assembler des notes pour illustrer sa théorie : l'historicisme est à l'origine des doctrines communistes et fascistes. Les notes prennent beaucoup d'ampleur et les idées se développent de telle sorte qu'il devient nécessaire de les faire paraître séparément, dans ce qui deviendra *La société ouverte et ses ennemis*, un ouvrage plus clair mais aussi plus polémique. Le considérant comme son « effort de guerre », Popper cherche dans cet ouvrage à montrer que trois grands penseurs trop rarement critiqués, Platon, Hegel et Marx, ont avec leurs conceptions historicistes jeté les bases des

37. Popper, 1957, introduction.

mouvements totalitaires fascistes et communistes. Il s'attachera donc à critiquer leurs trois doctrines philosophiques fondées sur une loi de l'histoire, d'une manière qui suscita de vives réactions et en mettant en place un squelette de philosophie politique s'appuyant sur des principes libéraux en accord avec son épistémologie.

I.2.A Historicisme et société close

Le pilier indiscutable de la philosophie politique de Karl Popper est la *distinction entre société ouverte et société close*. L'introduction de l'ouvrage de 1945 est éloquent et permet de présenter rapidement l'ambition de Popper dans cet ouvrage :

[Ce livre] esquisse quelques-unes des difficultés auxquelles est confrontée notre civilisation — une civilisation qui pourrait être décrite comme aspirant à l'humanité et au raisonnable, à l'égalité et à la liberté [...] Il tente de montrer que cette civilisation ne s'est pas encore complètement remise du choc de sa naissance — le passage de la société tribale ou « société close », et sa soumission aux forces magiques, à la « société ouverte » qui libère la puissance critique de l'Homme³⁸.

La société close est donc un type de société dans laquelle l'ordre social et la connaissance sont déterminés par des mythes le plus souvent cosmogoniques ou cosmologiques, et proposant une explication globale du monde et de ses origines. Ces mythes font souvent le lien entre l'ordre macrocosmique de l'Univers et l'ordre microcosmique de la société, le premier dictant au second l'organisation de la société en différentes castes ou en différents rôles, dans un schéma rigide et incontestable. Quoique Popper, fidèle à lui-même, ne donne pas de définition précise des sociétés ouvertes et closes, l'analyse de Renée Bouveresse est difficilement contestable : elle distingue quatre points fondamentaux sur lesquels s'opposent société ouverte et société close chez Popper³⁹. Nous avons synthétisé ces points dans le tableau [T1](#) p. [32](#).

Ces quatre points sont très liés entre eux.

(I) La société close est construite sur un monisme fondamental : la croyance que « les réglementations sociales sont imposées par la nature ou

38. [Popper, 1945a](#), introduction.

39. [Bouveresse, 1978](#), ch. 6, IIa.

I.2. CRITIQUE & POLITIQUE

	Société close	Société ouverte
1.	Société magique — Tabous — Monisme.	Société laïque — Reconnaissance des conventions et institutions — Dualisme critique.
2.	Autoritarisme.	Esprit critique.
3.	Refus d'évolution.	Remise en cause permanente.
4.	Holisme, organicisme.	Société différenciée & individualisme.

TAB. T1 — Axes d'opposition entre société close et société ouverte.

par les dieux » : ces normes sociales sont donc incontestables. Parallèlement de nombreux cultes sont mis en place pour s'assurer les faveurs des dieux ou de la nature (les deux étant souvent confondus), afin qu'ils assurent la sécurité ou la pérennité de la société. Au contraire dans la société ouverte, on reconnaît que les normes ne sont pas d'origine transcendante mais que l'homme participe à l'ordre social par les conventions et par les institutions ; on reconnaît la distinction entre les faits (qui proviennent des lois naturelles) et les normes (que les hommes se fixent à eux-mêmes) : ce que Popper appelle le *dualisme critique*⁴⁰.

(2) Dans la société close, comme s'écarter des lois, c'est s'exposer à une punition divine, toute critique est sévèrement réprouvée. Les chefs et magiciens, qui sont dépositaires ou interprètes du savoir divin, ne peuvent pas être contredits. Dans la société ouverte, la critique permet de remettre en cause certains usages, et de modifier la société en fonction de propositions.

(3) Dans la société close, les lois viennent de la nature ou les dieux sont éternelles et immuables. Il s'ensuit que toute déviation de ces lois est une déviance. Le schéma est rigide et n'évolue pas car la contestation est impossible. L'ordre, d'origine divine, doit se perpétuer identique à lui-même.

(4) La société close se conçoit comme un organisme, dans lequel les hommes ne sont que des parties et ne sont concevables qu'en tant que tels.

40. Cf. *infra*, section I.2.B.

La « bonne santé de l'organisme » passe avant celle des individus ; les hommes doivent garder leur place dans l'organisme. À l'opposé, la société ouverte laisse de la place à la responsabilité et à l'initiative individuelles ; c'est une société dans laquelle la communication repose largement sur la différenciation, grâce à laquelle les besoins des uns peuvent être mis en rapport avec les aptitudes des autres par des organisations intermédiaires. Notons que Popper défend avec justesse la différence entre individualisme et égoïsme.

Cette sorte de typologie dresse des extrêmes, et Karl Popper est le premier à en reconnaître le caractère sommaire et ne nie pas que différents types de sociétés se répartissent sur tout le spectre de cette classification. Il est vrai qu'à première lecture de ces principes, on songe surtout aux sociétés primitives qui ont précédé notre civilisation ou à celles que l'on peut encore trouver dans des coins reculés et isolés de la planète. Celles-ci constituent l'archétype d'une société tribale figée magique.

Popper nous met cependant en garde dans *La société ouverte* : il nous montre que la tentation de la société close est toujours présente, que trois philosophies historicistes, celles de Platon, Hegel et Marx, jouissent d'un succès dangereux et constituent le socle des totalitarismes actuels. Bien qu'il ne mentionne jamais de faits précis et datés, Popper vise le communisme et le fascisme, en pleine expansion au moment où il écrit (entre 1945 et 1943) ; il cherche à montrer que l'historicisme favorise l'émergence d'une société close, et que de celle-ci constitue le terreau des totalitarismes.

Pourquoi toutes ces philosophies sociales [historicistes] prônent-elles la révolte contre la civilisation ? Et quel est le secret de leur popularité ? [...] J'ai tendance à penser que c'est parce qu'elles expriment une insatisfaction profonde face à un monde qui n'égale pas, et ne peut égaler, nos idéaux moraux et nos rêves de perfection. La tendance de l'historicisme (et des vues similaires) à encourager la révolte contre la civilisation est peut être due au fait que l'historicisme constitue lui-même largement une réaction contre la pression [*strain*] de notre civilisation et son exigence de responsabilité personnelle ⁴¹.

Karl Popper cherche à montrer qu'il y a un point commun fondamental entre l'historicisme et les philosophies de société close, de telle sorte qu'il nous

41. Popper, 1945a, introduction.

paraît possible d'identifier les deux. L'historicisme est né comme réaction à l'*émergence de la tradition critique* (cf. section I.2.B), comme réaction de la société ouverte « au choc de sa naissance ». Il ne fait nul doute pour Popper que la découverte que le monde change, qu'il n'est pas immuable, est vécue comme un traumatisme, et il reconnaît à Platon d'avoir été clairvoyant à ce sujet.

[La découverte de l'idée de changement par Héraclite] a été décrite comme une découverte terrifiante, et son effet comparé à celui « d'un tremblement de terre, avec lequel tout [...] semble vaciller ». Et je ne doute pas que ce furent les troubles sociaux et politiques de son époque, engendrant des expériences personnelles terrifiantes, qui lui suggérèrent cette découverte. [...] C'était à cette époque que les aristocraties tribales grecques cédaient le pas à la nouvelle énergie démocratique ⁴².

L'intuition de Popper est que l'historicisme est une réponse à l'inquiétude que créent 1^o la découverte de la notion et de la possibilité de changement et 2^o le fait de voir effectivement ces changements avoir lieu (notamment dans le domaine social). Il s'abstient de fournir une plus ample explication psychologique sous ce mécanisme, mais on peut à bon droit invoquer l'inquiétude, le sentiment d'insécurité, l'inhabitude de la nouveauté ; on pourrait également supposer que cette inquiétude est le résultat d'une profonde angoisse devant la liberté nouvelle qui émerge, l'individu disposant de plus de marge de manœuvre dans une société qui reconnaît petit à petit la possibilité de destins individuels. Il est possible que cette liberté nouvelle ait créé chez certains un vertige devant les nouvelles responsabilités individuelles qu'elle apportait, puisqu'à partir du moment où l'on commence à critiquer une explication magique du monde, on ne peut plus, dans nos choix, s'en remettre aux dieux ou aux forces de la nature.

Popper soupçonne fortement cette inquiétude d'être un trait fondamental dans la philosophie d'Héraclite et que ce trait a influencé la philosophie de Platon ⁴³. Dans *The Open Society and Its Enemies, vol. 1: the Spell of Plato*, Karl Popper fait une critique extrêmement vigoureuse de Platon : il suggère

42. Popper, 1945a, ch. 2. Popper emprunte le passage entre guillemets à N. WILHELM, *Die Vorsokratiker*, 1905.

43. Voir en particulier Popper, 1945a, note 2 du ch. 2.

en effet que sa philosophie politique tourne autour du projet central d'*arrêter l'évolution de la société*.

En suivant sa théorie des Idées, Platon conclut que plus une chose du monde sensible est éloignée de son modèle (la Forme ou l'Idée), plus elle est corruptible ; et le moindre changement éloigne cette chose de son modèle et la rend donc encore plus corruptible. D'où un processus qui s'auto-alimente et accélère : les choses sensibles deviennent de plus en plus corruptibles. Et cela est considéré par Platon comme le plus grand mal ; le changement est intrinsèquement dangereux, comme l'atteste ce passage des *Lois* cité par Popper :

Le changement en toutes choses, à l'exception des mauvaises, est de tous les maux le plus dangereux, que ce soit dans toutes les saisons, dans les vents, dans le régime du corps, dans les mœurs de l'âme ; en bref, dangereux en tout — hormis, comme je le disais tout à l'heure, dans ce qui est mauvais ⁴⁴.

Le danger de dégradation et de décadence concerne donc aussi les États. Et ainsi selon Popper, Platon cherche à analyser le moteur des changements historiques, notamment ce qui pousse aux changements de constitution. De cette enquête, Platon en déduit que les révolutions politiques viennent des dissensions entre les classes en raison d'intérêts économiques divergents ; il constate aussi que seule la désunion de la classe dirigeante peut affaiblir suffisamment un État pour conduire à un changement de constitution ⁴⁵. C'est ainsi que Platon met en place sa vision tripartite de la société — en fait, un bipartisme : les gardiens et auxiliaires c'est-à-dire les personnes armées et éduquées d'un côté, les travailleurs de l'autre. Pour garantir la stabilité de la société, il faut donc s'assurer, d'une part que la classe dirigeante est placée supérieurement et hors de toute contestation (en lui réservant le privilège de l'éducation et des armes), et d'autre part que celle-ci reçoit un entraînement (proche du conditionnement ⁴⁶) qui assurera sa cohésion. Le programme politique de Platon vise clairement à rétablir et stabiliser une société fixe et rigide

44. PLATON, *Lois*, livre VII, 797d.

45. Popper, 1945a, ch. 4, sections II et II.

46. Qu'on songe par exemple à la mise en commun intégrale des biens et des femmes qui doit être instituée, à l'éducation particulière que doivent recevoir les gardiens ou à la nécessité de préserver leur pureté raciale.

dont la santé, pour reprendre l'image organiciste, dépend de la discipline de chacun à *rester à sa place*.

L'idée que cherche à illustrer Popper, c'est celle que l'idéologie des régimes totalitaires que connaît la première moitié du xx^e siècle est déjà en germe dans le programme politique de Platon. Et que cette idéologie s'appuie largement sur la nostalgie d'une société close, d'un ordre immuable transcendant et déresponsabilisant. Bien que le mot ne soit jamais employé, on sent bien que *le confort* est au cœur de cette nostalgie. Soyons clair : il ne s'agit pas d'un confort matériel, mais au contraire d'un confort moral, celui d'un monde dans lequel le poids de la responsabilité est effacé par celui des conventions sociales, lesquelles ne sont que la transcription, la réalisation de l'implacable nécessité des lois naturelles ou divines ; un monde sans décision personnelle, dans lequel le désaccord est systématiquement considéré comme dissension.

Ce que je veux dire, c'est qu'[un membre d'une tribu] hésitera rarement sur la façon dont il doit agir. [...] La façon correcte d'agir] est déterminée par des tabous, par des institutions tribales magiques qui ne peuvent jamais faire l'objet de considérations critiques ⁴⁷.

Les tabous et les interdits constituent un véritable carcan. Ils régissent une telle société et sont rarement remis en questions : quand c'est le cas, ce n'est pas en vue d'améliorer l'organisation de la société ou son sort, mais pour des raisons qui tiennent encore de l'explication magique. Le changement, s'il peut avoir lieu, ne fait que remettre en place, sous une forme légèrement différente, une société tribale toujours encadrée par des tabous.

Notons, pour terminer ce bref passage sur les sociétés closes, que le mot « société » est à prendre au sens large ⁴⁸, de telle sorte que ce schéma peut également s'appliquer, par exemple, aux écoles de pensée. C'est ainsi que Popper décrit l'exception de « l'École italienne », fondée par Pythagore :

On n'admet jamais de nouvelle idée dans une école de ce genre. Les nouvelles idées sont des hérésies et conduisent à des schismes [...] Tout est imputé au maître. [...] Bien entendu, dans un tel type d'école, toute

47. Popper, 1945a, ch. 10, section I.

48. Baudouin, 1994, p. 78.

discussion rationnelle est impossible. [...] L'école italienne pythagoricienne] s'apparentait à un ordre religieux avec des règles de vie et une doctrine secrète propres ⁴⁹.

Popper attribue au contraire l'émergence de la tradition critique — et avec elle celle de la société ouverte — à un autre type d'écoles, et en particulier à une autre école de l'époque, l'école ionienne, fondée par Thalès à Milet. Au lieu de chercher à perpétuer le savoir de son maître fondateur comme l'école pythagoricienne, l'école ionienne inaugure la tradition de la critique, probablement, nous dit Popper, parce que Thalès incita son disciple Anaximandre à le critiquer. C'est ainsi que selon lui, serait advenu un événement exceptionnel : l'émergence de la tradition critique.

I.2.B La société ouverte : l'avènement de la raison critique

Dans le chapitre 10, particulièrement crucial, de *La société ouverte*, Popper ne tarit pas d'éloges à l'égard de grands hommes de la Grèce antique, ceux qu'il appelle « la Grande Génération », une série de personnes qui ont vécu juste avant ou pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.). Parmi eux, il inclut curieusement des figures de tout bord : aussi bien les conservateurs Sophocle, Thucydide, que le sceptique Aristophane, ou des « pro-démocrates » comme Périclès, Hérodote ou Démocrite, et bien entendu Socrate, qu'il tient sans doute pour le plus grand penseur de la Grèce antique. Dans des textes ultérieurs, il rend également un hommage appuyé aux penseurs présocratiques, et en particulier à Thalès et Anaximandre ⁵⁰. À ces grandes figures il attribue la naissance, entre la fin du VII^e siècle et le milieu du IV^e siècle av. J.-C., d'une incroyable aventure humaine :

Il est clair que la transition de la société close à la société ouverte peut être décrite comme l'une des révolutions les plus importantes qu'ait connu l'humanité. [...] Quand nous disons que la civilisation occidentale descend des Grecs, nous devons réaliser ce que cela signifie : que les Grecs ont commencé pour nous cette grande révolution qui n'en est, il semblerait, qu'à son début — le passage de la société close à la société ouverte ⁵¹.

49. Popper, 1963, ch. 5, section XI.

50. Popper, 1963, ch. 5.

51. Popper, 1945a, ch. 10, section I.

En quoi consiste cette « grande révolution » ? Bien que cela ne soit jamais explicite, la lecture de Popper ne fait aucun doute à ce sujet : la transition vers la société ouverte fait écho à une révolution dans la façon de penser.

Le trait caractéristique de cette double révolution est sans doute l'émergence non seulement de théories concurrentes, mais d'une véritable *tradition* de la discussion critique qui apparaît à cette époque. Pour Popper il ne fait pas de doute que Thalès accepta non seulement les critiques de ses disciples, et en particulier d'Anaximandre, mais en plus, il ne conçoit pas que cela ait été possible sans que le maître encourageât ses élèves à ces critiques. Cette exigence critique a en réalité fondé une véritable tradition, celle de la critique, c'est-à-dire la possibilité d'opinions divergentes et la discussion de ces opinions. Pendant cette période « trop belle pour être vraie », il semble que la Grèce connaisse une incroyable effervescence intellectuelle, et que cette effervescence vient de la profusion de nouvelles théories : « À chaque nouvelle génération, nous trouvons au moins une philosophie nouvelle, une nouvelle cosmologie d'une originalité et d'une profondeur stupéfiantes⁵². » Cette période est marquée par des théories audacieuses et — Popper ne manque pas de le souligner — extrêmement spéculatives : Popper cite souvent la théorie d'Anaximandre de la Terre tenant en suspension dans le vide parce qu'elle est équidistante de tout, une théorie qui en effet, ne peut venir d'observations.

Le point crucial de cet incroyable moment historique est donc l'émergence, dans la Grèce antique, d'une tradition de pensée qui — à l'inverse de la tradition dogmatique n'autorisant qu'une théorie, celle du maître — reconnaît qu'il peut y avoir plusieurs théories concurrentes. Il ne s'agit pas d'affirmer que ces théories puissent être simultanément valables, mais simplement de reconnaître l'absence de raisons *a priori* qui les empêcheraient de coexister ; l'absence de raisons (par exemple logiques ou morales) qui condamneraient sans examen une théorie venant concurrencer une autre déjà existante, sous prétexte qu'elle lui est postérieure et différente. La toile de fond est bien entendu la discussion rationnelle, c'est-à-dire la volonté de se rapprocher de la vérité par la confrontation de ces théories, et qui permettra de départager des théories ; de manière sous-jacente, cela implique aussi de reconnaître qu'il n'y

52. Popper, 1963, ch. 5, section XI.

	Société ouverte	Rationalisme critique
1.	Dualisme des faits et normes.	Nous interprétons les faits en fonction de théories. Les faits nous permettent de juger les théories.
2.	Esprit critique.	Toute théorie n'est que conjecture.
3.	Remise en question permanente.	La critique est une condition du progrès de la connaissance.
4.	Société différenciée & individualisme.	Fertilité du pluralisme.

TAB. T2 — Parallèles entre société ouverte et rationalisme critique.

a pas de théorie en particulier qui ait d'emblée une prééminence sur les autres, qui fasse d'emblée autorité⁵³.

En suivant la théorie poppérienne de la connaissance que nous avons brossée plus haut, il est aisé de comprendre comment l'émergence de cette tradition critique peut être directement mise en relation avec l'apparition de la société ouverte. Comprendre finalement, que les deux phénomènes ne sont que les facettes épistémologique et politique d'une attitude à l'exact opposé de l'obscurantisme. Pour illustrer le parallèle, nous avons dans le tableau [T2](#) utilisé les points que nous avons repris de l'analyse de Renée Bouveresse (cf. [I.2.A](#)). Nous aurions pu en prendre une infinité d'autres. Détaillons ce parallèle en examinant le premier point, qui est sans doute le plus essentiel.

Nous l'avons dit, la structure magique et tribale de la société est indissociable d'un « monodogmatisme » : il n'existe qu'une seule grande théorie, cosmologique ou cosmogonique, qu'un seul mythe. Et de cette théorie, qui propose une explication des faits, on calque directement les normes et les tabous sur cette cosmologie. Ainsi, fondamentalement, il n'y a pas de distinction entre les normes et les faits. L'homme n'est qu'un élément dans le tissu de la nature et il n'y a pas de raison que les lois de celle-ci ne soient pas les lois de celui-là.

53. Sur la confrontation des théories, voir notamment la section [I.1.C](#) p. 19. Sur la question de l'autorité des savoirs, voir les sections [I.2.C](#) et [I.3.E](#), respectivement p. 44 et 58.

Au modèle d'une société immuable qui se perpétue par l'identification des lois sociales aux lois naturelles, Karl Popper oppose une société ouverte dans laquelle l'homme est capable de distinguer ce qui relève d'un phénomène naturel (par exemple la pomme qui tombe de l'arbre) et ce qui relève de la création humaine, de la convention ou de l'institution. Comme si l'humanité prenait petit à petit conscience d'elle-même, par exemple en se mettant en scène dans des représentations sous l'initiative de Pisistrate, dans des ouvrages comme l'*Illiadé* et l'*Odyssée*... (une explication sans doute trop hégélienne pour un philosophe aussi antihégélien que Popper).

Si l'on prend conscience que les usages en vigueur dans une société sont le produit des humains, si l'on peut les dissocier d'impératifs naturels ou religieux, il devient possible de les contester. La société ouverte est marquée par une nouvelle attitude critique à l'égard des traditions et des tabous⁵⁴. Et l'on comprend ici le parallèle direct avec l'émergence d'une tradition critique. La possibilité par exemple de proposer plusieurs théories du monde et la possibilité d'examiner ces théories par une discussion critique va se propager comme une onde à d'autres types de questions, comme celles sur la structure d'une société. Le fait d'avoir dissocié les normes des faits permet de prendre conscience de la part de l'intervention humaine dans les normes et les conventions sociales. L'homme n'est plus un simple élément de la nature, prisonnier d'un état de fait, puisqu'il peut avoir un regard critique. Les impératifs ne sont plus dictés à l'homme par des dieux ou par la nature. Il lui appartient d'avoir un regard critique sur les normes et sur la réalité. Il revient désormais à l'individu de décider son acceptation ou non de tel ou tel principe. On retrouve ici la définition que Popper donne de la société ouverte : une « société dans laquelle les individus sont confrontés à des décisions personnelles⁵⁵ ».

Par ailleurs, avec cette dissociation, la réalité n'est plus identifiée à la nécessité, selon une croyance du type « ce qui est devait être, ou doit être », et cet écart qui se fait rend le progrès possible. Car les normes et les faits ont tout de même quelque chose en commun : ils sont tous les deux susceptibles d'être soumis à un regard critique. Pour la norme, cela consistera à la juger

54. Popper, 1963, ch. 4.

55. Popper, 1945a, ch. 10, section I.

ou non appropriée. Le second versant de cette dissociation c'est qu'il devient possible de juger les faits à l'aune des normes. Il devient possible de contester un état de fait. Par exemple, le fait que les hommes sont différents (Grecs vs. barbares, maîtres vs. esclaves) ne suffit plus à justifier l'état de fait de l'esclavagisme. En somme, le changement devient possible. Les places et les rôles sociaux ne sont plus assignés en fonction d'un impératif naturel ; cette liberté de critique permet de remettre en question la « fatalité » d'un système social rigide, par exemple le système de castes, ou celui des maîtres et esclaves, qui s'auto-reproduit : le changement social devient possible.

Ainsi, nous ne pensons pas qu'il faille trop accentuer le rôle de la tradition biblique et messianique, comme le fait Philippe Nemo, dans la *mise en tension* eschatologique de l'Histoire. Il soutient en effet que la morale de compassion qu'introduit la pensée chrétienne dans l'histoire des idées est un « principe de révolte contre la nature et ses formes fixes⁵⁶ ». Nous pensons pouvoir être plus exact en affirmant que le noyau de cette pensée se trouve déjà chez les Grecs, à la suite de la distanciation entre normes et faits et l'émergence de la société ouverte. Certes, la conception du temps n'est sans doute pas encore absolument tendue comme elle le sera avec la pensée messianique⁵⁷. Par ailleurs, il est impossible de nier que l'héritage judéo-chrétien a contribué à former des « sociétés transformatrices », ainsi qu'à donner une dimension scandaleuse aux inégalités. Mais la possibilité conceptuelle de progrès est déjà là puisque « le progrès historique ne consiste pas tant à apporter des solutions aux problèmes qui se posent qu'à *voir des problèmes et des anomalies* là où personne ne voyait rien de tel ». Or cette attitude était déjà là dans la Grèce antique, en particulier au ^ve siècle : des penseurs de l'égalitarisme et opposés à l'esclavage existaient déjà à Athènes, parmi lesquels Socrate et son disciple Antisthène⁵⁸.

Pour Karl Popper, c'est cette distanciation qui a rendu possible la tradition libérale, à laquelle il souscrit ouvertement :

56. Pour les deux citations : Nemo, 1998, p. 517-518.

57. Quoiqu'il soit possible de discerner dans le *Protreptique* d'Aristote la conscience d'un horizon temporel. Cf. Régis LAURENT, *De la différence entre le temps initiatique & le temps philosophique*, section 2, URL : <http://regislaurent.iframe.com/?729>.

58. Popper, 1945b, ch. 8, section VII, en particulier la note 48.

Une part essentielle de cette tradition est la reconnaissance de l'injustice qui existe en ce monde et la détermination à aider ceux qui en souffrent. Cela signifie qu'il y a, en tout cas qu'il peut y avoir, un conflit ou au moins un écart entre les faits et les normes : les faits peuvent ne pas satisfaire certaines normes justes (ou valides ou vraies) — particulièrement les faits sociaux ou politiques qui consistent en l'acceptation et la mise en place d'un code de justice⁵⁹.

Autrement dit, l'écart entre normes et faits rend possible l'indignation devant certains faits lorsqu'on les mesure à l'aune de normes, et cet écart nous pousse à essayer de faire coïncider les faits avec ces normes, à rendre le monde plus en accord avec nos principes. En somme cet écart rend possible l'action sur le monde, et en particulier l'action politique. Mais cela ne signifie pas que nos normes, nos standards soient fixés éternellement, cela serait à l'encontre de l'épistémologie de Popper. Ce dernier soutient que, comme pour tout le reste de notre savoir, la recherche de nos objectifs ultimes, de nos normes suit aussi une méthode d'essai-erreur :

Et la façon d'accroître notre connaissance des normes me paraît somme toute analogue [à la façon d'accroître notre connaissance des faits].

Et c'est une caractéristique du libéralisme que d'intégrer ce schéma :

Autrement dit, le libéralisme est fondé sur le dualisme entre faits et normes, en ce sens qu'il croit en la recherche perpétuelle de meilleures normes, particulièrement dans le domaine de la politique et de la législation.

Ainsi nous venons d'expliquer que le dualisme entre faits et normes, c'est-à-dire le refus d'identifier ce qui est avec ce qui doit être (ou devait être ou devra être), ouvre fondamentalement deux possibilités.

Premièrement, ce refus — propre à la société ouverte — crée la possibilité de l'action politique et sociale. Simultanément cet écart, qui apparaît petit à petit dans la pensée grecque, crée la possibilité du changement d'une part et invite d'autre part l'homme à une sorte de responsabilité dans l'action. En quelque sorte, puisque l'homme *peut* se rendre compte des misères du monde et qu'il peut y changer quelque chose, il *doit* le faire. Nous pouvons juger les faits à partir de normes.

59. Pour les trois citations : Popper, 1945b, section I, points 15 et 16 de l'addendum de 1961.

De même, dans le domaine de la connaissance, nos observations ne sont jamais pures et ne peuvent jamais l'être. Comme le montre Popper dans sa critique de la théorie psychologique de l'induction chez Hume, il n'y a pas d'observation sans un point de vue préalable (cf. *supra* I.1.A). On ne peut pas faire d'observation pure car nous orientons notre observation, nous lui donnons un point de vue. Nous observons toujours à travers le prisme d'une théorie — et au passage, nous avons tendance à chercher dans nos observations des confirmations de cette théorie. Ce qui fait que nous mettons toujours en rapport les faits avec nos normes de jugement et d'explication, nos *standards*, en somme : nos théories. Quand nous observons quelque chose, nous avons au préalable une attente. Nous pensons qu'il va se passer telle ou telle chose, car nous nous reposons sur telle ou telle théorie. L'observation peut éventuellement déjouer nos attentes et cette surprise peut nous amener à formuler une nouvelle théorie.

Deuxièmement donc, de manière réciproque, le dualisme entre faits et normes permet de juger les normes à partir des faits, et cela dans le domaine scientifique comme dans le domaine politique ou moral. Dans le domaine scientifique, nous l'avons expliqué, une observation peut déjouer nos attentes. Or nos attentes correspondent aux conclusions d'une théorie : si une théorie prédit que des conditions X une conséquence Y et que je tiens cette théorie pour (momentanément) valide, je m'attends à observer Y lorsque j'observe X. Un événement inattendu, une surprise, correspond donc à l'observation de conclusions différentes de celles de la théorie. Donc cela nous conduit à reconsidérer la validité de cette théorie.

De même en politique, nous tenons telle théorie pour valide. Nous pensons qu'en faisant X, nous obtiendrons Y, parce que nous visons Y : cela peut être un objectif à long terme, comme réduire la pauvreté. Il en va de même des normes : en visant telle norme, nous nous rendons compte que l'effet escompté n'est pas au rendez-vous, qu'en visant telle norme, nous avons peut-être fait une erreur, nous avons peut-être fait du mal à des gens. Et nous améliorons ainsi nos normes et nos objectifs comme nous améliorons nos théories, par l'examen critique des théories à l'aune des faits.

En somme notre recherche et notre exigence doivent être les mêmes en politique qu'en science.

I.2.C L'anti-autoritarisme de Popper

Nous venons d'expliquer que l'élément caractéristique de la transition de la société close vers la société ouverte a été la distanciation entre faits et normes, qui a permis d'avoir un regard critique à la fois sur les faits et sur les normes : ce que Popper appelle le dualisme critique. Le regard critique est fondamental, car c'est lui qui permet de supprimer les théories fausses.

Comme le signale Jean Baudouin, la polarité société close *versus* société ouverte est d'abord une sorte d'outil de classification, c'est-à-dire avant tout un outil de description, une typologie⁶⁰. Cet outil méthodologique permet à Popper d'expliquer le caractère absolument décisif et crucial d'un événement qui s'est déroulé dans la Grèce antique, l'émergence de la tradition critique. Il ne fait nul doute que Popper adopte sur la politique un regard philosophique, en s'attachant avant tout à décrire les concepts et les idées qui vont faire émerger la société ouverte ou au contraire tenter de ramener la société à une organisation tribale ; c'est dans cette démarche qu'il reconnaît par exemple la grandeur de Socrate ou Périclès et qu'il condamne Platon, le tenant pour un grand philosophe ayant élaboré un programme politique « archaïsant ». Quoique sévère dans ses critiques, et dithyrambique dans ses éloges, Popper reconnaît que cette dichotomie n'épuise pas le réel, qu'il y a bien entendu toute sorte de « sociétés » sur l'échelle qui sépare les deux extrêmes, les deux « idéaux-types ».

Mais à la lecture, il est difficile de ne pas se rendre compte que cette dichotomie n'est pas purement descriptive : il s'opère chez Popper un glissement du discours descriptif vers le normatif. Baudouin nie cette dimension normative :

Les notions de « société close » et de « société ouverte » ne doivent surtout pas être considérées comme des « repoussoirs » ou, à l'inverse, des « modèles » qu'il conviendrait soit de conjurer, soit de réaliser⁶¹.

60. Baudouin, 1994, p.78.

61. *Ibid.*

Mais comment considérer qu'il s'agit là simplement d'un outil de description historique ? Baudouin cite lui-même quelques lignes plus loin Popper, qui décrit la société ouverte comme « une des plus grandes révolutions que l'humanité ait connue ». Pourquoi Popper répète-t-il à l'envi que les théories de Platon, Hegel et Marx sont extrêmement dangereuses, pourquoi condamne-t-il ouvertement le tribalisme ? Il ne faut pas oublier que Popper écrit *La société ouverte* et *Misère de l'historicisme* à un moment où l'idéologie nationale-socialiste a conquis l'Allemagne et pénètre l'Autriche, et où l'idéologie révolutionnaire a déjà fait des centaines de milliers de morts en Union soviétique.

Il est aisé de comprendre pourquoi Karl Popper préfère la société ouverte. (S'il peut sembler naturel ou normal d'être en faveur de la société ouverte, qu'on se rappelle simplement les nombreux auteurs qui s'y sont opposés, pour constater que cela ne va pas de soi.) Pour Popper la préférence est de deux ordres, épistémologique et morale. Nous verrons plus tard les prises de position morales de Popper (cf. section I.3). Quant aux raisons épistémologiques, elles sont assez simples et découlent directement de sa conception de la connaissance.

Rappelons que pour Popper, notre connaissance progresse par essai-erreur. Devant un problème, nous proposons des solutions et de ces solutions nous essayons d'en éliminer les mauvaises. Nous avons illustré ce mécanisme avec les schémas F2 p. 20 et F3 p. 21. Partant de cette méthode, il est clair que Popper ne peut soutenir la société close. Dans une société close en effet, nous avons expliqué qu'il n'y a pas de regard critique. Et cela a fondamentalement deux conséquences. La première c'est qu'il ne peut pas y avoir de problème initial, puisque nous l'avons dit, il n'y a pas d'anomalie. En assimilant réalité et norme comme le fait la société close, tout ce qui est doit être : tout est normal. Il n'y a donc pas d'interrogation qui pourrait susciter des théories. Et quand bien même des théories seraient proposées, on interprète la critique comme une dissension condamnable. En interdisant ainsi la critique, on s'empêche d'éliminer les mauvaises théories. *La société close empêche la connaissance de progresser.*

Pour remédier à cela, il faut que l'organisation de la société permette la contestation. La société ouverte, en faisant de l'argumentation critique son pilier, s'érige contre le dogmatisme de la société close et rend possible le progrès scientifique. Elle reconnaît la pluralité des points de vue, qui est une condition de la critique. Il faut donc, pour que la science progresse, qu'existe une structure sociale autorisant la pluralité des points de vue. Car c'est la liberté sociale de critique qui va conférer sa valeur à une théorie politique, puisque c'est le fait qu'une théorie ou une politique puisse avoir été réfutée mais ne l'a pas été qui lui donne sa valeur temporaire⁶². À la fin de sa vie, Popper a d'ailleurs émis l'hypothèse que l'incroyable profusion culturelle et scientifique de la Grèce, et l'invention de la démocratie, étaient sans doute dues à l'émergence d'un marché libre du livre au v^e siècle à Athènes :

L'existence de la littérature présuppose l'existence de ce que nous appelons aujourd'hui « l'édition », et l'édition présuppose à son tour un marché du livre. Maintenant, un marché du livre existait à Athènes dès la première moitié du v^e siècle. Je suggère une façon dont a pu émerger le marché athénien du livre (en m'appuyant sur des preuves de Cicéron), et les grandes conséquences culturelles (comme la démocratie) de cette nouvelle institution⁶³.

Cette hypothèse originale, qu'il avait déjà évoquée dans *La leçon de ce siècle*⁶⁴, suggère que le développement du marché du livre a grandement facilité la diffusion des idées, permettant par là-même à de nouvelles idées de surgir, ce qui ne manqua pas d'avoir une grande influence sur l'innovation culturelle et politique de cette période. De même, Popper affirme également que « le miracle grec, pour autant qu'il puisse être expliqué, fut aussi largement dû au

62. Nemo, 1989.

63. Extrait du résumé de la conférence de Popper, « The Origin of Western Culture and its Literary and Scientific Roots », prononcée au séminaire *Kyoto Prize Workshop: Creative Arts and Moral Sciences*, 1992.

URL : http://www.inamori-f.or.jp/laureates/k08_c_karl/img/wks.pdf

64. « Le miracle grec culturel que l'Athènes du v^e siècle avant J.-C. représente, s'explique en grande partie, je le suppose, par la découverte athénienne du marché du livre. Et c'est cette découverte qui explique aussi à coup sûr la démocratie athénienne. [...] Il est en tout cas remarquable que l'invention de Gutenberg au xv^e siècle et l'élargissement massif du marché du livre provoqué par l'impression des livres provoquèrent une révolution culturelle du même type : l'humanisme. » (Popper, 1993).

conflit de cultures ⁶⁵ ». On comprend ainsi que Popper envisage une structure sociale dans laquelle la pluralité des idées soit possible, c'est-à-dire dans laquelle règne certaines libertés : notamment celles de penser et d'exprimer son opinion, et la liberté d'information. Le pluralisme n'est pas visé parce qu'il faut que tout le monde s'exprime, mais parce qu'il permet de faire émerger les erreurs, donc de les éliminer :

Le *pluralisme* ne signifie pas une *pluralité* des vérités, il est au contraire la condition nécessaire pour que puisse émerger une *vérité objective unique*, c'est-à-dire sur laquelle les esprits rationnels puissent s'accorder ⁶⁶.

Il faut donc une société qui autorise le consensus, c'est-à-dire qui préserve les libertés de chacun de prendre part à la discussion critique.

La science, et plus particulièrement le progrès scientifique, sont le résultat non pas d'efforts isolés mais de *la libre concurrence des esprits*. [...] Et les hypothèses concurrentes nécessitent une représentation personnelle : elles ont besoin de partisans, d'un jury et même d'un public. Cette représentation personnelle doit être organisée institutionnellement si l'on veut s'assurer qu'elle fonctionne ⁶⁷.

On voit surgir ici le thème de l'interventionnisme, qu'on évoquera plus loin (cf. *infra*, p. 103). Il faut donc une société suffisamment libre, c'est-à-dire une société qui par divers moyens garantisse les libertés de chacun. On songe immédiatement à la démocratie.

Pourtant, Popper prend soin de distinguer d'une part la question de la forme qu'adopte la coexistence sociale et d'autre part la question du type de régime. La question de savoir *qui* va gouverner n'est pas fondamentale, et il explique cela à de nombreuses reprises dans ses travaux. Car Karl Popper est anti-autoritariste, c'est-à-dire qu'il nie toute valeur à la notion d'autorité ; cela découle directement de sa conception épistémologique.

Comme nous avons eu déjà l'occasion de l'expliquer, aux inductivistes, ceux qui croient comme Hume que le vrai savoir commence par l'expérience,

65. Popper, 1989, section 4. Texte paru dans les actes du colloque *Karl Popper et la science d'aujourd'hui*, voir Bouveresse, 1989.

66. Nemo, 1989, section I-c. Ce point de Nemo résume une explication plus détaillée de Popper (1945a, ch. 23). Nous doutons de la dernière partie de la phrase, la nécessaire possibilité d'aboutir à un consensus, pour des raisons que nous avons déjà examinées, voir Blanchenay (2004).

67. Popper, 1957, ch. 4, section XXXII.

et aux intellectualistes, ceux qui comme Descartes cherchent à établir des principes, des fondements d'une connaissance certaine, Popper leur reproche de se préoccuper d'un faux problème : celui de la source du savoir. Ces deux courants prétendent en effet qu'il existe une source ultime du savoir (les faits pour les premiers, les principes pour les seconds), et que cette source suffit à justifier un savoir, à le rendre certain. Avec son épistémologie d'essai-erreur, Popper arrive à une conclusion contraire : il n'existe pas de source ultime de la connaissance. Dès lors, la question de l'origine du vrai savoir devient un faux problème ; la question de l'origine est en réalité, soutient Popper, complètement déconnectée de la question de la validité d'une théorie.

En général ces deux questions sont différentes ; et en général nous ne testons pas la validité d'une affirmation ou d'une information en remontant à ses sources, mais nous la testons plus directement, par un examen critique de l'énoncé⁶⁸.

Une théorie peut venir de n'importe où et être pourtant considérée comme (momentanément) valide. La question de l'autorité du savoir est donc une interrogation sans intérêt, puisqu'aucune source du savoir ne fait d'emblée autorité. En effet, « nulle autorité ne peut établir la vérité par décret ; [...] la vérité est au-delà de toute autorité humaine⁶⁹ ». C'est-à-dire que personne ne peut prétendre détenir la vérité ; nous sommes tous égaux devant notre infinie ignorance. Et c'est Popper lui-même qui fait le rapprochement avec le problème politique de la souveraineté :

Ces questions [sur les sources de la connaissance] peuvent être comparées à la question traditionnelle de la théorie politique : « Qui doit gouverner ? », qui exige une réponse à caractère autoritaire [*authoritarian*] comme « le meilleur », ou « le plus sage », ou « le peuple » ou « la majorité ». [...] Cette question politique est mal posée et amène des réponses paradoxales⁷⁰.

La question de la souveraineté est le symétrique, dans la réflexion politique, de la question de l'autorité (au sens de « faire autorité ») dans la connaissance. Fondamentalement, ce n'est pas tant le type de régime que la structure sociale qui importe, laquelle est largement déterminée par les libertés qui sont

68. Popper, 1963, introduction, section XIV.

69. Popper, 1963, introduction, section XVII.

70. Popper, 1963, introduction, section XV.

accordées aux individus. En somme, Popper fait la distinction entre le caractère libéral d'un régime, qui va influencer sur la structure de la coexistence sociale, et son caractère démocratique, qui va, lui, influencer sur la structure du gouvernement.

Pourtant, il nous paraît impossible de faire une dichotomie complète entre ces deux aspects. Car en effet, il est difficilement concevable d'imaginer un régime autoritaire qui accorderait de grandes libertés à ses citoyens. Il s'agit d'un équilibre instable, comme le souligne Philippe Nemo :

On peut avoir un gouvernement autoritaire d'un État (plus ou moins) libéral. Ce cas de figure est néanmoins assez instable et très imparfait, puisque, dès lors que le gouvernement se sent menacé, il est tenté, grâce à l'impunité dont il jouit du fait de l'absence d'un contrôle par une opinion publique démocratique, d'abuser de ses pouvoirs, de mettre en prison les opposants. [...] Inversement, s'il reste « trop » libéral, il s'expose à être renversé par un coup d'État ou une insurrection ⁷¹.

Il semble donc que la forme du régime ne soit pas totalement indépendante du caractère libéral ou non de la société. Néanmoins, même si le caractère libéral prime le caractère démocratique chez Popper, vous voyons bien que l'un ne peut aller sans l'autre. Et Popper reste un fervent partisan de la démocratie.

Ce qui intéresse Popper dans la démocratie, ce n'est pas le fait que ce soit le peuple qui soit souverain, puisqu'au fond, c'est une chimère. Il reconnaît que la démocratie est loin d'être parfaite. La décision d'une majorité ne constitue pas en soit une forme de validation de cette décision, et il cite comme exemple la décision injustifiable de l'*ecclesia* athénienne de massacrer les populations de Mytilène puis Mélos. Il n'hésite d'ailleurs pas à dire qu'« à cause de son anonymat, l'opinion publique est *une forme irresponsable de pouvoir*, et partant, particulièrement dangereuse d'un point de vue libéral ⁷² ».

Mais pour Popper, la vraie question politique est plutôt de savoir : « *Comment pouvons-nous organiser nos institutions politiques pour que nos mauvais dirigeants ne puissent pas faire trop de dégâts* ⁷³ ? » En effet, en politique comme en science, il est toujours possible de faire des erreurs. C'est même

71. Nemo, 2002, introduction, section II.

72. Popper, 1963, ch. 17, section II.

73. Popper, 1963, introduction, section XV.

par ces erreurs que nous apprenons. Cela signifie par exemple que des personnes au pouvoir, même élues, peuvent commettre des erreurs. Cela signifie surtout que la majorité peut se tromper (comme ce fut le cas pour Mélos), et qu'elle peut prendre de mauvaises décisions ou mettre en place de mauvais dirigeants. La possibilité subsistera toujours qu'un tyran ou un mauvais dirigeant arrive au pouvoir. Pour Popper, l'avantage de la démocratie est qu'elle permet de changer de dirigeants de manière pacifique, sans effusion de sang. Ceci est à mettre en lien avec son horreur de la violence (cf. I.3). Les lois doivent être là pour prévenir tout abus de pouvoir, pour permettre que l'État ne prenne pas trop d'ampleur et ne réduise les libertés individuelles⁷⁴.

Nous pouvons distinguer deux types de gouvernement. Le premier type, c'est celui des gouvernements dont nous pouvons nous débarrasser sans effusion de sang — par des élections générales par exemple ; c'est-à-dire que les institutions sociales fournissent des moyens aux citoyens de démettre leurs dirigeants, et les traditions sociales garantissent que ces institutions seront difficilement supprimées par les personnes au pouvoir. Le second type est celui des gouvernements dont les citoyens ne peuvent se défaire, sauf par une révolution couronnée de succès — ce qui est rarement le cas⁷⁵.

La démocratie est intéressante car c'est l'unique moyen que les hommes ont trouvé jusqu'à maintenant pour se défaire des dirigeants sans violence. Il ne s'agit pas d'un processus d'affirmation de la légitimité ou de la souveraineté du peuple, et donc de sa capacité à choisir juste. On est bien loin de la justification positive de la démocratie qu'on peut trouver par exemple dans le « théorème du jury » de Condorcet⁷⁶. Il s'agit au contraire, d'un moyen d'*élimination* : il constitue le moyen de corriger et d'apprendre de nos erreurs sans violence. Tout comme la discussion critique, la démocratie constitue donc une alternative à la violence, qui plus est la seule que l'on connaisse. Popper finalement adhère au bon mot de Churchill : « la démocratie est le pire des régimes, à l'exception de tous les autres ».

74. Popper n'aurait sans doute pas renié le mot de Beaumarchais : « Les lois peuvent contenir les méchants, jamais les rendre bons. »

75. Popper, 1945a, ch 7, section II.

76. Condorcet, 1785. Le « théorème du jury » stipule que plus le nombre de personnes votant sur un choix est important, plus la probabilité qu'ils arrivent à la bonne décision (par la règle majoritaire) est élevée.

Popper propose une vision forte de la démocratie libérale, qui constitue pour lui le meilleur moyen à ce jour d'éviter de mauvais dirigeants. Mais Fred Eidlin lui reproche de fournir une théorie trop fruste : en tant que libéral, Popper ne donne pas assez de considération à la question de la communauté ⁷⁷. Eidlin avance que ceci constitue un défaut de toutes les théories libérales, dans lequel s'engouffrent les critiques des nationalistes, conservateurs et socialistes. Popper a dressé une philosophie politique intransigeante sur la question de l'individu. En subordonnant le tout à l'individu d'une part, et en se battant contre tout essentialisme qui donnerait au corps social une nature propre, deux points sur lesquels Eidlin trouve Popper trop strict, ce dernier a sûrement cherché à éviter de donner la moindre prise aux philosophies holistes et collectivistes, qui vont de pair avec une société close.



Popper propose donc une vision « en creux » de la démocratie, présentée comme un moyen d'éliminer les erreurs. Puisque personne ne peut se prétendre titulaire de la vérité, pas même la « majorité », et que la souveraineté n'est plus dans les faits un principe organisateur de la société, la démocratie se réduit à sa vision procédurale :

Retranchée, en revanche, de la souveraineté et de son jumeau, la légitimité, la démocratie redevient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une technique, un simple mécanisme — un peu comme chez Hobbes ! — destiné à éventer les despotismes et à fragiliser les détenteurs du pouvoir ⁷⁸.

Karl Popper est clairement un apôtre de la démocratie libérale. Il voit dans la démocratie libérale et son corollaire, l'État de droit, deux rôles fondamentaux. D'une part, le moyen de préserver le regard critique sur les politiques mises en œuvre afin de contribuer à l'élimination et la correction des mauvaises politiques, de la même façon que l'on cherche à éliminer les mauvaises théories pour faire progresser la connaissance. D'autre part, le moyen de permettre aux citoyens d'exprimer leurs critiques d'une manière non violente.

⁷⁷. Eidlin, 1997.

⁷⁸. Baudouin, 1994, p. 194.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

Aussi nous partageons l'avis de Jean Baudouin, pour des raisons différentes, sur le rapport entre société ouverte et démocratie : la démocratie constitue sans doute le type le plus pur de société ouverte. Cependant, elle n'en constitue qu'une forme approximative, non pas pour des questions de monopartisme ou pluripartisme, mais parce qu'elle ne reste, comme toutes les créations humaines, qu'imparfaite et toujours susceptible d'amélioration. Parce que justement, elle soumet au regard critique de tous, non seulement les décisions et les politiques, mais aussi les normes selon lesquelles ces politiques doivent être jugées. Ce n'est pas par hasard que Popper met en exergue du premier volume de *La société ouverte* cette citation de Périclès en faveur de la société ouverte :

Même si quelques-uns seulement proposent une politique, nous pouvons tous la juger.

I.3 Quelques considérations morales

Nous aimerions ici mettre en place très rapidement quelques points transversaux à toutes les réflexions de Popper. Ces points sont des prises de position que l'on pourrait qualifier de morales ou d'éthiques dans la mesure où elles proposent une vision de l'homme en tant que tel, une attitude à adopter face à l'homme. Et cette vision de l'homme se retrouve chez Popper à la fois dans ses écrits épistémologiques et dans ses écrits politiques. Elle constitue donc sans doute un liant, une sorte de tissu, qui permet de jeter un regard légèrement différent sur la cohérence poppérienne entre épistémologie et politique.

Néanmoins, nous ne souhaitons pas nous appesantir trop longtemps sur ces points, pour deux raisons. D'abord, parce qu'il n'est pas aisé, ni très sain méthodologiquement, de tenter de « deviner » les raisons ou les convictions profondes d'un auteur, à moins qu'il n'en fasse lui-même part. Nous devons donc coller autant que possible aux écrits de Popper, et à ce qu'il veut bien nous révéler de sa vision du monde et de l'homme. Nous devons renoncer à chercher un « au-delà », une explication quasi-psychologique à ces écrits.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

La seconde raison pour laquelle nous ne voulons pas nous attarder trop longtemps, c'est que nous ne souhaitons pas rentrer dans le débat entre Stokes et Shearmur (1995). Pour Stokes, la conception de la nature humaine soutient chez Popper son épistémologie ; tandis que pour Shearmur, il n'est pas justifié de poser *a priori* cette conception comme fondement de l'épistémologie de Popper⁷⁹. Nous pencherions plutôt en faveur de Stokes, à dire que les principes moraux sont en effet *premiers*, pas nécessairement dans le sens logique ou chronologique, mais en ce qu'ils sont rarement discutés ou envisagés de manière critique par Popper. La question reste néanmoins stérile et sans doute impossible à trancher. Mais cette question permet de mettre clairement en évidence les « ponts » qui peuvent exister entre épistémologie et morale chez Popper, en mettant à jour des points « cardinaux » chez Popper.

I.3.A Un individualisme fondamental

Popper ne cesse de manifester sa profonde admiration à l'égard d'Emmanuel Kant. Il lui reconnaît certes des erreurs — par exemple celle d'avoir fondé sa *Critique de la raison pure* sur une vision newtonienne de la raison, qui le pousse à reconnaître deux sources *a priori* de la connaissance. Mais Popper admire la morale kantienne, et particulièrement l'impératif moral de toujours considérer l'homme comme une fin et non seulement comme un moyen. L'homme est toujours premier, et pas seulement d'un point de vue méthodologique. L'homme ne doit pas être sacrifié sur l'autel d'idéaux (dont au demeurant, on ne peut jamais être certains). L'inlassable engagement de Popper pour préserver la dignité humaine se manifeste par exemple dans la dédicace de *Misère de l'historicisme* :

À la mémoire des innombrables hommes, femmes et enfants de toutes les convictions, nations ou races, qui furent victimes de la foi communiste ou fasciste en des Lois Inexorables du Destin de l'Histoire.

Un combat que l'on peut retrouver sous une autre forme dans ce passage de la *La quête inachevée* :

⁷⁹. Stokes, 1995a,b ; Shearmur, 1995. Les trois articles sont parus dans *Political Studies*, vol. XLIII, 1995.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

Le nationalisme représente une religion puissante... rares sont les convictions qui ont engendré plus de haine, plus de cruautés et de souffrances absurdes⁸⁰.

L'individu ne doit donc être jamais sacrifié pour la défense ou la promotion de « ces agrégats artificiels que constituent les « États » ou les « nations », comme le résume Baudouin (1994), mais en réalité cela s'applique de manière plus générale à toutes les théories, en somme à toutes les constructions intellectuelles⁸¹. D'où la nécessité d'éviter autant que possible les tentations collectivistes et fusionnelles de la société close.

I.3.B La raison comme lien de l'humanité

Malgré sa conception individualiste, Popper soutient que l'individu n'est pas isolé, qu'il appartient à une communauté, celle des humains. Qu'est-ce qui fait le lien de cette communauté? La raison. Il faut donc rendre grâce à Diogène ou Antisthène d'avoir suspecté que la division entre Grecs et barbares était purement artificielle; et à Socrate d'avoir montré qu'il est possible d'enseigner à un esclave des principes géométriques, et partant, que les esclaves peuvent aussi jouir de leur raison, comme tous les hommes. Sur ce point, Popper reste en ligne avec cette tradition, et s'accorde sans doute avec la fameuse expression de Descartes, pour qui « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée⁸² ». Elle n'est pas le seul point commun entre les humains, mais elle demeure cependant

la seule qualité que tous les êtres possèdent en commun et qui leur permet de communiquer et éventuellement d'agir ensemble sans s'assujettir nécessairement à l'ordre contraignant des structures, des besoins ou des intérêts. L'homme n'est plus considéré seulement comme un rouage anonyme inféodé à un groupe ou à une tribu⁸³.

80. Popper, 1981, p. 144.

81. Ce qui ne manque pas de soulever par exemple le problème : doit-on mourir pour préserver notre liberté, en particulier notre liberté de critique? La réponse de Popper est ambiguë à ce sujet car, malgré qu'il en ait, il admire le choix de Socrate de boire la ciguë plutôt que de déroger aux lois de l'État. On pourra aussi consulter Popper, 1945b, ch. 19, section II, sur la défense de la démocratie par la violence.

82. DESCARTES, *Discours de la méthode*, première partie, 1637

83. Baudouin, 1994, p. 24.

Il ne faut donc jamais considérer l'autre comme fondamentalement inférieur ou différent. Il faut reconnaître que l'universel prime le particulier, et que les différences ne doivent jamais éclipser notre similitude fondamentale. Cet égalitarisme nous amène à condamner les inégalités et les injustices criantes de notre monde et à tenter d'y remédier. Popper réconcilie ainsi individualisme et universel : la reconnaissance de la valeur intrinsèque de chacun passe par la reconnaissance de notre appartenance à la communauté des êtres rationnels.

I.3.C Une « foi irrationnelle en la raison »

Cette communauté de raison ne suffit pas à justifier que l'on soit rationaliste. Pour Popper le choix entre rationalisme et irrationalisme relève surtout d'une décision morale, et non d'une simple question de goût, dans le sens où cela implique notre relation aux autres hommes. Et cette décision est injustifiable, car de même qu'il est impossible de trouver un principe fondamental qui justifierait toute connaissance, de la même façon il est impossible de justifier une prise de position en faveur du rationalisme. Cela reviendrait en effet à affirmer que l'on peut trouver un principe du type « je n'accepte rien qui ne puisse être défendu par des arguments ou des expériences ». Un tel principe est similaire au paradoxe du menteur, un énoncé qui contient lui-même sa propre contradiction⁸⁴. Le rationalisme ne peut être justifié rationnellement, et fait donc irrémédiablement appel à un acte de foi injustifiable :

[Mon rationalisme] repose sur une foi irrationnelle en l'attitude dictée par la raison. Je ne crois pas qu'on puisse dépasser cette aporie⁸⁵.

Ailleurs, Popper explique que l'adoption d'une position rationaliste ne peut être justifiée que par une « foi irrationnelle en la raison⁸⁶ ».

Malgré cette impossibilité à justifier sa position, Popper affirme être sans conteste du côté du rationalisme. Quand il pèse le rationalisme contre l'irra-

84. Ce type de rationalisme, le rationalisme exhaustif (*comprehensive rationalism*), c'est-à-dire qui contient lui-même sa propre contradiction, a été défendu par W. W. Bartley III, dans une controverse qui l'opposa longtemps à Popper.

85. Popper, 1963, ch. 18, p. 480.

86. Popper, 1945b, ch. 19, section II.

tionalisme, il lui semble « qu'un excès [dans le sens du rationalisme] est en effet inoffensif comparé à un excès dans l'autre sens ». Il affirme donc que les conséquences de l'irrationalisme sont bien plus dangereuses que celles du rationalisme, et que ceci constitue une raison morale suffisante pour préférer le second au premier.

Je tiens à répéter que cette décision est largement morale. C'est la décision d'essayer de prendre un argument au sérieux. C'est la différence entre deux visions ; car l'irrationalisme utilise aussi la raison, mais sans s'y sentir obligé ; il utilisera la raison ou la congédiera comme il lui plaira. Mais je crois que la seule attitude que je considère moralement valable est celle de reconnaître que nous devons aux autres hommes de les considérer, et de nous considérer nous-mêmes, comme rationnels ⁸⁷.

La foi dans le rationalisme est donc avant tout motivée par une conception du monde qui place la dignité de l'homme comme point central. Pour mieux comprendre ce point, il faut aussi mentionner la haine de Popper à l'égard de la violence.

I.3.D La discussion et la rationalité comme alternative à la violence

Karl Popper hait la violence et il apparaît assez nettement en le lisant que toutes ses théories sont tournées contre l'usage de la violence, en particulier au niveau politique. Rarement un auteur se déclare aussi ouvertement dans ce combat :

De nombreuses personnes haïssent la violence et sont convaincues que l'une des tâches les plus importantes et les plus porteuses d'espoir est de travailler à sa diminution et, si possible, à en débarrasser l'humanité. Je fais partie de ces ennemis de la violence pleins d'espoir ⁸⁸.

Par exemple, nous avons vu que pour Popper, la première nécessité d'un régime politique est de pouvoir démettre ses dirigeants sans violence (c'est selon lui la caractéristique d'une *démocratie*). La seule chose qui puisse justifier l'utilisation (minimale) de la violence est la mise en place d'un tel régime ⁸⁹.

87. Popper, 1945b, ch. 24, section IV.

88. Premières phrases de l'article « Utopie et violence », Popper, 1963, ch. 18.

89. Popper, 1945b, ch. 19, section II.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

La violence constitue donc l'objectif numéro un contre lequel il faut lutter, et pour Popper, cette lutte peut être fructueuse : la violence peut être réduite et contrôlée par la raison.

C'est peut-être pour cela que je crois comme beaucoup d'autres en la raison, et ce pourquoi je me considère comme un rationaliste. Je suis un rationaliste parce que je vois dans une attitude dictée par la raison la seule alternative possible à la violence ⁹⁰.

Comme le souligne Artigas, il faut donc comprendre que le rationalisme de Popper n'est pas à prendre comme une position philosophique opposée à l'empirisme (et nous avons vu pourquoi Popper est *aussi*, d'une certaine manière, un empiriste, cf. *supra* I.1.B), mais plutôt comme « une attitude morale qui implique toute existence humaine ⁹¹ ». Le rationalisme est une attitude vis-à-vis de l'homme totalement à l'opposé de la violence, en ce qu'elle permet de conserver une certaine dignité à l'homme :

Avec le sens que je donne à ce mot, un rationaliste est quelqu'un qui tente de parvenir à des décisions par la discussion et peut-être dans certains cas par le compromis, plutôt que par la violence. C'est un homme qui préfère échouer à convaincre un autre par la discussion que triompher de lui en le soumettant par la force, l'intimidation et les violences, ou même par une propagande efficace ⁹².

Ainsi le rationalisme ne considère pas des personnes mais des théories ; il ne vise pas à éliminer ou vaincre des ennemis identifiés mais à jeter un regard critique sur leurs théories. En somme, au lieu que nous mourrions comme les animaux quand nous ne sommes pas adaptés, c'est-à-dire quand nous proposons une solution erronée à un problème, ce sont nos théories qui meurent à notre place. Le rationalisme permet donc de médiatiser la relation d'opposition ou d'antagonisme, en la transposant du monde réel ou psychologique vers le monde des idées.

90. Popper, 1963, ch. 18.

91. Artigas, 1997, section 5.

92. Popper, 1963, ch 18, p. 478.

I.3.E Le faillibilisme optimiste

Le *faillibilisme* de Karl Popper est un point important, qui se retrouve à la fois dans son épistémologie et dans sa conception politique. Par faillibilisme, il faut comprendre le point de vue qu'on retrouve généralement exprimé sous la forme d'expressions proverbiales comme « l'erreur est humaine » ou « tout le monde peut se tromper ». En somme, personne ne peut prétendre détenir la vérité absolue car tout le monde est susceptible de se tromper : même Lénine, même Platon... même Popper. L'homme est structurellement imparfait, dans le sens où il ne peut jamais atteindre une connaissance totale ou complète :

Que devons-nous croire ? Que devenons-nous accepter ? La réponse est : quoi que nous acceptions, nous ne devrions le croire que provisoirement, en se souvenant toujours que nous ne disposons qu'au mieux d'une vérité (ou d'une justesse) partielle [*partial truth (or rightness)*] et que nous sommes condamnés à faire des fautes ou des erreurs quelque part — pas seulement à l'égard des faits mais aussi dans les normes que nous adoptons⁹³ [...]

Ce faillibilisme peut être retrouvé dans l'épistémologie de Popper sous la forme d'une théorie négative de la connaissance, selon laquelle nos savoirs ne sont que des conjectures, des hypothèses sur le monde, et selon laquelle on ne peut que tâtonner vers la vérité (par le rationalisme critique). Il se retrouve aussi dans l'anti-autoritarisme virulent de Popper : nul ne peut prétendre être supérieur aux autres en vertu de sa connaissance plus parfaite ou plus aboutie. Cela permet de comprendre pourquoi Popper vénère Socrate : la vraie sagesse est de reconnaître, comme Socrate, combien l'on sait peu de choses : « Connais-toi toi-même et réalise combien tu sais peu de choses. » Bien que nous ne soyons pas tous égaux dans notre connaissance, plus nous apprenons, plus les problèmes que nous considérons sont complexes et profonds, et plus nous réalisons à quel point il nous reste à apprendre. Nous sommes tous égaux devant notre ignorance infinie.

93. Popper, 1945b, section I, point 15 de l'addendum de 1961.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

Faut-il donc être pessimiste et nous désespérer de notre ignorance, croire l'homme condamné car il ne pourrait atteindre que des savoirs parcellaires et temporaires ? Pour Popper, la réponse est clairement négative.

La solution [à ce problème] repose dans la prise de conscience que nous pouvons tous nous tromper, et que nous le faisons souvent, seul ou collectivement, mais que cette idée d'erreur et de faillibilité humaine en implique une autre — l'idée d'une *vérité objective* [...] Cette doctrine implique que nous pouvons chercher la vérité, une vérité objective, bien que le plus souvent nous la manquons de beaucoup. Et cela implique que si nous respectons la vérité, nous pouvons la rechercher en tentant sans relâche d'identifier nos erreurs : par un infatigable criticisme rationnel, et par l'auto-critique⁹⁴.

Notre ignorance est peut-être incommensurable mais nous pouvons y travailler. Il faut rejeter tout pessimisme épistémologique car

le mépris de la puissance de la raison humaine, de la capacité de l'homme à discerner la vérité, vient presque invariablement de pair avec le mépris de l'homme⁹⁵.

Nous pouvons et nous devons remédier à notre ignorance. Nous pouvons travailler de concert à nous rapprocher de la vérité objective. Le faillibilisme poppérien n'implique pas de relativisme, parce qu'il reste possible de comparer des théories, et de voir comment nous nous rapprochons de la vérité. Pour Popper, et inversement à ce qu'avance Bertrand Russell, l'homme n'est pas intrinsèquement mauvais, mais il est simplement ignorant :

Les principaux troubles de notre temps [...] ne sont pas la conséquence de notre vice moral, mais au contraire de l'égarement de notre enthousiasme moral, de notre anxiété à améliorer le monde dans lequel nous vivons. [...] Nous manquons de réaliser que nos principes moraux, qui sont certainement trop simples, sont souvent difficiles à appliquer aux situations humaines et politiques complexes, auxquelles nous nous sentons obligés de les appliquer⁹⁶.

Nous devons donc combattre notre ignorance — par le rationalisme critique — afin de mieux diriger notre « enthousiasme moral », notre désir d'améliorer le monde dans lequel nous vivons.

94. Popper, 1963, introduction, section X.

95. Popper, 1963, introduction, section III.

96. Popper, 1963, ch. 19.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

Comme dans les projets d'éradication de la souffrance et de soif d'émancipation, une meilleure compréhension du monde physique et social nous donne les moyens d'améliorer le monde ⁹⁷.

Cela passe par la prise de conscience de notre ignorance, qui nous incite à adopter une attitude *active*, celle de chercher à éliminer nos erreurs.



Le rationalisme critique que Popper ne cesse de défendre est donc une école d'humilité, dans laquelle il s'agit de reconnaître d'abord notre profonde ignorance, et d'autre part de prendre conscience dans sa pleine mesure de la communauté fondamentale qui unit les hommes. Cette communauté repose sur la capacité de chaque individu à pouvoir critiquer, à pouvoir chercher et éliminer les erreurs que nous sommes tous susceptibles de commettre. L'homme est certes imparfait et personne ne détient la vérité absolue, celle-ci reste impossible à atteindre ; mais nous pouvons de manière asymptotique nous en rapprocher en reconnaissant que chacun, par son pouvoir de critique, peut faire progresser notre connaissance : en identifiant et en critiquant nos erreurs, nous contribuons à les résorber, c'est-à-dire à résorber l'écart irrémédiable entre nos théories et la réalité. La foi injustifiable et irrationnelle en la raison humaine relève certes d'un « pari intellectuel », mais c'est la condition nécessaire pour prévenir toute atteinte à la dignité de l'homme, tout mépris de l'homme qui ne manque pas d'engendrer la violence. Les prises de position morales de Popper sont donc profondément optimistes, non pas qu'elles garantissent que ce qui est à venir sera forcément meilleur, mais elles assurent la *possibilité* d'un tel futur et la capacité de l'homme à le faire advenir petit à petit :

1. Les hommes appartiennent à une même communauté universelle, l'humanité, et ils ne méritent pas d'être dévalorisés ou opprimés.
2. L'homme est fondamentalement ignorant mais en prenant conscience de cette ignorance, il peut y remédier par une attitude rationnelle et critique.

97. Koertge, 2005.

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

3. Cette attitude critique permet de réduire et d'éliminer la violence par la médiation du langage argumentatif.
4. L'homme cherche à améliorer le monde et il peut le faire en améliorant sa connaissance du monde, afin de mieux diriger ses actions.

Ces prises de position, qui finalement peuvent se résumer à la confiance de la raison dans l'homme, ne sont pas vraiment justifiées et Karl Popper le reconnaît explicitement. Il ne tente pas de justifier son rationalisme, car ce serait entrer dans une tautologie. Popper embrasse la confiance dans la raison humaine par un simple acte de foi.

Ces prises de position, ces principes, se retrouvent de manière transversale dans son épistémologie et sa vision politique. Il nous apparaît sans doute un peu mieux comment la conception faillibiliste de l'homme se retrouve clairement dans la théorie du savoir par conjectures et réfutations. Ou comment le refus de violence éclaire la formulation libérale des considérations politiques de Popper.

Nous aurions pu présenter ces positions avant d'expliquer son système épistémologique et sa vision profondément libérale, mais nous pensons qu'en ayant procédé ainsi, elles gagnent une meilleure visibilité et permettent de jeter un éclairage rétrospectif sur ces deux points. À les avoir présentées avant, nous aurions sous-entendu qu'elles pouvaient constituer des principes premiers sur lesquels se serait bâti le reste du système philosophique de Popper. Nous ne sommes pas certain qu'il soit possible de trouver de tels fondements, et il n'était de toute façon pas nécessaire de les chercher pour éprouver le point principal de notre partie, à savoir la cohérence du système philosophique de Popper. Nous espérons avoir montré que les analogies et les passerelles sont nombreuses entre les deux thèmes du travail de Popper que nous avons abordés : l'épistémologie et la politique. Nous espérons dans cette première partie avoir brossé avec suffisamment de détail les principales idées philosophiques de Popper, et montrer à quel point sa vision du monde est audacieuse et passionnante. Ce « détour » un peu long nous permet maintenant de nous plonger plus rapidement sur la question plus spécifique des sciences sociales

I.3. QUELQUES CONSIDÉRATIONS MORALES

et comprendre comment elles s'articulent avec la conception épistémologique et politique de Karl Popper.

LES SCIENCES SOCIALES SONT-ELLES SCIENTIFIQUES ?

Nous avons examiné au chapitre I la forte cohérence qu'il pouvait y avoir dans la pensée de Karl Popper entre sa théorie de la connaissance, son *rationalisme critique*, et sa théorie politique de la société ouverte. Nous avons tenté de présenter le « cœur » de la philosophie poppérienne ; nous avons montré les liens logiques qui lient son réfutationnisme et sa vision libérale, et la façon dont son épistémologie alimente sa vision politique. Nous avons tenté de montrer comment les prises de position éthiques de Popper contribuent à un éclairage transversal de ces deux domaines.

Après ce détour méthodologique, nous aimerions maintenant considérer plus spécifiquement la question des sciences sociales chez Popper. Les sciences sociales sont précisément au confluent des deux thèmes majeurs de l'œuvre de Popper. En effet, en tant qu'étude d'une réalité qui vise à accroître la connaissance du tissu social, les sciences sociales sont susceptibles de s'intégrer dans une interrogation de caractère épistémologique ; dans la mesure où elles prennent pour objet l'étude — et, chez Popper, l'action — de cette réalité sociale et ses institutions, elles concernent aussi le domaine politique. Nous nous proposons d'examiner la première question dans ce chapitre.

Nous nous proposons donc d'étudier la façon dont se situent les sciences sociales dans le système épistémologique de Popper. La première interrogation qui vient à l'esprit en pensant aux sciences sociales chez Popper est : les sciences sociales sont-elles scientifiques ? Pour Popper, le critère de scientificité d'une théorie est, on s'en souvient, le fait qu'une théorie est réfutable, c'est-à-dire qu'elle aboutit à des conclusions ou des prévisions susceptibles d'être prises en défaut. Or si l'on survole rapidement l'état des sciences sociales aujourd'hui, on ne peut être que frappé par l'énorme différence de précision qui existe entre les sciences sociales et les sciences naturelles (et en particulier la physique), qui constituent pour Popper le paradigme de la recherche scientifique. Ces dernières sont désormais capables de prévoir des phénomènes astronomiques avec une grande précision, même à un horizon temporel éloigné, tandis que les premières semblent condamnées — à l'exception notable de l'économie — à fournir des théories explicatives trop vagues pour permettre toute prévision. Il peut alors paraître abusif de parler de science... Doit-on réellement rejeter les sciences sociales comme non scientifiques ? Les sciences sociales ne peuvent-elles produire que des théories « métaphysiques » ? À cette interrogation répond une surprise, celle de voir avec quelle énergie Popper défend la thèse selon laquelle non seulement les sciences sociales sont scientifiques, mais qu'en plus elle relèvent fondamentalement de la même méthode que les sciences naturelles, une thèse qui ne manque pas de surprendre. Avant d'examiner ce problème, nous allons tenter de cerner plus précisément ce que Popper entend par « science sociale » (II.1). Nous pourrions alors mieux comprendre ce qui rapproche les sciences naturelles et sciences sociales (II.2), et tenter d'identifier des problèmes épistémologiques propres aux sciences sociales (II.3).

II.1 Définition et visée des sciences sociales

II.1.A L'anti-essentialisme de Popper

Qu'est-ce que les sciences sociales ? Une telle question ferait bondir Karl Popper. Car Popper n'est pas un roi de la définition. Il suffit de constater à

quel point les définitions sont vagues chez lui. Un lecteur scrupuleux pourra se sentir frustré de le voir toujours présenter tel ou tel mot « de manière grossière » [*roughly*]. Il définit par exemple le rationalisme comme une attitude « faisant appel à la raison, c'est-à-dire faisant appel à l'expérience et à une réflexion limpide [*clear thought*] plutôt qu'aux passions et aux sentiments¹ ». Que l'on regarde également la définition qu'il donne de l'historicisme (cf. *supra* p. 29) ou de la société ouverte (« une société dans laquelle les individus sont confrontés à des décisions personnelles² »). Cela ne manque pas d'irriter ceux qui, surtout parmi ses détracteurs, considèrent le travail de définition des termes comme le préalable nécessaire à toute réflexion ou discussion critique.

Pour Popper, la clarté prime la précision. Vouloir être précis dans ses termes et les définir de manière positive est un objectif vain. Comme à son habitude, Popper ne mâche pas ses mots :

La clarté est en soi une valeur, l'exactitude et la précision ne le sont pas : il est vain de chercher à être plus précis que ce qu'exige notre problème. La précision linguistique est un fantôme et les problèmes liés au sens ou aux définitions des mots sont sans importance³.

Popper conteste ainsi une tradition qui a traversé l'ensemble de la philosophie depuis Platon et Aristote. Pour éviter de se laisser abuser par les termes « réalisme » et « idéalisme », il renomme ce courant philosophique *essentialisme*. Les essentialistes pensent que des mots universels comme « énergie », « humanité », « État » ou « blancheur » représentent des choses universelles qui existent indépendamment de leurs occurrences particulières, un point de vue contraire au *nominalisme*.

Par exemple, le mot universel « blanc » ne semble être qu'une étiquette que l'on applique à des tas de choses différentes — comme des flocons de neige, du linge de table ou des cygnes. C'est la doctrine du courant *nominaliste*. [... Au contraire, d'après les *essentialistes*,] nous appelons « blanc » chaque chose blanche en raison d'une propriété intrinsèque qu'elle partage avec les autres choses blanches, en l'occurrence la « blancheur⁴ ».

1. Popper, 1945b, ch. 24, section I.

2. Popper, 1945a, ch. 10, section I.

3. Popper, 1963, introduction, section XVI.

4. Popper, 1957, ch. 10.

Il est clair que l'essentialisme présuppose l'existence d'essences dont les objets sensibles ne sont que des occurrences, des exemplaires, des copies ; c'est cette théorie qui est défendue par Aristote. Pour ce dernier, l'objet de la science est d'enquêter sur ces objets universels, ces essences, et de les définir le plus précisément possible. La question fondamentale de notre savoir est, selon les essentialistes, « Qu'est-ce que c'est ? » Ainsi, le savoir est comme une encyclopédie, dont il s'agit sans cesse de boucher les trous et préciser les définitions. Les essentialistes considèrent donc que l'on part de termes à définir pour leur associer une formule de définition.

Pour Popper, les questions de signification ou de définition d'un mot sont inintéressantes. Il pointe du doigt le problème de ce système. Que signifie « démocratie » ou qu'est-ce que « l'État » ? Ces questions sont vaines, car elles aboutissent inmanquablement à une récurrence sans fin du problème de la définition. Si quelqu'un répond : « La démocratie, c'est la règle de la volonté générale », le problème se pose à nouveau de définir ce qu'est la volonté générale, etc. L'argument selon lequel il suffirait de définir les termes les plus ambigus est un argument dangereux : car personne n'oserait pousser plus loin le regard critique pour demander ce que signifie tel ou tel terme, de peur de s'engager dans une régression infinie.

Pour les nominalistes, la démarche est exactement inverse : la science moderne part de la définition et lui cherche un terme.

Ainsi, pour la science, la définition « Un chiot est un jeune chien » est la réponse à la question « *Comment pourrions-nous appeler* un jeune chien ? » plutôt qu'à la question « *Qu'est-ce* qu'un jeune chien⁵ ? »

La science moderne procède en lisant la définition de droite à gauche. Au lieu de lire « Chiot : petit chien. » elle lira « Petit chien : chiot ». On voit bien que les mots ont chez Popper une fonction purement instrumentale, ils ne sont que des étiquettes destinées à « raccourcir les longues histoires ». Les querelles sur les mots n'aboutissent qu'à des controverses stériles et sans fin.

Cela signifie-t-il qu'il faut sombrer dans un discours flou ? Non, répond Popper, la clarté du propos est absolument nécessaire. Car si l'on espère pouvoir critiquer une théorie, il faut être sûr de bien la comprendre, d'en com-

5. Popper, 1945⁶, ch. II, section II.

II.1. DÉFINITION ET VISÉE DES SCIENCES SOCIALES

prendre sa logique et ses implications. C'est la condition pour que cette théorie soit réfutable, et donc pour qu'on puisse faire avancer le problème, passer à un problème plus fin, plus profond. Et l'argument de Popper est assez inattendu :

Le point de vue selon lequel la précision de la science et du langage scientifique dépend de la précision de ses termes est certainement très plausible, mais n'en est pas moins, je crois, un simple préjugé. La précision d'un langage dépend au contraire du fait qu'il n'impose pas à ses termes d'être précis⁶.

Ainsi, tenter de donner *trop* de précision aux termes constitue en réalité un handicap pour une théorie, qui risque de se perdre sur des questions peu intéressantes. Il ne faut donc pas viser une précision maximale, mais juste la précision nécessaire pour traiter le problème que l'on se pose.

II.1.B L'objectif des sciences sociales

De ce refus de d'accorder aux définitions un contenu cognitif⁷, nous pouvons tirer deux conséquences pour notre analyse. La première, c'est que nous ne pouvons pas espérer trouver chez Popper de définition des sciences sociales, du moins que s'il y a une définition, elle est simplement pédagogique. L'anti-essentialisme de Popper le pousse à refuser de parler de matières [*subjects*], de domaines. Il est vain de se demander « qu'est-ce que la physique ? » ou « à partir de quand les mathématiques deviennent-elles de la logique ? » Il en va de même pour les sciences sociales, et Popper se refuse à chercher une essence des sciences sociales.

Il faut donc aborder le problème différemment : nous pouvons tenter d'apprécier les sciences sociales par leur objectif. Quelle est, en somme, la tâche des sciences sociales ? Pour les raisons que nous avons évoquées (II.1.A), et c'est la deuxième conséquence de l'anti-essentialisme de Popper, la tâche des sciences sociales ne peut pas être tournée vers des questions telle que « qu'est-ce que l'État ? » ou « Qu'est-ce que la société ? » Nous verrons plus

6. "... *that it takes care not to burden its terms with the task of being precise*" écrit Popper (1945b, ch. II, section II).

7. Popper, 1963, introduction, section XII.

II.1. DÉFINITION ET VISÉE DES SCIENCES SOCIALES

loin que la tâche des sciences sociales ne peut pas non plus être de découvrir le cours de l'histoire ou les tendances de l'histoire (cf. *infra* II.1.C). Sans tomber dans le piège de l'essentialisme, n'est-il pas possible d'identifier un élément commun à des champs aussi divers que la sociologie, l'économie ou la théorie du choix social ? Le seul point commun que nous avons trouvé est que ces trois théories étudient les individus en interaction. Finalement, cela ne nous dit rien que l'on n'aurait pu déduire d'après l'expression « science sociale ». Les problèmes auxquels ces domaines s'attaquent traditionnellement sont variés, parfois très différents, parfois très similaires. La réponse de Popper est plus intéressante :

Une chose frappante à propos de la vie en société est que *rien ne se passe exactement comme prévu*. [...] Ce qui soulève les problèmes caractéristiques des sciences sociales, c'est notre souhait de connaître les *conséquences inattendues*, et plus particulièrement les *conséquences indésirables*, que peuvent engendrer certains de nos actes. [...] La tâche de la théorie sociale est d'expliquer comment surviennent les conséquences inattendues de nos intentions et de nos actions⁸.

Popper donne un exemple d'une telle conséquence inattendue ou indésirable. C'est le cas d'une personne qui veut vendre une maison dans un village. En voulant acheter la maison, elle augmente l'offre par rapport à la demande, ce qui a pour effet de faire diminuer les prix : une conséquence inattendue, en tout cas indésirable pour quelqu'un qui souhaite vendre sa maison.

On voit bien que cet aspect de la vie sociale est en ligne directe avec l'épistémologie de Popper : on ne peut pas tout prévoir, c'est-à-dire qu'on ne pourrait jamais assurer avec certitude qu'il se passera ceci ou cela. Mais même si nous ne pouvons pas parvenir à une certitude absolue, nous pouvons essayer de mieux comprendre les mécanismes qui amènent certains effets indésirables. Nous pouvons par exemple essayer de comprendre pourquoi le fait de mettre la maison en vente la déprécie. L'enjeu est, comme dans le cas des sciences naturelles, de découvrir des lois universelles, qui peuvent être expri-

8. Popper, 1963, ch. 4, p. 168. Nous avons traduit *unwanted* par « indésirable », plus joli que « non souhaité ». Pour *unwanted consequence*, nous pouvons également parler d'« effet pervers ».

II.1. DÉFINITION ET VISÉE DES SCIENCES SOCIALES

mées à l'envers, en fonction de ce qu'elles interdisent⁹. Par exemple, qu'il est impossible de mettre en place des barrières douanières protectionnistes sans augmenter le coût de la vie dans un pays¹⁰. Un autre exemple pourrait être le théorème d'Arrow, selon lequel il est impossible de trouver une procédure de vote garantissant simultanément cinq propriétés élémentaires¹¹. Un dernier exemple pourrait être l'impossibilité de planifier entièrement une économie¹².

Pour Popper les objets d'études privilégiés sont les situations dans lesquelles les individus sont en interaction, et les problèmes (les surprises ou les effets pervers) que cela peut entraîner :

En particulier, la tâche des sciences sociales est d'étudier [...] l'existence et le fonctionnement des *institutions* (telles que les forces de police ou les compagnies d'assurance, ou les écoles ou les gouvernements) et des *collectifs* sociaux (tels que les États, les nations, les classes et les autres groupes sociaux)¹³.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que dès son ouvrage *The Poverty of Historicism*, Popper envisage un double rapport entre les sciences sociales et les institutions. D'une part, les institutions sont censées garantir la possibilité de « libre concurrence des esprits » en garantissant le respect de certaines libertés (liberté d'expression, de critique, de publicité, etc.) nécessaires au débat (cf. *supra*, p. 47). D'autre part, les sciences sociales se proposent d'étudier ces institutions, pour éventuellement les modifier et peut-être les améliorer. Ces deux points seront abordés au chapitre suivant.

Chez Popper, les institutions sont à prendre dans un sens large, c'est-à-dire comme « des groupes d'individus qui observent un certain ensemble de normes ou assurent des fonctions sociales *prima facie*¹⁴ ». Mais il inclut également la tradition, c'est-à-dire une certaine uniformité dans l'attitude des

9. Voir ce que nous avons dit sur le *contenu* d'une théorie, p. 21.

10. Popper, 1957, ch. 20.

11. Arrow, 1951. Aucun mode de scrutin ne peut vérifier les propriétés suivantes : universalité, unanimité, non-dictature, pertinence (IENP), et aboutir à une préférence collective qui soit transitive et complète. Dans un précédent travail, nous mentionnons les effets pervers (les conséquences inattendues) de certaines procédures de vote, souvent appelés « paradoxes de vote » (Blanchenay, 2004).

12. Polanyi, 1951.

13. Popper, 1963, ch. 4, p. 168.

14. Popper, 1963, ch. 4, p. 178-179.

gens. Quoiqu'il reconnaisse des différences entre les deux, Popper met tradition et institution au même niveau. De la même façon qu'il propose une étude rationnelle des institutions, Popper envisage la possibilité d'une « théorie rationnelle de la tradition », à laquelle il tente lui-même d'apporter sa contribution, en livrant quelques réflexions¹⁵. Car ces institutions (ou ces traditions) peuvent échapper petit à petit, parfois spontanément, à leur dessein initial. L'objet d'étude des sciences sociales est donc l'apparition et l'évolution de phénomènes *spontanés* c'est-à-dire comme pour reprendre l'analyse de Hayek, de

phénomènes qui, tout à la fois, sont les produits des actions des hommes (et à ce titre « artificiels »), tout en échappant à leurs intentions et à leurs desseins (et comme tels « naturels »)¹⁶.

Il s'agit donc d'étudier des phénomènes qui ne relèvent ni complètement du *physis* et ni complètement du *nomos*. Une reformulation plus exacte serait : de phénomènes qui sont le produit des actions et des décisions des hommes (et comme tels *non naturels*), et qui, simultanément, échappent à leurs intentions et leurs desseins (et comme tels « non artificiels »). Notons du reste, que dans une société close, où justement il y a adéquation entre *physis* et *nomos*, les sciences sociales sont sans objet, puisque le type de phénomènes qu'elles proposent d'étudier n'existe pas, sans ce précieux écart entre normes et faits propre à la société ouverte. La tâche de la science sociale est donc d'étudier comment apparaissent les phénomènes de ce type, comment ils évoluent et échappent éventuellement à leur objectif initial, c'est-à-dire comment ils aboutissent à des conséquences inattendues.

II.1.C Critique méthodologique de l'historicisme

Nous avons déjà mentionné la critique « politique » que Popper fait de l'historicisme (cf. *supra* p.31) : nous avons expliqué comment Popper faisait le lien entre l'historicisme et la société close, voyant l'historicisme comme une

¹⁵. Popper, 1963, ch. 4.

¹⁶. Schmidt et Versailles, 2000. Pour compléter cette perspective hayékienne, il faudrait inclure parmi ces institutions les systèmes légaux. Hayek tente de lutter ainsi contre le positivisme juridique, doctrine « qui considère toutes les règles de justice comme le produit d'une invention ou d'un dessein délibéré » (Hayek, 1967).

II.1. DÉFINITION ET VISÉE DES SCIENCES SOCIALES

réaction au choc de la transition vers la société ouverte. Avec cette critique, il visait particulièrement les trois auteurs cibles de *La société ouverte* : Platon, Hegel et Marx. Il s'agissait de montrer les dangers potentiels contenus dans la philosophie historiciste, et montrer comment trois de ces grands penseurs avaient fourni les outils intellectuels ayant conduit aux totalitarismes fascistes et communistes.

Dans *The Poverty of Historicism*, la critique prend un angle différent. Karl Popper ne s'attaque plus aux dangers de la philosophie, mais à la qualité de sa méthode. Pour Popper, il ne fait pas de doute que l'historicisme est une méthode peu fructueuse pour les sciences sociales. Parce que cette méthode repose d'abord sur un postulat de départ erroné, et puis sur une vision des sciences naturelles que Popper conteste.

De l'aveu même de Popper, *Misère de l'historicisme* est son ouvrage le plus mal écrit ; effectivement, le texte est uniquement théorique et le plan est maladroit. Popper présente tour à tour deux tendances opposées de l'historicisme avant de les réfuter l'une puis l'autre. Sous l'appellation « historicisme », il regroupe en fait deux tendances distinctes : les thèses *anti-naturalistes* d'une part, qui soutiennent qu'il existe fondamentalement une différence entre les sciences naturelles et les sciences sociales, et les thèses *pro-naturalistes*, soutenant au contraire que les sciences sociales doivent adopter la méthode des sciences physiques pour parvenir à des prédictions à long terme similaires à celles, par exemple, de l'astronomie.

Mais ces deux approches, quoiqu'opposées en de nombreux points, partagent un même postulat de départ. Le présupposé, explicite ou non, des théories historicistes est l'existence d'un « cours de l'histoire », c'est-à-dire d'une loi qui déterminerait le devenir de la société. Ces théories cherchent donc à déterminer ces lois et font, comme nous l'avons dit, de la prédiction historique le principal objectif des sciences sociales. Il s'agit de découvrir une loi, similaire au darwinisme (que Popper conteste également), qui permettrait de prévoir à long terme le devenir de la société. Les sciences sociales doivent faire cela en adoptant assez largement une méthode essentialiste, consistant à tenter de découvrir la véritable nature des corps sociaux pour en prédire l'évolution. Le but de l'historicisme est donc d'aboutir à une *histoire théorique*.

Popper accuse l'historicisme d'être une méthode de recherche infructueuse car il conteste l'existence d'une telle possibilité, et en fournit la preuve *strictement logique* dans un article ultérieur¹⁷. Voici les grandes lignes de l'argumentation, qu'il décrit dans la préface de *Misère de l'historicisme* :

1. Le cours de l'histoire de l'Homme est fortement influencé par la croissance de nos connaissances. [...]
2. Nous ne pouvons pas prédire, par des méthodes rationnelles ou scientifiques, la croissance future de notre savoir scientifique. [...]
3. Nous ne pouvons donc pas prédire l'évolution future de l'histoire humaine.
4. En conséquence, nous devons rejeter la possibilité d'une histoire théorique [...]
5. Il est erroné de vouloir faire de ces méthodes l'objectif principal des méthodes historicistes ; l'historicisme s'écroule¹⁸.

L'argument essentiel de l'argumentation est le point n° 2 de l'argumentation, la preuve logique qu'*aucun* prédicteur scientifique — fût-il un scientifique ou une machine — ne peut prévoir ses propres résultats. Ce résultat étant purement logique, Popper en conclut qu'il peut également s'appliquer à une société¹⁹. Par cette argumentation, Popper conteste la possibilité même d'une science théorique de l'histoire, qui tâcherait de deviner les lois du devenir de l'humanité.

Par un argument légèrement différent, il conteste également que la tâche des sciences sociales soit de fournir des prophéties, que Popper distingue des prédictions. Les sciences naturelles fournissent d'ordinaire des prédictions sous forme d'énoncés conditionnels : « si telle et telle conditions sont réunies,

17. Popper, 1950.

18. Popper, 1957, préface.

19. Nous n'avons pas pu lire l'article paru en 1950. Nous ne pouvons donc pas juger la correction logique de la démonstration (et nous en serions probablement incapable). En revanche, un doute subsiste quant à l'interprétation du résultat. En étendant ce résultat d'impossibilité à tous les prédicteurs, quelle que soit leur complexité, Popper inclut donc la possibilité de l'appliquer à tout type de société, y compris à l'extrême, à l'humanité. Mais ne tombe-t-il pas là dans un travers essentialiste, un travers courant dans la théorie du choix social ? N'est-ce pas une manifestation de *holisme*, à essayer de considérer les sociétés de prédicteurs en interaction comme des tout ayant des propriétés propres similaires à celles d'objets ? Un tel glissement du particulier au général serait loin d'être évident ; par exemple, la théorie du choix social montre que de préférences individuelles, on ne peut pas toujours déduire de préférence collective (cf. les problèmes de transitivité, dits cycles de Condorcet).

alors il se passera cela » (énoncés qui n'en sont pas moins universels). Éventuellement, il peut être déduit des prédictions inconditionnelles (absolues) sur la base de ces prédictions conditionnelles, mais cela n'est possible qu'en s'appuyant sur « un système stationnaire, isolé et récurrent ²⁰ » (par exemple le système solaire). Les doctrines historicistes cherchent sur ce même principe à faire émerger des *prophéties historiques inconditionnelles* alors qu'elles ne peuvent pas le faire, car la société n'est pas un système suffisamment stable pour permettre la dérivation de lois inconditionnelles à partir de lois conditionnelles (cf. *infra*, p. 84). Tout au plus, les sciences sociales pourraient identifier des tendances, mais cela ne leur permettrait pas d'en déduire des lois à la manière des sciences.

Nous pensons pouvoir dire que ceci est la principale erreur de l'historicisme. Ses « *lois de développement* » s'avèrent être des *tendances absolues* ; des tendances qui, comme les lois, ne dépendent pas de conditions initiales, et qui nous emmènent irrésistiblement dans une certaine direction du futur. Elles constituent le socle des *prophéties* inconditionnelles, par opposition aux *prédictions* scientifiques conditionnelles ²¹.

Il est donc impossible pour elles de prétendre trouver des lois historiques universelles et inconditionnelles (et de manière corollaire, il n'y a pas de « destin » de l'humanité).

Popper affirme ainsi que les théories historicistes poussent les sciences sociales à poursuivre un homme de paille, sorte de miroir aux alouettes de la recherche en sciences sociales. Et selon lui,

de telles doctrines méthodologiques historicistes sont au fond responsables de l'état insatisfaisant des sciences sociales (exception faite de la science économique) ²².

Il est vrai qu'à l'époque où il écrit ce livre, les sciences sociales offrent des théories dont le pouvoir explicatif et prédictif est faible, comparativement aux sciences naturelles et en particulier à la physique (et c'est vraisemblablement le cas). Mais pour Popper, cette différence n'est pas le fait d'une nature particulière des sciences naturelles qui les prédisposerait à cette avance. La preuve

20. Popper, 1963, ch. 16, section V.

21. Popper, 1957, ch. 28.

22. Popper, 1957, préface.

en est que longtemps dans la Grèce antique, l'étude des sociétés et des régimes politiques fut en avance sur l'étude de la nature. La raison de ce retard tient plutôt à l'adoption d'une mauvaise méthodologie,

Il est possible d'améliorer cette situation si les sociologues (au sens large de *social scientists*) reconnaissent que malgré des différences entre les deux domaines, la méthode scientifique est toujours la même, qu'il s'agisse des sciences naturelles ou des sciences sociales. Cette méthode, nous l'avons déjà présentée, c'est la méthode d'essai-erreur, ou méthode *hypothético-déductive*.

II.2 L'unité de méthode

La thèse de « l'unité de la méthode » fait incontestablement partie des thèses les plus défendues par Karl Popper. Ce dernier est le partisan d'un « monisme méthodologique » : il soutient que les sciences sociales relèvent de la même démarche que les sciences naturelles, à savoir la démarche d'essai-erreur, de conjecture et de réfutation. Toute notre connaissance suit ce processus. En étudiant les phénomènes sociaux, il faut donc viser la même rigueur méthodologique que celle des sciences naturelles. En somme, il n'y a pas de différence, contrairement à ce que de nombreux contradicteurs avancent, entre les méthodes des sciences sociales et celles des sciences naturelles. La moitié de son ouvrage *The Poverty of Historicism* est consacrée à l'exposé et à la critique des théories anti-naturalistes, c'est-à-dire les théories selon lesquelles les méthodes des sciences naturelles, et en particulier celles de la physique, ne peuvent pas être appliquées aux sciences sociales.

Popper pense au contraire que les deux types de science n'ont pas lieu d'être séparés d'un point de vue méthodologique : les deux suivent le même processus de conjecture et réfutation (cf. schéma. F3 p. 21) : il s'agit toujours, comme nous l'avons expliqué, d'éliminer les théories fausses pour se rapprocher de la vérité. Le moyen pour cela est de formuler des théories réfutables.

II.2.A L'exemple économique

Il est étonnant de constater l'importance de l'économie dans la conception des sciences sociales de Popper. Pour lui, il ne fait pas de doute que c'est le domaine des sciences sociales qui est le plus avancé. Il n'hésite pas à y puiser ses exemples, comme lorsqu'il prouve qu'il peut exister des lois sociologiques :

On ne peut pas, sans augmenter la productivité, augmenter le revenu réel de la population active [...] On ne peut pas égaliser les revenus réels et augmenter en même temps la productivité. [...] On ne peut pas mener une politique de plein emploi sans inflation ²³.

L'économie est la science la moins marquée par le « retard » des sciences sociales par rapport aux sciences naturelles. Il est vrai que déjà à l'époque à laquelle Popper écrit (et c'est encore plus vrai maintenant), les économistes ont présenté de nombreuses théories de plus en plus complexes, lesquelles offrent depuis plusieurs décennies — et même des siècles ! — des arguments tentant d'expliquer et de prévoir certains phénomènes de manière précise ; ces théories offrent des résultats qui, par leur précision, les rendent susceptibles d'être réfutés. Qu'on cite par exemple Condorcet (1785) et son théorème du jury, même s'il est loin d'être le premier. D'ailleurs, il n'est peut-être pas anodin de remarquer que parmi les pionniers de l'économie moderne, beaucoup ont été également mathématiciens : à Condorcet, on pourrait ajouter Borda. La mathématisation de l'économie n'est sans doute pas étrangère à sa fertilité, car elle a permis de fournir des théories qui sont précises et qui évitent trop de discussion stérile sur le sens des mots.

Pour se rendre compte de la fertilité de l'économie sur les autres sciences sociales, il suffit de comparer l'avancement des théories et des critiques qui leur sont opposées. Dès la fin du XIX^e siècle, des théories économiques quantitatives apparaissent, qui offrent des conclusions susceptibles d'un examen empirique. On pourrait par exemple citer les travaux de Carl Menger, lequel fonda le marginalisme, un apport extrêmement prolifique et dont l'ensemble des théories économiques subit encore largement l'influence. C'est sur ces travaux que s'appuiera Walras pour mettre au point sa théorie de l'équilibre

23. Popper, 1963, ch. 16, section IX.

général, théorie qui permet d'analyser les mécanismes de formation des prix sur un marché. La théorie de l'équilibre général constitue aujourd'hui le socle fondamental de toutes les théories microéconomiques, c'est-à-dire des théories se penchant sur l'analyse abstraite de vendeurs et consommateurs d'un ou plusieurs biens. De même, Keynes (suivi par Hayek) fut parmi les premiers, si ce n'est le premier, à fournir des théories d'économie générale (macroéconomie) claires et quantitatives, s'appuyant sur des considérations techniques et mathématiques ; ces théories fournissent un moyen d'expliquer les liens qu'il peut y avoir entre la demande, la propension à épargner et les taux de change. Keynes peut à ce titre être considéré comme le fondateur de ce qu'on appelle la macroéconomie, c'est-à-dire un ensemble de théories économiques dont l'analyse et les résultats s'appliquent à de grands ensembles, par exemple des pays. On peut constater la vitalité du progrès de la théorie économique, si l'on considère le nombre d'« écoles » qui sont apparues dans la deuxième moitié du ^{xx}^e siècle et qui contestent ou affinent ces théories micro- et macroéconomiques : par exemple, le modèle IS-LM et plus récemment les modèles d'économie ouverte fournissent un affinement des principes keynésiens, tandis que les théories d'Arrow et Debreu ont affiné les théories de Walras en microéconomie. Des théories tentent maintenant de fusionner les deux aspects (microscopiques et macroscopiques) de l'économie, un peu comme la théorie M tente en physique de fusionner la mécanique quantique et la théorie de la relativité.

Pourquoi l'économie jouit-elle de cette avance, de ce foisonnement et de cette richesse ? Popper, d'accord avec Hayek sur ce sujet, semble penser qu'il s'agit d'abord d'une attitude volontariste à l'égard du monde :

Comme le dit le professeur Hayek, « l'analyse économique n'a jamais été le résultat d'une curiosité intellectuelle détachée, s'interrogeant sur le *pourquoi* des phénomènes sociaux, mais de l'intense besoin de reconstruire un monde qui donne lieu à une profonde insatisfaction » ; et certaines sciences sociales, n'ayant pas encore adopté cette perspective, montrent par l'indigence de leurs résultats avec quelle urgence leurs spéculations nécessitent des tentatives pratiques ²⁴.

24. Popper, 1957, ch. 19. Pour la citation de Hayek, voir *Economica*, vol. XIII, p. 122.

Cette attitude est bien entendu le corollaire d'un second niveau d'explication : l'attitude volontariste de l'économie est en fait une propension à chercher des solutions à des problèmes. Ce « volontarisme » amène les économistes à proposer des solutions (des hypothèses, des théories) aux problèmes qu'ils identifient. On retrouve donc un lien direct avec l'importance que donne Popper au rôle des problèmes dans son épistémologie. Comme toute connaissance ne commence que par un problème, la fertilité d'un domaine dépend essentiellement de sa propension à prendre en compte l'importance des problèmes comme préalable à la proposition de théories.

II.2.B La méthode déductive de généralisation

La théorie de l'unité de la méthode de Popper, théorie selon laquelle les sciences physiques et sciences sociales procèdent de la même méthode, comporte en fait deux volets. Le premier, que nous avons déjà expliqué, c'est la thèse que toute connaissance ne se construit que par conjectures et réfutations successives. La formulation initiale de cette thèse, que nous avons résumée (cf. *supra* I.1.C), est suffisamment générale pour n'exclure pas les théories des sciences sociales. Popper affirme donc que la connaissance en science sociale suit la même démarche qu'ailleurs, c'est-à-dire que la connaissance progresse par la critique des anciennes théories que l'on tente de réfuter. Là encore, Popper conteste « l'illusion d'optique » selon laquelle il serait possible de procéder par induction, et dans les sciences sociales encore davantage :

Je crois [...] qu'à aucun moment d'un développement scientifique nous ne commençons sans quelque chose de la forme d'une théorie, comme une hypothèse, un préjugé ou un problème — souvent technologique — qui d'une certaine manière *guide* nos observations, et nous aide à choisir parmi les innombrables objets d'observation ceux qui peuvent être pertinents. [...] Et dans les sciences sociales, il est encore plus évident que nous ne pouvons observer nos objets sans y avoir réfléchi auparavant. Car la plupart des objets des sciences sociales, si ce n'est tous, sont des objets abstraits, des *constructions théoriques*²⁵.

Ainsi la recherche en sciences sociales passent par la même procédure d'un problème à identifier, auquel on propose une solution, une théorie qui

25. Popper, 1957, ch. 29.

peut résoudre le problème (ou non) et qui suscite à son tour un nouveau problème. C'est la formulation préalable d'une théorie, même de manière implicite, qui permet d'orienter son regard et tenter de voir quelles seront les données ou les objets en rapport avec notre problème : et de là sera-t-il possible de faire des observations, lesquelles constitueront des tentatives de réfutation et qui permettront de valider négativement une théorie, c'est-à-dire de l'accepter provisoirement tant qu'elle n'a pas été réfutée.

Mais dans les sciences sociales, encore plus que dans les sciences naturelles, nous devons construire des *modèles*, c'est-à-dire des constructions intellectuelles fictives, qui nous permettent d'appréhender (de « ressentir ») des observations de manière plus critique. Ces modèles peuvent porter par exemple sur des institutions collectives ou des groupes, et permettent de réduire à un niveau plus simple une réalité plus complexe, afin de pouvoir l'étudier. Pour Popper, les notions d'État, de nation, sont des constructions intellectuelles et non des réalités, et il faut prendre en compte ce fait pour préserver les sciences sociales d'un préjugé essentialiste. De manière générale, ces constructions, ces modèles ne sont donc qu'une *aide méthodologique* qui permettent de formuler des théories plus explicatives, permettant de rendre compte de davantage de phénomènes ou de phénomènes plus complexes, par exemple de phénomènes impliquant un nombre important d'individus. Popper illustre par une citation de Hayek ce rapport entre le microcosme du modèle et le macrocosme de la réalité ; cette citation dresse une analogie entre l'atome et l'individu :

De sa connaissance des différents types d'atomes, [le physicien] pourrait construire des modèles de toutes sortes, dans lesquels les atomes seraient arrangés en unités plus grandes [...] Mais les lois du macrocosme qu'il tirerait de sa connaissance du microcosme seraient toujours « *déductives* »²⁶.

Popper semble indiquer que c'est peut-être de cette modélisation, qui ne se fait pas toujours de manière consciente, que vient l'impression erronée — ou l'habitude intellectuelle de croire — que de tels ensembles collectifs

26. Il n'est d'ailleurs pas dénué d'ironie de voir que Popper s'appuie, pour illustrer l'unité de méthode entre sciences naturelles et sciences sociales, sur une citation de Hayek, alors qu'Hayek peut être considéré comme partisan d'un « dualisme méthodologique faible ». À ce sujet, on peut consulter : Robert NADEAU, « Sur l'antiphysicalisme d'Hayek », *Revue de philosophie économique*, vol. 3, juin 2001.

existent vraiment ; d'où le penchant essentialiste des sciences sociales. Nous irions même jusqu'à dire que l'observation du réel n'est pas possible sans de tels modèles. Car l'individualisme méthodologique peut avoir un sens dans les sciences sociales si l'on considère l'individu comme « unité de base », c'est-à-dire comme point observable minimal. Mais si on l'applique *stricto sensu*, c'est-à-dire si l'on évite toujours de faire référence à des ensembles inexistants, cela aboutit (en particulier dans le cas des sciences naturelles) à une fuite sans fin vers le plus petit : comme l'indique Popper, nous construisons des modèles d'atomes, de molécules, de liquides, etc. mais y'a-t-il un sens à s'arrêter à l'atome plutôt qu'aux quarks ou même aux cordes ? Après tout, on pourrait considérer que l'atome n'est qu'une construction, une simplification destinée à rendre intelligible, et donc susceptible de faire l'objet d'un raisonnement, une structure d'une complexité infinie : la réalité. Ce parallèle peut s'étendre à l'ensemble des sciences et de notre perception ; ce qui ne fait qu'appuyer la théorie de Popper : un point de vue préalable (en l'occurrence une modélisation) est indispensable à toute perception. Notre regard organise en tous fictifs une réalité totalement brute et chaotique, que nous rendons ainsi signifiante (*meaningful*) et perceptible. C'est notre regard qui, en fonction du problème à résoudre (ou de notre préjugé, habitude ou hypothèse), détermine la profondeur de nos observations, à quelle échelle se porte notre focalisation. Pour prendre une analogie avec la photographie, c'est ce préalable qui nous permet de déterminer où sera notre point focal et quelle sera notre profondeur de champ, en-deçà et au-delà de laquelle nous laissons les objets dans le flou, pour nous concentrer sur les observations pertinentes à notre problème. C'est pour cela que la recherche d'une précision peut être infinie mais qu'elle est vaine pour résoudre notre problème.

Le modèle n'est donc pas « un objet-prototype » dans le sens (platonicien) d'un patron à reproduire ; il est plutôt

un objet qui reproduit d'une manière plus ou moins schématique et modifiée, la structure d'un certain objet individuel ou d'une classe d'objets d'un genre défini ²⁷.

27. Dambska, 1959.

	Sciences naturelles	Sciences sociales
<i>Explanans</i>	Conditions initiales ↓ Théorie (ou loi)	Modèle (ou théorie) ↓ Principe de rationalité
<i>Explanandum</i>	Événement naturel	Événement-type social

TAB. T3 — Une logique similaire entre sciences naturelles et sociales ²⁹.

En revanche il ne s'agit pas de construire un modèle pour comprendre l'essence ou la véritable nature de ce que l'on modélise, mais au contraire pour en expliquer l'éventuel fonctionnement et pouvoir en tirer des prédictions qui permettront peut-être de résoudre un problème. Il s'agit donc bien d'une construction méthodologique pour laquelle « le caractère concret de perceptibilité paraît essentiel ²⁸ ».

Ainsi le modèle est utilisé en sciences sociales comme permettant d'appréhender le réel, de la même manière qu'il est nécessaire d'appréhender les conditions initiales d'une expérience scientifique. La démarche générale logique reste la même entre sciences naturelles et sciences sociales. Il s'agit toujours d'une démarche déductive. Le point de départ est un phénomène explicatif, l'*explanans* dont on déduit, à partir d'une loi, une inférence vers le phénomène à expliquer, l'*explanandum*. Bien que la méthode de généralisation parte d'un petit élément (le modèle) pour parvenir à un prédire un résultat sur un élément plus complexe, il ne s'agit pas d'une méthode inductive. Le schéma de Nadeau est très pratique pour mettre en parallèle les deux démarches et montrer leur similitude (fig. T3). Il permet de bien mettre en valeur le fait que la logique reste toujours déductive. Dans le cas des sciences naturelles, c'est la loi qui permet de faire l'inférence de l'*explanans* à l'*explanandum*, tandis que dans les sciences sociales, c'est le principe de ra-

28. *Ibid.*

29. Nadeau, 1993.

tionalité, principe selon lequel les individus prennent en compte la situation dans laquelle ils se trouvent pour agir. Nous reviendrons sur cette différence plus loin. Mais il convient pour l'instant de souligner l'exacte symétrie entre les deux démarches. Il apparaît donc clairement que la démarche dans les sciences, que ce soit dans les sciences naturelles ou dans les sciences sociales est *déductive et nominaliste*.



En désignant comme inductif le processus de connaissance dans les sciences sociales, Karl Popper affirme son *monisme méthodologique*, c'est-à-dire sa conviction que les sciences, qu'elles concernent la nature (sciences naturelles) ou l'homme pris dans un tissu de relations (sciences sociales), procèdent selon la même méthode, la méthode déductive.

Popper récuse ainsi une vision essentialiste, inductive et absolutiste des sciences sociales :

- Une vision essentialiste qui considère que la tâche des sciences sociales est de découvrir la véritable nature, l'essence, de communautés en réalité fictives comme l'État ou la nation.
- Une vision inductive qui considère que les sciences sociales partent de l'observation de phénomènes particuliers pour en déduire une loi plus générale concernant l'humanité.
- Une vision absolutiste qui considère que des lois absolues peuvent être tirées de ces généralisations, et le penchant historiciste (corrélaire à cette vision) de vouloir prédire le devenir de l'humanité par la constitution d'une histoire théorique.

Sa vision des sciences sociales est au contraire résolument déductive et permet d'aboutir à des résultats d'impossibilité (dont nous avons déjà donné quelques exemples) ; il s'agit alors de comparer ces résultats avec la réalité, pour voir si nous pouvons observer des choses que nos théories prévoyaient pourtant comme impossibles.

Encore une fois, Karl Popper fait un passage subtil du descriptif au normatif. En établissant que les sciences sociales utilisent la même méthode que

les sciences naturelles, il établit ce qu'il pense être une réalité épistémologique (qui ne reste qu'une conjecture). Mais en montrant le dynamisme et la fertilité de la théorie économique, il montre aussi un exemple à suivre. Il enjoint les sciences sociales à calquer leur façon de procéder sur celle particulière de la théorie économique. De même qu'en politique, nous avons pu lire un glissement de la description de la société ouverte vers une prescription politique normative, de même ici, la description de la méthode réelle des sciences sociales est une injonction à prendre en compte cette méthode et à la suivre pour améliorer notre connaissance des phénomènes sociaux par un débat enrichi. Popper tente cependant de ne pas tomber dans le piège pro-naturaliste qui consisterait à considérer que les sciences sociales doivent viser les mêmes objectifs que les sciences physiques ; il reconnaît que le champ d'investigation social offre des différences irréductibles.

II.3 Les particularités des sciences sociales

Malgré son monisme méthodologique, Karl Popper ne veut pas — et ne peut pas — nier qu'il existe des différences entre les sciences naturelles et les sciences sociales. Ces différences tiennent à l'objet des sciences sociales : un homme n'est pas un atome et ne se comporte pas comme un atome. Cela implique par exemple des conséquences au niveau de l'expérimentation et de la précision, rendue plus difficile par la nature mouvante et complexe des relations sociales. Le fait que l'homme soit un être pensant, c'est-à-dire qui influence et qui est influencé par des théories, rend la réalité sociale dynamique et imprévisible (cf. la démonstration de Popper sur l'indéterminisme, section II.1.C). Mais ces différences ne conduisent pas, selon Popper, à renoncer au monisme méthodologique. Elles conduisent les sciences sociales à adopter une analyse particulière et centrée sur l'individu.

II.3.A Complexité et difficultés de l'expérimentation

La première différence à laquelle nous pensons est le problème de la quantification. Une des caractéristiques des sciences naturelles (et de la phy-

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

sique en particulier) est d'avoir suffisamment formalisé leurs théories pour permettre une approche quantitative. Cette « quantification » permet d'obtenir des prédictions plus précises, donc plus risquées et plus facilement réfutables, et permet donc de repérer plus facilement des erreurs à corriger dans les théories. Le problème de la quantification est particulièrement épineux pour les sciences sociales :

Certaines de ces difficultés peuvent être, et ont été, résolues par l'utilisation de méthodes statistiques, par exemple en théorie de la demande. Et ces difficultés *doivent être résolues* si l'on veut, par exemple, que des équations d'économie mathématique fournissent une base qui ne se réduise pas à des applications qualitatives. Car sans de telles mesures, nous ignorions souvent si un effet calculé en termes qualitatifs serait oui ou non annulé par des effets contraires. [...] En physique par exemple, les paramètres de nos équations peuvent en principe être réduits à un nombre restreint de constantes naturelles [...] Ce n'est pas le cas en économie ; là, nos paramètres sont eux-mêmes, dans la plupart des cas, des variables qui changent rapidement ³⁰.

Popper semble ainsi indiquer une direction de recherche vers les statistiques pour la constitution de modèles ³¹. Mais il reste extrêmement vague et ne fournit pas de « programme de recherche » concernant l'aspect statistique de la recherche en sciences sociales.

Depuis que *Misère de l'historicisme* a été écrit (dans les années 1940), d'autres directions ont été trouvées depuis pour tenter de remédier à ce problème de formalisation. Il y a par exemple la théorie des jeux, qui tente de modéliser les interactions entre un nombre réduits d'acteurs, par une formalisation abstraite des situations (cf. *infra* II.3.B). Une voie très prometteuse semble être la simulation informatique de « sociétés artificielles », qui permet par exemple d'étudier de manière précise les évolutions spontanées et la mise en place de phénomènes coopératifs dans les sociétés ³². Le langage informa-

30. Popper, 1957, ch. 29.

31. Cette approche statistique, plus spécifiquement l'économétrie, a poussé certains à contester le réfutationnisme de Popper, comme incompatible avec l'économie et en particulier l'économétrie. Voir Walliser, 1987, notamment les sections I et V, ainsi que Redman, 1994. Ce dernier article doit cependant être considéré avec précaution, tant son auteur manifeste à certains moments une compréhension erronée de la philosophie poppérienne. Elle s'entête par exemple à ranger Popper au côté des positivistes, sous prétexte qu'il cherche à établir des théories infaillibles...

32. Lansing, 2002.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

tique contraint à une certaine formalisation des modèles et de ses hypothèses ; il permet dans le même temps d'obtenir des résultats plus précis et d'obtenir un cadre où il est possible de répéter des expériences. Les résultats sont absolument stupéfiants.

Il demeure cependant une difficulté plus fondamentale inhérente aux sciences sociales, le problème de la mouvance du réel, qui rend l'expérimentation difficile. Nous l'avons déjà expliqué, Karl Popper critique la vision historiciste selon laquelle les sciences sociales doivent chercher à faire des prédictions à long terme sur le devenir de la société. En fait, il critique même cette possibilité. La science fait habituellement des prédictions conditionnelles. Si telle et telle conditions initiales sont réunies, alors, en vertu d'une loi, nous obtenons tel résultat (raisonnement dit *modus ponens*). Ainsi, si les prémisses sont toujours vraies (si les conditions sont toujours réalisées), il est possible d'en déduire que le résultat sera toujours obtenu. Le résultat sera donc universel. On pourra dire qu'il sera toujours réalisé puisque la situation, quelle qu'elle soit, vérifiera toujours les conditions initiales³³. Ainsi, si l'on se place dans un cadre suffisamment stable, on peut dire que les situations vérifient toujours les prémisses et permettent donc d'obtenir une prédiction inconditionnelle, une prophétie³⁴.

Les prophéties à long terme ne peuvent être dérivées de prédictions scientifiques conditionnelles que si elles s'appliquent à des systèmes qu'on peut qualifier de bien isolés, stationnaires et récurrents³⁵.

De quel genre de système peut-il s'agir ? Popper donne l'exemple du système solaire, qui se trouve être bien isolé d'une éventuelle influence extérieure par de grandes zones de vides. Ce qui nous permet par exemple de prédire des éclipses solaires. De même, si l'on néglige la très lente évolution biologique, il est possible de faire de telles prédictions concernant, par exemple les cycles

33. De manière plus formelle, appelons A les conditions initiales (conditions suffisantes) et B le résultat. Nous avons donc le raisonnement $A \xrightarrow{\text{loi}} B$. Dire que les prémisses sont toujours réalisées revient à dire que quelle que soit la situation, cette situation inclut les prémisses ($\forall S, A \in S$ ou plus simplement : $\forall S, A$). On obtient donc un raisonnement en deux temps : $[\forall S, A]$, or $[A \Rightarrow B]$ donc $[\forall S, B]$.

34. La stabilité vient justement du fait que nous repérons certaines conditions qui sont toujours réalisées.

35. Popper, 1963, ch. 16, section V.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

de vie des organismes. Mais pour Popper ces deux exemples ne sont que des « accidents », des cas extrêmement rares dans les sciences.

Et dans les sciences sociales, il faut renoncer à trouver de telles conditions de stabilité :

Ces exemples [les éclipses, les cycles organiques] ne fournissent aucune base permettant d'affirmer que nous pouvons appliquer la méthode de prophétie inconditionnelle de long terme à l'histoire humaine. La société change, se développe. Pour l'essentiel, ce développement n'est pas répétitif³⁶.

Popper cherchait ainsi à réfuter la prétention historiciste de pouvoir faire des prophéties de long terme sur la société humaine. De telles prédictions, qui ne tiendraient pas compte des conditions initiales, seraient donc des lois inconditionnelles. Pour que les sciences sociales puissent faire de telles prédictions, il faudrait qu'elles puissent considérer un système stable. Or la réalité sociale ne constitue pas un système stable. Nous allons voir pourquoi un peu plus tard mais déjà, considérons l'argument presque similaire qui consiste à dire que l'expérience est plus facile en sciences sociales. Pour Popper, cet argument est faux, et s'il y avait une comparaison à faire, elle se ferait sans doute dans l'autre sens.

L'argument généralement avancé concerne la complexité de la situation. Les sciences naturelles auraient un avantage : elles pourraient isoler de manière artificielle les éléments qu'elles se proposent d'étudier. Par exemple, il est aujourd'hui possible d'isoler relativement « facilement » un électron pour le faire circuler dans un accélérateur de particules, ou bien d'isoler une cellule organique pour l'observer au microscope. Il est ainsi possible de créer des conditions initiales relativement similaires dans le temps. Bien entendu, plus on tente d'aller loin dans la précision de l'isolation, c'est-à-dire plus on veut reproduire des situations initiales très précises, plus les moyens à mettre en œuvre sont complexes, jusqu'à buter sur le principe d'incertitude d'Heisenberg³⁷.

36. *Ibid.*

37. Principe selon lequel plus on cherche à connaître précisément la position d'une particule, moins son mouvement peut être déterminé avec précision et *vice versa*.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

On voit bien que cet argument est erroné en raison de la possibilité de créer une isolation similaire dans les sciences sociales, mais une isolation théorique, au lieu d'être pratique. Car il est possible de construire des modèles, c'est-à-dire de focaliser son attention sur une petite partie de la réalité dont nous proposons une explication théorique et essayer d'en déduire des résultats plus généraux (qu'il s'agit ensuite de tester), en supposant que la généralisation du modèle, l'élargissement de son échelle, n'entraîne pas de modification de son fonctionnement ou de ses propriétés. Ce mécanisme est utilisé dans les sciences naturelles comme dans les sciences sociales. Par exemple, en microéconomie, on utilise — surtout à des fins pédagogiques, mais qu'importe — des modèles impliquant deux entreprises ne vendant qu'un seul bien à un seul consommateur, afin de déterminer comment se fixe le prix du bien en question. (Ce modèle étant extrêmement grossier, sa généralisation à l'ensemble d'une économie donne des résultats très éloignés de la réalité.)

Néanmoins, contrairement à Popper, nous pensons que l'expérience reste difficile en sciences sociales. Les modèles utilisés dans les sciences naturelles peuvent être réellement testés, ce qui n'est pas le cas dans les sciences sociales. Nous avons mentionné l'exemple du comportement d'une particule lors d'une collision dans un accélérateur. Il est possible de recréer le modèle que l'on envisage. Au contraire, dans les sciences sociales, cela est difficilement réalisable, sauf à introduire une énorme simplification. Donc dans les sciences naturelles il est possible de tester directement notre modèle avant de l'utiliser pour une généralisation, tandis que c'est pratiquement impossible dans les sciences sociales : on ne peut tester que sa généralisation. On perd donc une grande précision de résultat là où elle est peut être nécessaire, car il est impossible d'identifier, dans l'écart irrémédiable entre la prévision du modèle et la réalité, si cet écart est principalement dû à une mauvaise conception du modèle lui-même, ou s'il est dû au passage par la généralisation, un processus qui tend à amplifier la moindre approximation du modèle. Dès lors, il devient moins facile de corriger son modèle, car il est plus difficile d'identifier l'origine de l'erreur.

Popper reconnaît néanmoins que l'expérience en sciences sociales est rendue difficile par le fait que la réalité est extrêmement mouvante et qu'il

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

est donc difficile d'isoler un système stable, c'est-à-dire que la possibilité de pouvoir répéter une expérience n'est jamais assurée (d'où la nécessité pratique de recourir à des modèles). En particulier, un des facteurs déterminants de cette instabilité est le fait que les théories influent sur le monde. Plus précisément, les théories influent sur le comportement des hommes, et a donc une influence sur l'histoire et le développement de notre monde. Or, comme nous l'avons déjà mentionné, Popper a prouvé qu'il était impossible de prévoir le devenir de nos théories, de nos connaissances. Il est donc impossible de prévoir quel sera l'état du monde des connaissances et donc, tout simplement d'anticiper un cadre stable dans lequel il est possible de formuler des théories qui ne soient pas trop sujettes à changement.

Cette difficulté, liée à la complexité du social, est encore accentuée par le fait que l'homme est un sujet pensant et donc que la prédiction d'une théorie peut influencer sur l'événement prédit, en le faisant advenir ou au contraire en l'empêchant.

Je suggère le nom d'« *effet Œdipe* » pour désigner l'influence d'une prédiction sur l'événement prédit (et plus généralement l'influence d'une information sur la situation à laquelle se réfère cette information), que cette influence tende à faire advenir l'événement, ou tende au contraire à le prévenir³⁸.

Les exemples d'un tel effet abondent, en particulier dans tous les phénomènes de marché. Si l'on annonce que les prix vont monter pendant trois jours puis redescendre le quatrième, tout le monde cherchera à vendre au prix le plus haut donc le troisième jour, ce qui provoquera une baisse des prix le troisième jour, invalidant ainsi la prédiction. (Et si l'on anticipe ce résultat, il se peut que le phénomène arrive le deuxième jour ou le premier jour, invalidant encore davantage la prévision initiale.) Inversement, on trouve des théories qui s'auto-justifient (souvent appelées « prophéties auto-réalisatrices »). Typiquement, si le bruit circule que le cours d'une action va augmenter, tout le monde cherche à l'acheter quand elle est encore bon marché, faisant ainsi monter le prix de l'action, ce qui réalise la prévision initiale³⁹. Popper n'est pas très ex-

38. Popper, 1957, ch. 5.

39. Les exemples économiques abondent, comme par exemple les *bank runs*, ou le fait que les économistes de banque choisissent sensiblement tous les mêmes indicateurs pour

plicite à ce sujet, mais il semble admettre que l'effet Œdipe soit effectivement une source d'inexactitude pour les sciences sociales. Cependant, en ligne avec l'épistémologie poppérienne, nous devons reconnaître que les sciences sociales doivent à tout prix éviter les effets Œdipe. Si les énoncés entraînent leurs propres réfutations, ils s'apparentent à des paradoxes du menteur, ce qui les rend irréfutables⁴⁰. De même, s'ils sont « auto-validants », ces énoncés sont irréfutables et ne permettent donc pas d'y détecter une quelconque erreur. Il n'en reste pas moins que ce phénomène parait de la difficulté d'expérimentation dans les sciences sociales.

Pour contrer la difficulté d'expérimentation propre aux sciences sociales et dont nous venons d'évoquer les grandes lignes, Popper propose une méthode d'analyse qui doit offrir une solution.

II.3.B L'analyse situationnelle

Karl Popper est conscient de la difficulté que représente l'expérimentation dans les sciences sociales. Cette difficulté est, comme nous venons de le voir, en partie due au fait que l'homme est pensant, et donc qu'il influence et qu'il est influencé par les théories. Cette imbrication semble rendre les situations sociales inextricables. Malgré cela, Popper reste convaincu que les situations sociales sont au contraire *plus simples* que les situations physiques concrètes.

(On pourrait objecter d'emblée à Popper qu'après tout, les situations sociales peuvent être prises pour des situations physiques. Ce reproche nous semble néanmoins infondé. En effet, la différence entre situation sociale et situation physique n'est pas une différence objective, mais une différence de point de vue. En reprenant notre conception « photographique » de la perception, nous pouvons dire que la différence entre les deux types de situation provient d'une différence dans l'échelle de notre regard. Effectivement, il est possible de considérer un ensemble de personnes au niveau physique, comme

prévoir les cours de change sur le marché des devises. Ce dernier exemple montre un cas d'effet Œdipe de second degré, dans lequel l'anticipation de l'effet entraîne l'apparition de l'effet !

40. Voir à ce sujet le dialogue amusant imaginé par Popper, 1963, ch. 14.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

un gigantesque agencement de molécules, mais cela n'apporte aucune intelligibilité, aucune clarté à la situation.)

Pourquoi donc les situations sociales seraient-elles plus simples (à saisir) ? Pour Popper, les différences sur les possibilités d'expérience (notamment la question des méthodes quantitatives) ne sont que des différences de degré entre sciences sociales et sciences naturelles. Mais il existe une autre différence plus fondamentale, sans doute la plus importante :

Il y a en fait de bonnes raisons de croire non seulement que les sciences sociales sont moins compliquées que la physique, mais aussi que les situations sociales concrètes sont en général moins compliquées que les situations physiques concrètes. Car dans la plupart des situations sociales, si ce n'est dans toutes, il y a un élément de *rationalité*⁴¹.

On peut s'étonner de cette affirmation, qui est sans cesse démentie dans ce que nous voyons tous les jours. C'est qu'il faut prendre le mot « rationalité » dans un sens très large. Popper précise tout de suite :

Il est évident que les êtres humains n'agissent presque jamais de manière rationnelle (c'est-à-dire comme ils agiraient s'ils faisaient un usage optimal de toute l'information à leur disposition pour atteindre les objectifs qu'ils ont), mais les êtres humains agissent néanmoins plus ou moins rationnellement ; et cela permet de construire comparativement des modèles simples de leurs actions et interactions, en utilisant ces modèles d'approximation.

La rationalité à laquelle Popper fait référence est à prendre de manière très large, dans un sens que nous allons illustrer. Popper a souvent été attaqué, à tort, pour avoir prétendument affirmé que l'homme agissait de manière rationnelle. Popper lui-même critique cette vision, il donne l'exemple d'un conducteur têtard qui cherche à se garer bien qu'il n'y ait aucune place de libre. Cela dit, il convient pour Popper d'exploiter cet élément de rationalité, même faible, dans des modèles. La rationalité autorise donc les sciences sociales à adopter une méthode que Popper baptise « méthode zéro » :

Par [méthode zéro], j'entends la méthode consistant à construire un modèle en supposant une rationalité parfaite (et en supposant peut-être aussi une information complète) de la part de tous les individus concernés, et à estimer la déviation du comportement réel des gens par rapport

41. Cette citation et la suivante : Popper, 1957, ch. 29.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

au comportement prévu par le modèle, en utilisant ce dernier comme une sorte de coordonnée zéro ⁴².

Il s'agit donc d'utiliser le modèle comme point de repère, un peu comme les expériences en chimie ou en biologie utilisent des tubes témoins. Il s'agit ensuite d'analyser les raisons de l'écart et tenter de comprendre ces différences (Popper prend bien soin de mentionner qu'il ne s'agit pas de justifier une prétention abusive de la psychologie à être la base de toutes les sciences sociales). Le modèle, ainsi falsifié par ces écarts, doit être amélioré pour qu'il « colle » davantage à la réalité, qu'il puisse faire de meilleures prédictions. De l'aveu de Popper, cette méthode est une tentative de généralisation de l'analyse économique à l'ensemble des sciences sociales, une tentative qui cherche à fertiliser la recherche en sciences sociales ⁴³.

Si l'on reconsidère le tableau comparatif de Nadeau (cf. *supra* T3 p. 80), on peut donc voir une différence qui apparaît plus clairement entre les deux types de raisonnement. Dans le cas des sciences naturelles, on utilise une loi (une théorie) pour déduire les conséquences de circonstances initiales. Si les conséquences ne sont pas celles que nous avions prévu, c'est sans doute la loi qu'il faut modifier (il est peu probable que des variations dans les conditions initiales restent longtemps invisibles). Ainsi, l'erreur qu'apporterait la réfutation porte sur la théorie, c'est-à-dire sur l'inférence entre les conditions initiales et les résultats obtenus. Tandis que dans les sciences sociales, l'erreur se situe sans doute au départ, au niveau du modèle, c'est là que se situe la part d'invention dans le raisonnement. Le principe de rationalité, qui fait office de loi universelle permettant de déduire le résultat des conditions initiales (du modèle) ne peut pas, lui, être réellement contesté, sans quoi l'on perd l'intérêt de toute explication :

Dire que quelqu'un a fait quelque chose parce qu'il est fou, c'est avouer qu'on ne peut pas l'expliquer du tout. [...] Le principe de rationalité] nous dit que si l'on veut expliquer un événement social de manière rationnelle,

42. Popper, 1957, ch. 29.

43. Ormerod et Rosewell (1998) avancent cependant que paradoxalement la théorie économique, en partie néo-classique, utilise peu l'analyse situationnelle de Popper. Il s'agissait jusqu'à récemment de construire des modèles à équilibre unique, dans lesquels les conditions initiales importaient peu. Mais aujourd'hui, la possibilité d'envisager plusieurs équilibres pour un ensemble relance la pertinence de prendre en compte les conditions initiales.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

Description de la situation	L'agent A est dans la situation C.
Analyse de la situation	Dans des situations comme C, il est approprié de faire X.
Principe de rationalité	Les agents agissent toujours de manière appropriée à la situation.
<i>Explanandum</i>	Donc A donne X.

TAB. T₄ — Le modèle d'explication situationnelle dans les sciences sociales ⁴⁵.

il nous faut supposer que les personnes concernées agissent en tenant compte de la situation ou, du moins, qu'elles agissent en accord avec leur vision de la situation ⁴⁴.

Plus exactement, nous savons que le principe de rationalité est empiriquement faux, mais cela n'est pas très éclairant de le contester. Ce n'est pas à ce niveau que se situe le pouvoir explicatif. Il peut être au contraire très instructif de corriger nos théories, nos modèles.

On voit par ailleurs que le sens que Popper donne à la rationalité est extrêmement vague et peu contraignant : il s'agit juste du principe selon lequel les individus prennent en compte une situation (ou la perception d'une situation) pour agir. Comme l'indique la citation de Notturmo, cette conception de la rationalité n'est en fait qu'un jugement négatif consistant à exclure la folie de nos tentatives d'explication, ce qui est au fond une exigence de tout raisonnement. Cette conception minimale conduit Popper à utiliser l'expression d'« analyse situationnelle » : pour comprendre comment agit un individu, il faut prendre en compte la situation (« la logique de situation ») dans laquelle il se trouve. Le raisonnement, détaillé dans le tableau T₄, utilise donc comme principe de rationalité (faible), posé comme condition *a priori* de tout raisonnement. Le modèle à contester se trouve dans les deux premières lignes, à savoir : la situation de A est-elle correcte ? Et est-il vrai qu'il faille faire telle chose dans telle situation ? C'est sur ces deux points qu'il faut travailler pour expliquer l'écart qui peut avoir eu lieu entre la prédiction de la théorie (ici

44. Notturmo, 1998, section III.

45. Adapté de Caldwell, 1991.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

X) et le résultat réel. C'est sur ces deux points qu'interviennent les études des institutions et des traditions, en tant qu'elles permettent de préciser les conditions dans lesquelles se trouvent l'individu et comment il peut réagir à ses conditions en fonction de ses objectifs.

Ce schéma constitue un « programme de recherche » que Popper semble suggérer pour les sciences sociales. Ce programme permettrait de respecter une perspective individualiste tout en évitant de faire de la psychologie la base des sciences sociales. Caldwell (1991) laisse entendre que pour Popper, ceci ne peut que constituer la *seule* méthode possible pour les sciences⁴⁶. Ce point-là n'est pas très clair chez Popper et il serait difficile d'en tirer une conclusion définitive. En revanche, nous pouvons supposer que Popper considère cette méthode — « empruntée », rappelons-le, à la théorie économique — comme étant la plus fertile et la plus prometteuse, donc la méthode à suivre.



Dans cette section, nous avons étudié le monisme méthodologique de Popper, c'est-à-dire son affirmation selon laquelle les sciences sociales et naturelles procèdent fondamentalement de la même façon : par un processus déductif. En partant d'un état de conditions initiales, elles cherchent à déduire des prévisions conditionnelles (à plus ou moins long terme) grâce à une loi qui permet l'inférence de l'un à l'autre. Dans le cas des sciences sociales, c'est le principe de rationalité qui fait office de loi universelle, de principe d'inférence. Mais Popper, curieusement en porte-à-faux avec sa théorie réfutationniste, soutient que ce principe de rationalité ne peut être contesté si l'on veut arriver à quelque résultat, si l'on veut maintenir un certain pouvoir explicatif à la théorie. De même que dans ses prises de position morales, le rationalisme semblait presque posé comme un principe *a priori*, de même ici le principe de rationalité est une condition logique à la possibilité d'avènement des théories ; nier le principe de rationalité, c'est renoncer à pouvoir établir une connaissance rationnelle. L'acceptation du principe de rationalité

46. Caldwell conteste ce point de vue en reprochant à cette méthode de ne donner lieu qu'à des explications métaphysiques ou *ad hoc*.

II.3. LES PARTICULARITÉS DES SCIENCES SOCIALES

fait donc écho à la « foi en la raison » de Popper. Mais la contre-partie de l'acceptation de ce principe, c'est qu'il faut considérer la rationalité dans un sens très large, et finalement peu contraignant, trop vague pour beaucoup. Sans doute faut-il considérer ce principe non pas comme une théorie puissamment élaborée et argumentée, mais comme un minimum requis, une condition *sine qua non* de tout raisonnement social.

La similitude des sciences naturelles et sociales dans leur méthode n'empêche pas l'existence de difficultés propres aux sciences sociales, en particulier aux difficultés liées à l'expérimentation et au problème d'une approche quantitative. Mais Popper, fidèle à son optimisme, pense que ces différences, qui sont essentiellement des différences de degré, peuvent et doivent être surmontées. Il est même possible de les retourner en avantage : l'existence d'un élément permanent de rationalité dans les situations sociales, au lieu de vouer toute analyse à l'échec ou du moins de la rendre difficile, constitue au contraire un point d'appui méthodologique qui permet de mettre en place une méthode plus fructueuse que des considérations essentialistes ou holistes se focalisant sur des ensembles théoriques plutôt que sur des individus. La réponse à la question « Les sciences sociales sont-elles scientifiques ? » est donc : les sciences sociales peuvent et doivent être scientifiques, car elles doivent aspirer aux mêmes exigences méthodologiques que les sciences naturelles.

LES SCIENCES SOCIALES, TECHNIQUE POLITIQUE

Nous venons de donner un regard épistémologique sur les sciences sociales chez Karl Popper. Comme nous l'avons vu, sa conception des sciences sociales est très cohérente avec le reste de sa philosophie, particulièrement avec son anti-essentialisme et donc son individualisme méthodologique, mais également avec l'optimisme lucide qui caractérise son œuvre. De telles passerelles seront également retrouvées quand nous étudierons les rapports entre les sciences sociales et la politique chez Karl Popper. Nous allons retrouver ici de nombreux éléments que nous avons déjà mentionnés et sur lesquels nous passerons sans doute un peu plus vite. C'est ce que nous annonçons dans l'introduction du chapitre I : Popper ne rechigne pas à se répéter et la grande cohérence de son œuvre nous amène à retrouver de manière transversale les mêmes grandes idées que nous avons déjà retracées. En étudiant les sciences sociales dans leur dimension politique, nous serons amené à revoir sa théorie négative de la connaissance ainsi que son faillibilisme. Mais nous allons plutôt nous concentrer sur des points que nous n'avons pas encore évoqués.

La question des rapports entre politique et sciences sociales fut la première interrogation qui dirigea notre travail sur Karl Popper. Dans son œuvre prolifique, Popper a consacré une part substantielle de ses réflexions à la poli-

tique et aux sciences sociales, les deux thèmes étant souvent abordés conjointement. Il s'agit en effet de considérer l'homme dans sa dimension sociale c'est-à-dire l'homme en tant qu'il est lié à d'autres hommes, en tant qu'il co-existe avec d'autres dans des ensembles plus ou moins organisés et plus ou moins organisables. Et dans ces réflexions, Popper ne semble pas faire de distinction explicite entre sciences sociales et politique. Notre première interrogation, celle de savoir quelle différence Popper faisait entre les deux, était sans doute mal posée. Au demeurant, il est difficile de trouver chez Popper une définition de ce qu'il entend par politique, et il nous a fallu, là encore, utiliser des informations dispersées pour parvenir à une image cohérente sur ce point. Une réponse fruste consisterait à renvoyer les sciences sociales dans le domaine de la science, de la connaissance, tandis que la politique appartiendrait au domaine de l'action. Cependant, chez Popper, le fait que nous apprenons de nos erreurs d'une part, et que nos théories influent sur le devenir du monde d'autre part, rend cette dichotomie classique totalement inopérante. Encore une fois, cette question appelle des éléments d'épistémologie qui offrent une grille de lecture assez inattendue de l'action politique. À l'inverse de la plupart des penseurs politiques, Karl Popper nous renvoie vers une conception en creux de la politique dans laquelle le projet global d'une société cède la place à un interventionnisme par touches (III.1) et dans laquelle les sciences sociales sont conçues comme une sorte de technique prépolitique (III.2).

III.1 La « sociotechnique opportuniste »

III.1.A Critique de l'utopisme

Au premier abord, c'est sans doute l'une des choses les plus déroutantes et frustrantes dans la philosophie politique de Karl Popper que de ne pas trouver de contenu « positif ». Effectivement, il ne propose pas de fins ultimes que l'humanité doit chercher à atteindre : on ne trouvera pas chez Popper de grande vision du monde, pas de programme ou de proposition d'organisation. C'est même exactement tout le contraire : l'un des aspects les plus marquants

de sa théorie politique est la lutte contre l'utopisme. Popper, encore très polémique, précise ce qu'il entend par utopisme :

[Selon l'utopisme], il faut déterminer, avant toute action politique rationnelle et non égoïste, nos fins ultimes, et non pas seulement des objectifs partiels ou intermédiaires qui ne seraient que des étapes vers nos fins ultimes, et qui devraient donc être considérés comme des moyens plutôt que des fins. Ainsi, toute action politique rationnelle doit s'appuyer sur une description ou un canevas plus ou moins détaillé de notre État idéal, ainsi que sur un plan ou un canevas du cheminement historique vers ce but ¹.

L'utopisme est donc une forme de rationalisme, un rationalisme largement différent, si ce n'est antinomique, de celui de Popper. Il s'agit de déterminer des fins ultimes et ce canevas permettra ensuite de dessiner la société pour y parvenir. On voit poindre ici l'« alliance maudite ² » de l'historicisme avec l'utopisme. Comme l'explique Popper, la croyance en un cours de l'histoire inéluctable n'est pas incompatible avec un certain activisme politique. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le projet utopique de Platon d'un État figé qui cesserait de dégénérer, et la profonde réorganisation sociale (tripartisme et Conseil nocturne) qu'il propose pour y parvenir. Ou, de manière plus emblématique, l'inéluctable dictature du prolétariat que promet Marx, et sa conception maïeutique de la politique, selon laquelle il s'agit de faire accoucher l'histoire, de « réduire et soulager les affres de l'accouchement ³ » de la nouvelle ère à venir. On voit donc que les logiques, qui s'appuient toutes les deux sur une vision d'objectifs à long terme vont de pair. Elles partagent également une vision holiste de la société, qu'elles considèrent comme un tout dont on étudie le devenir.

Mais ce que l'historicisme et l'utopisme partagent de manière plus fondamentale, c'est de croire qu'il est possible de déterminer scientifiquement ces fins ultimes. Nous avons déjà vu comment Popper conteste dans la visée historiciste la possibilité de prévoir notre devenir. De même, il conteste la possibilité de déterminer nos objectifs de manière scientifique. Mais la raison

1. Popper, 1963, ch. 18.

2. Titre de la section XXII de Popper, 1957.

3. Karl Marx, *Le Capital*, préface à la première édition allemande, 1867.

qu'invoque Popper est toute différente de son argumentation logique contre l'historicisme, et cette raison est assez surprenante :

Il n'y a pas de manière scientifique de choisir entre deux fins. Certaines personnes par exemple aiment et vénèrent la violence [...] Il est impossible de convaincre par des arguments ceux qui sont méfiants des arguments et qui préfèrent les décisions violentes aux décisions rationnelles. Et ceci n'est qu'un cas particulier, qui peut être généralisé. Aucune décision concernant les fins ne peut être établie de manière *purement* rationnelle ou scientifique ⁴.

On ne peut donc pas déterminer nos visées ultimes par une discussion rationnelle, car certains s'accrocheront toujours à leur vision en dépit des arguments contraires que l'on pourrait avancer. Pour Popper, les différences de visées relèvent en partie de différences religieuses. Pourquoi cela est-il problématique ? Parce que l'utopisme pose comme condition nécessaire à toute action politique de déterminer ses fins ; il ne peut donc s'accommoder d'une pluralité de visions, laquelle empêcherait de savoir précisément la direction que l'on doit prendre. Et comme il est impossible de convaincre grâce à des arguments, donc par des moyens rationnels, les personnes ayant des avis différents sur nos visées ultimes, l'utopiste doit écraser ceux qui ne partagent pas la même « religion » que lui. Il doit le faire d'autant plus que « le chemin est long jusqu'à l'objectif utopique ». L'utopisme a donc une tendance naturelle à pencher vers la violence. Et cette tendance est encore accentuée par la volonté de ne pas se laisser « polluer » par les précédents : il faut faire table rase, tout effacer pour mieux recommencer. Et cela ne peut s'accomplir sans une grande violence, puisqu'il faut effacer les traditions, donc effacer de nombreux aspects culturels et intellectuels. La violence se caractérise à la fois par la volonté d'éliminer tous ceux qui gêneraient la marche vers le but ultime, et par l'élimination de la tradition du rationalisme critique, qui fait justement de la différence et du désaccord un pilier élémentaire de la progression de notre connaissance. Ceci est bien entendu inacceptable pour Popper, qui réaffirme ici son horreur pour la violence, que nous avons déjà évoquée (cf. [I.3.D](#)) .

4. Popper, 1963, ch. 8.

La critique de l'utopisme renvoie également chez Popper à un autre type d'argument, épistémologique celui-là, qui fait écho à Polanyi et Hayek. Cet argument est double :

- (a) Nul ne peut prétendre posséder la vérité, quel que soit le domaine en question ou l'autorité de la personne.
- (b) Il est impossible d'amasser et centraliser le savoir nécessaire à la conception de la société selon un plan défini.

Les deux volets de l'argument offrent un plaidoyer en faveur du pluralisme, qui contredit la possibilité et l'intérêt de l'utopisme. L'argument (a) est clairement un argument poppérien, qui renvoie au faillibilisme de l'homme et à son incapacité à détenir une fois pour toute la vérité, renvoyant *a fortiori* à l'injustice qu'il y aurait de l'imposer à tout le monde. L'argument (b) fait écho aux thèses de Polanyi, que Popper et Hayek semblent avoir lues, selon laquelle le savoir est plus efficace quand il est décentralisé : aucune opération de centralisation ne permet d'atteindre la même efficacité dans les processus de décision qu'une information décentralisée. Un ordre polycentré offre une plus grande complexité dans les relations qu'un ordre hiérarchique, comme peut le montrer un simple calcul⁵. Pour Hayek, le collectivisme est nécessairement voué à l'échec pour cette raison. Polanyi va plus loin en affirmant que de toute façon, le collectivisme n'est pas possible car il nécessite une grande centralisation, et qu'il est impossible de centraliser tous les savoirs nécessaires à une telle tâche. Ces trois auteurs dessinent des arguments qui permettent de rendre compte de la supériorité d'un ordre spontané où la pluralité a sa place ; ils condamnent la planification (laquelle est rendue nécessaire par l'utopisme) et de manière générale, ils doutent de l'intérêt — si ce n'est de la possibilité — de toute centralisation des connaissances.

Ajoutons enfin un dernier argument contre l'utopisme. Popper a réfuté (par des arguments logiques) la possibilité pour l'historicisme de prévoir le déroulement de l'avenir ; *a priori*, il n'y a pas de raison qu'il n'en soit pas ainsi concernant l'utopisme. Quand bien même nous serions parvenus à nous mettre d'accord sur des visées ultimes, quand bien même nous aurions été

5. Nemo, 2002, p. 1320-1324.

capables de concevoir un modèle de société qui permette d'atteindre ces fins, il faut admettre qu'il nous est impossible de prévoir comment va *spontanément* évoluer la société une fois qu'on l'a conçue *ex nihilo*. Et comme toute institution, il est même probable que la société s'éloigne de son but original ⁶. Cela ne manquera certainement pas d'inciter à l'utilisation de la violence pour ramener la société dans le « droit chemin ». On retombe encore une fois sur la question de la violence, qui constitue un véritable repoussoir pour Popper, et qui fournit une raison supplémentaire pour condamner l'utopisme. Il convient également de mentionner le fait que si l'on repart d'une société neuve et que notre plan ne fonctionne pas comme prévu (ce qui est très probable), il est nous impossible d'identifier précisément la cause de la déviation : ce qui ne fonctionne pas correctement dans notre « plan » initial. Il nous est alors impossible d'apprendre de nos erreurs. L'utopisme est donc critiquable dans la mesure où il entraîne quasiment un recours forcé à la violence en vue de faire évoluer la société vers un but plus ou moins imposé.

Le dessin n'est peut être pas aussi tranché pour Hall (1997), selon qui Popper manque de reconnaître que parfois l'utopisme — Hall reconnaît que l'utopisme est souvent couplé à une vision historiciste — peut produire des résultats souhaitables :

Popper oublie une autre des sources historiques de la pensée utopique occidentale. Les communautés religieuses, convaincues que le millénium était imminent, ont pu transformer des idées de partage en pratique concrète ⁷.

Il est bien évident que Popper fait une critique globale de l'utopisme et que celle-ci n'empêche pas l'existence d'accidents heureux, mais que le risque encouru est trop grand. Il faut trouver un autre moyen de penser l'action politique et son rapport avec les sciences sociales.

Le rationalisme utopiste est un rationalisme qui porte sa propre défaite. Même si ses objectifs sont animés par les meilleures intentions, il ne

6. Sur la déviation des institutions par rapport à leur but original, on pourra consulter Popper, 1963, ch. 4 : « Une institution sociale peut, dans certaines circonstances, fonctionner d'une façon qui contraste singulièrement avec sa fonction *prima facie* ou "correcte". »

7. Hall, 1997.

peut pas apporter le bonheur, mais seulement la misère habituelle d'être condamné à vivre sous un gouvernement tyrannique⁸.

III.1.B Une conception au coup par coup de l'action sociale

Après cette critique de l'utopisme, Karl Popper prend encore position de manière audacieuse. Aux promesses flamboyantes de l'utopisme, Popper oppose une intervention politique faite de petits riens, qui cherche à corriger les problèmes les uns après les autres. Il appelle ce type d'intervention la « sociotechnique opportuniste » (*piecemeal social engineering*). Ce type consiste à aborder les problèmes un par un, plutôt que de vouloir reconcevoir entièrement la société selon un schéma précis.

[...] Voici l'approche caractéristique du sociotechnicien opportuniste : même s'il chérit peut être certains idéaux concernant la société « comme un tout » — son bien-être général par exemple — il ne croit pas qu'il faille la redessiner entièrement. Quels que soient ses objectifs, il essaie d'y parvenir par de petits ajustements et réajustements qui peuvent être sans cesse améliorés⁹.

Cette approche comporte deux points qui méritent d'être notés. En premier lieu, renoncer à l'utopisme n'implique pas de renoncer à certains idéaux. Et nous avons vu que la philosophie politique de Popper est largement irriguée par ses idéaux, notamment par l'idée d'une communauté universelle de l'humanité et l'égalitarisme qui en découle. Mais ici, les idéaux ne servent pas de point de mire vers lequel on force la société à tendre. Ils servent plutôt à détecter, par comparaison, des anomalies, des écarts que l'on cherche à résorber petit à petit. Deuxièmement cette approche est à l'exact opposé d'une approche révolutionnaire. On peut parler d'incrémentalisme : de même que dans son épistémologie, il s'agit en politique de partir d'un problème à résoudre et de tenter une solution à ce problème. Cette solution va à son tour poser un nouveau problème qui nécessitera encore une nouvelle solution. Il ne s'agit donc pas de tout effacer pour recommencer, de « passer l'éponge sur la toile », mais au contraire de prendre les problèmes un par un et de tenter d'y

8. Popper, 1963, ch. 18. Cette critique vise également l'État paternaliste que dénonçait déjà Tocqueville, et le despotisme éclairé.

9. Popper, 1957, ch. 21.

remédier. L'approche « opportuniste » affirme que même si les problèmes sont dépendants, ils ne doivent pas et ne peuvent pas être traités simultanément.

Il en résulte l'apparence d'un certain conservatisme de la part de Popper, un penseur pourtant novateur, puisque le changement politique, la résolution des problèmes, se fait par petites réformes successives plutôt que par d'immenses changements. Cette méthode a quatre avantages. Premièrement, cela permet d'identifier une erreur plus précisément qu'en lançant une gigantesque réforme. En introduisant de nouveaux éléments dans un problème, on peut identifier celui des éléments de solution qui fait empirer les choses. Deuxième avantage : cela permet néanmoins de revenir plus facilement en arrière si la mesure que l'on prend n'a pas du tout l'effet escompté, pour la corriger. Typiquement, cela facilite la démarche d'essai-erreur que nous avons déjà expliquée. Troisièmement, cela permet de juger de l'efficacité d'une mesure en fonction du problème initial qu'elle se proposait de résoudre. On peut juger de l'inadaptation d'une solution à son problème, soit parce que le problème initial n'est résolu que partiellement, soit parce que les conséquences inattendues, imprévisibles et non-souhaitées excèdent largement l'avantage d'avoir résolu le problème initial. Enfin, dernier avantage, cette méthode permet de profiter du savoir décentralisé qu'est la tradition dans une société. On ne peut pas centraliser la connaissance mais il faut au contraire en profiter, utiliser le savoir dispersé, notamment la tradition (tout en gardant à l'esprit qu'une théorie peut à tout moment révolutionner radicalement son genre).

C'est un point très simple et très décisif — nous ne pouvons pas repartir de zéro ; nous devons toujours utiliser ce que les gens ont fait avant nous en science. Si nous repartions de zéro, à l'heure de notre mort nous serions à peine plus avancés qu'Adam et Eve (ou, si vous préférez, qu'un homme de Néanderthal) quand ils sont morts¹⁰.

Il semble que ce dernier point ne soit pas toujours bien compris. Par exemple, Eidlin avance que la théorie de Karl Popper comporte un « aspect radical et révolutionnaire » : il s'appuie sur un parallèle entre les sciences sociales et l'épistémologie. Comme en science, il n'est pas exclu d'assister à de véritables révolutions :

10. Popper, 1963, ch. 4, p. 173.

III.1. LA « SOCIOTECHNIQUE OPPORTUNISTE »

Il est tout à fait possible que l'effet cumulatif des réformes, résultant de la construction sociale par petits remaniements, donne à un changement des dimensions révolutionnaires¹¹.

La théorie de Popper est certes radicale, en ce qu'elle reconnaît la possibilité de fortes innovations et de solutions audacieuses pour résoudre nos problèmes. Mais il n'y a pas de révolution dans le sens où cette progression par essai-erreur, bien qu'elle puisse être saccadée, n'implique en principe pas de rupture brutale mais se fait au contraire selon une certaine exigence de prudence et de continuité, de manière relativement étalée dans le temps. Comme dans son épistémologie, la conception sociale de Popper est largement évolutionniste : Popper souligne l'importance de la tradition en ce qu'elle permet d'éviter une brutale régression scientifique et humaine. La conception des sciences sociales chez Popper renvoie donc à une vision *modérée* de la politique. Il s'agit, par un processus très similaire à son épistémologie, de résoudre des problèmes par tâtonnement, en mettant en place des solutions hypothétiques (en anglais, des *tentative solutions*) dont il s'agit d'anticiper les effets néfastes, et de limiter le danger en limitant leurs portées (avant de les étendre si elles se montrent efficaces). Cette conception renvoie donc largement l'importance de l'étude théorique d'une part (d'où la nécessité d'une plus grande fertilité des sciences sociales, cf. II) et à une action politique qui s'appuie sur des programmes généralisés à partir d'une expérimentation à petite échelle. Cette modération contraste singulièrement avec son éloge de l'audace scientifique, mais ce paradoxe n'est qu'apparent : il faut être prudent avant d'adopter une théorie qui n'a pas été soumise à des tests sévères (comme la généralisation à grande échelle), car on ne sait pas quelles conséquences elle peut avoir ; mais il faut encourager la créativité et l'audace intellectuelle dans les solutions que l'on propose à nos problèmes : aucune solution ne saurait être écartée d'emblée.



Il nous est certes impossible de déterminer des valeurs communes sur lesquelles rebâtir notre société, mais cela ne conduit pas Karl Popper à proposer une conception passive de la politique. Au contraire, son conservatisme

11. Eidlin, 1984.

n'est qu'apparent : il affirme la nécessité d'améliorer le monde en travaillant de manière concrète à éradiquer les maux de ce monde. Popper propose une philosophie politique « en creux » dans laquelle l'intérêt pour des valeurs abstraites cède la place à la lutte contre les maux de ce monde comme moteur de l'action politique, dans laquelle l'utopisme cède la place au pragmatisme. En quelques lignes, Popper défend sa vision vibrante de l'engagement politique :

Si je devais donner une formule ou une recette simple pour distinguer ce que je considère être des plans de réforme sociale admissibles d'une part, et des canevas utopistes inadmissibles d'autre part, je dirais :

Travaillez à l'élimination des maux concrets plutôt qu'à la réalisation de biens abstraits. N'essayez pas d'établir le bonheur par des moyens politiques. Essayez plutôt d'éliminer les misères réelles. [...] Ne laissez pas vos rêves d'un monde superbe vous détourner des appels de ceux qui souffrent ici et maintenant. [...] En bref, je pense que la misère humaine est le problème le plus *urgent* d'une politique publique rationnelle et que le bonheur n'en est pas un ¹².

L'action politique, bien qu'elle soit conçue dans une forme négative de « lutte contre », fait ressortir les impératifs moraux d'entraide et de solidarité qui s'imposent à nous. C'est le caractère moralement insupportable de ces problèmes qui nous enjoint d'y remédier avec urgence, qui constitue une obligation à l'interventionnisme ¹³. Même si notre monde est peut-être « le meilleur que nous ayons jamais connu », nous devons toujours travailler à l'améliorer par l'élimination, autant que possible, des atteintes à la dignité et à la liberté de l'individu. Popper cite par exemple, comme cible d'une telle lutte, « la pauvreté, le chômage [...], la maladie et la douleur, la cruauté pénale, l'esclavage [...], les discriminations religieuses et raciales, le manque d'opportunités éducatives, les différences de classe rigides, la guerre ». Et chez Popper, ce sont les sciences sociales qui fournissent le moyen d'une telle lutte.

12. Popper, 1963, ch. 18. Nos italiques.

13. La question de l'interventionnisme de l'État reste un des points de désaccord entre Popper et Hayek. Voir à ce sujet l'article éclairant de Sicard (1987). Pour Hayek, l'État n'est pas légitime pour intervenir car il ne possède pas la connaissance nécessaire pour cela et troublera nécessairement l'ordre spontané.

III.2 Les sciences sociales comme préalable politique

III.2.A Les sciences sociales, outil de l'action politique

Karl Popper fait des sciences sociales le moyen de l'action politique. Comme nous l'avons déjà mentionné (cf. I.3.E), la connaissance est nécessaire pour améliorer le monde, car c'est par une meilleure connaissance de notre monde que nous pourrions mieux diriger l'énergie de notre « enthousiasme moral ». La tâche des sciences sociales est d'aider à mieux comprendre notre monde afin de guider les réformes qui doivent permettre d'en éradiquer les maux. Mais Popper, anti-historiciste, *critique* l'idée selon laquelle

l'étude sociologique doit aider à révéler le futur politique et qu'elle peut alors devenir l'instrument de prédilection des politiques pratiques à long terme¹⁴.

L'objectif des sciences sociales n'est pas de faire des prévisions à long terme qui pourraient nous guider. Elles doivent plutôt chercher à identifier les conséquences inattendues et non voulues de nos actes. Car tout acte, toute intervention dans le monde social, suscite nécessairement des effets imprévisibles ou contraires à l'intention première de cet acte. C'est la tâche des sciences sociales que d'établir quelles seront ces conséquences à la suite de telle ou telle intervention, et de déterminer si ces conséquences peuvent être évitées, ou sinon pourquoi elles ne peuvent pas l'être.

Les sciences sociales se sont largement développées par la critique des propositions d'amélioration sociale ou, plus précisément, en tentant de déterminer si telle action économique ou politique pourra entraîner le résultat attendu ou désiré¹⁵.

14. Popper, 1957, ch. 15.

15. Popper, 1957, ch. 20. D'une manière un peu maladroite, Popper condamne l'historiciste qui « nous donnerait des conseils pratiques, en nous indiquant quelles actions politiques sont susceptibles de réussir ou d'échouer » (Popper, 1945a, introduction). Popper critique en fait l'historiciste parce que ce dernier croit qu'il peut trouver un moyen de prédire le futur et donc de prédire quelles actions politiques réussiront ou non, selon qu'elles correspondent ou non à la loi du devenir historique que l'historiciste se propose de découvrir. La formulation de Popper est maladroite. Les prédictions d'échec que peut faire la sociotechnique opportuniste

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

Les sciences sociales peuvent faire cela sous forme d'énoncés qui peuvent être tournés, comme toutes les lois naturelles, sous la forme de lois négatives, affirmant que telle ou telle chose est impossible. Popper donne des exemples économiques de telles lois¹⁶ ; le théorème *d'impossibilité* d'Arrow (cf. note II de la section II.1.B) constitue un autre exemple sans doute plus paradigmatique de loi technologique, plus en rapport avec le domaine politique : ce théorème pose des contraintes sur les propriétés des modes de scrutin. De telles lois, dans leur énoncé négatif, sont logiquement similaires à des prédictions (si l'on exclut l'étalement dans le temps). Par exemple, dire qu'il n'est pas possible d'avoir A et B en même temps, cela revient à dire que A implique nécessairement non-B. C'est la tâche des sciences sociales que de déterminer de telles implications, qui peuvent être non voulues. Ces lois, c'est ce que Popper appelle la « technologie opportuniste » (*piecemeal technology*), dont il considère que la sociotechnique opportuniste (*piecemeal engineering*) est l'application. Comme nous l'avons déjà expliqué, l'objet de la sociotechnique opportuniste est « de concevoir des institutions sociales, et de reconstruire et faire fonctionner celles qui existent déjà¹⁷ ».

L'intervention politique se résume donc chez Popper à une intervention sur les institutions (au sens large). Les sciences sociales constituent le moyen théorique de déterminer ce qui sera ou non possible. Elles constituent une sorte de guide, au sens mécanique du terme : elles permettent d'encadrer l'intervention politique en déterminant ce qui n'est pas possible. On peut dire que les sciences sociales sont un *préalable à la politique*, dans un sens logique : elles déterminent (négativement) les possibilités de la politique. Plus particulièrement, les sciences sociales doivent s'attacher à déterminer les possibilités ou les impossibilités de la structuration de la vie politique par des institutions. Comme l'individu reste premier et qu'il ne faut pas imposer à tous des buts ultimes qui conduiraient à sacrifier les aspirations individuelles au nom de valeurs abstraites, la politique est restreinte à une action procédurale, c'est-à-dire dans la façon d'organiser la coexistence des hommes. L'action poli-

est d'un autre genre : il s'agit de prédiction purement technique (voir plus bas) ; tandis que l'historicisme offre des prédictions historiques absolues.

16. Popper, 1957, ch. 20.

17. Popper, 1957, ch. 21.

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

tique est une action sur les institutions, en ce sens que les institutions sont les moyens de résoudre les problèmes qu'on identifie, et c'est aux sciences sociales de déterminer les possibilités de cette action, c'est-à-dire les limites des institutions. La politique semble donc confinée à un discours technologique, tout en gardant à l'esprit que les « techniques sociales » restent imparfaites et qu'il est de toute façon « impossible de construire des institutions infaillibles¹⁸ ». L'enjeu de la politique serait donc de proposer des institutions qui soient bien conçues, tout en sachant que l'élément humain reste crucial. L'homme politique semble réduit à un ingénieur.

III.2.B Que reste-t-il de la politique ?

La vision technologique de la politique selon Popper tend à réduire l'homme politique à un technicien ou du moins, à limiter son rôle à celui d'un simple exécutant, qui obéirait aux contraintes dictées par le sociotechnicien. Cela revient-il à subordonner la politique à l'expertise technique ? En somme, que reste-t-il de la politique ? Quand nous posons cette question, nous faisons référence à une vision de la politique selon laquelle la nature de la politique est de fournir des grands idéaux que doit poursuivre et atteindre la société d'une part, et d'autre part une vision dans laquelle la notion de décision est centrale, puisqu'il faut choisir ces idéaux et parmi ces idéaux. Cela renvoie à une vision selon laquelle « l'essence du politique » se manifeste par l'acte de trancher au terme du débat ou quand aucun argument ne semble l'emporter sur un autre. Il nous semble avoir déjà mentionné suffisamment d'arguments poppériens qui invalideraient cette vision largement essentialiste de la politique. Mais Popper semble admettre implicitement qu'il y a bien une certaine tension dans la décision politique :

On doit reconnaître qu'il y avait des arguments forts en faveur [d'une guerre préventive contre la Russie]. La Russie n'avait pas encore d'arsenal atomique ; et c'était la dernière occasion d'empêcher la Russie d'acquérir la bombe à hydrogène. Je n'envie pas au président américain le pouvoir de décider entre deux options si terribles. L'une d'elle consistait à commencer une guerre. L'autre était d'offrir à Staline la possibilité d'acquérir

18. Popper, 1957, ch. 21.

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

une puissance suffisante pour détruire le monde, puissance qui ne devait certainement pas lui être confiée¹⁹.

Dans ce choix que mentionne Popper, la connaissance technologique qu'offrent les sciences sociales ne suffit pas à trancher. Il semble donc que la vision technologique de l'action politique n'épuise pas le domaine politique. Les sciences sociales fixent les limites de l'action politique en déterminant ce qui est impossible à mettre en œuvre. Mais ce cadre technologique préserve une liberté de choix et d'action, qui impose donc que survienne un choix. De même que les impératifs moraux n'empêchent pas notre liberté d'action et nous oblige à faire des choix, de même les contraintes technologiques de l'action politique préservent un espace de liberté dans lequel opère l'homme politique. Les sciences sociales et les sociotechniciens ne participent à la politique que de manière négative en interdisant certaines possibilités. Rares sont les situations où ces interdictions ne laisseront subsister qu'une possibilité ; l'homme politique aura donc la nécessité et le devoir moral (pour résoudre des problèmes) de faire un choix, le choix des problèmes à traiter en priorité d'une part, et un choix parmi les solutions possibles pour traiter ces problèmes d'autre part. Il semble donc que la politique conserve une certaine légitimité. *Cette légitimité politique n'est pas la reconnaissance d'une supériorité épistémologique qui exonère l'homme politique de ses responsabilités*, puisqu'il serait le dépositaire de la souveraineté (conférée par le peuple ou la nation ou Dieu) ; *au contraire, cette légitimité est la reconnaissance de la responsabilité qu'il a de trancher parmi toutes les possibilités que n'auront pas éliminées les sciences sociales*.

Mais cela reste encore la vision d'un homme logiquement subordonné à l'expertise des sciences sociales. Nous voyons deux raisons supplémentaires pour lesquelles cela n'est pas le cas.

Premièrement, c'est que les théories des sciences sociales ne sont pas infaillibles et, au même titre que tout homme, l'homme politique doit avoir un regard critique sur ces théories. Il est un double moteur de la connaissance. D'abord parce que c'est lui qui, ultimement, applique des théories sociales, et c'est donc lui qui met en place les expériences qui conduiront peut-être à réfu-

19. Popper, 1963, ch. 19.

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

ter ou corriger ces théories. Ensuite, parce qu'il est aussi force de proposition et que son entrain moral peut le pousser à faire fi des théories « acceptées » à un moment donné. Évidemment, on comprend le risque qu'il y a à ne pas tenir compte de certains savoirs ; pour prendre une comparaison, c'est s'exposer au même danger qu'un homme qui saute d'une falaise bien qu'il soit établi qu'aucun homme ne peut voler. Et ce danger de l'ignorance volontaire est démultiplié par le fait qu'il n'engage pas que l'homme politique mais toutes les personnes dont il a la responsabilité : le propre de la politique est d'aspirer à une certaine généralité. Néanmoins, il ne fait pas de doute que certaines expériences politiques sont des conjectures audacieuses, et que c'est sans doute de cette façon que certains progrès se font. Par exemple, une loi technologique comme : « Dans une communauté, il est impossible d'assurer un revenu minimal à chacun » a sans doute été longtemps considérée comme valide, jusqu'à ce que les responsables de la communauté aient proposé (peut-être pour des raisons morales) des mécanismes de solidarité permettant une redistribution partielle des richesses vers les plus démunis, réfutant ainsi la loi technologique initiale. D'une certaine manière, l'homme politique participe lui aussi à la progression du savoir social.

La seconde raison pour laquelle l'homme politique n'est pas simplement subordonné aux experts est liée à la notion d'État de droit. La vision politique mettant en place centrale la notion de souveraineté doit recourir à une vision coalescente de la politique, parce qu'elle doit justifier ce qui est à l'origine de la souveraineté. Elle doit justifier l'existence d'un tout (la nation, le peuple, la race) qui donne sa légitimité aux dirigeants. Dès lors, le dirigeant est dans un double rapport avec ce tout : à la fois il l'incarne ou la représente, et à la fois il la fait advenir, car le fait même qu'il soit dirigeant prouve et alimente l'existence de la communauté : il constitue un point commun à tous. La vision politique de Popper est radicalement différente : il s'agit (par l'intermédiaire d'institutions) d'organiser *a minima* une société qui préserve la liberté et l'intégrité de chaque individu. Et si l'on veut éviter que la liberté totale de chacun ne se transforme en tyrannie du plus fort, il faut poser des règles, des lois qui, loin de restreindre les libertés, permettent au contraire leur exercice. Popper fournit ici clairement la justification d'un État de droit libéral. Il est clair que

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

l'efficacité d'un État de droit repose sur la reconnaissance par chacun de la validité des règles de coexistence, des règles permettant à chacun d'exercer ses libertés dans la limite des libertés des autres.

Mais le respect de l'État de droit, la reconnaissance de sa validité, ne nécessitent-ils pas une sorte de « fiction sociale », c'est-à-dire de susciter chez chacun le sentiment d'appartenir à une communauté dont il faut ressentir l'autorité ? N'est-ce pas justement le rôle de l'homme politique que de susciter des sentiments nobles à l'égard de ce cadre afin que chacun le respecte ? Ce serait réhabiliter le rôle de l'homme politique par une vision holiste de la politique. Mais nous pensons qu'il est possible de refuser cette vision tout en maintenant l'importance de l'homme politique. Nous pensons, de manière volontairement naïve, qu'il est possible d'inciter à respecter l'État de droit sans faire appel à cette part d'organicisme. Comment ? En comptant sur le sens rationnel des citoyens, en faisant comme Popper cet acte de foi en la raison. En pensant qu'il est possible de faire prendre conscience de manière raisonnée de l'importance de l'État de droit, de ce cadre sans lequel la liberté se transforme en tyrannie. Nous pensons que c'est le rôle de l'homme politique que de stimuler chez ses concitoyens la raison plutôt que les sentiments. Cela n'est sans doute pas plus facile, mais c'est le seul moyen de faire exister l'État de droit tout en évitant le règne dangereux des passions, en particulier nationalistes. Nous croyons donc à la reconnaissance rationnelle qu'il faut maintenir l'État de droit, que ce dernier est nécessaire pour un monde meilleur, duquel la violence est médiatisée par la justice et dans lequel nous sommes libres d'exercer notre jugement critique. On pourrait à bon droit douter que cela soit possible, douter que l'État de droit puisse coexister avec un sens critique qui ne se refuse aucun objet. Car on en viendrait à critiquer les principes mêmes de cette coexistence humaine. Mais la réponse à ce problème a déjà été apportée il y a plusieurs siècles à Athènes, lorsque Socrate, qui n'épargnait pas ses critiques au système politique de la cité, décida de respecter le verdict des juges et but la ciguë. À ce problème, Karl Popper fournit sensiblement la même réponse. L'État de droit n'est pas un principe incontestable, il n'est pas parfait et il n'est pas exclu qu'on le remplace un jour par un meilleur système. Mais c'est jusqu'à maintenant le meilleur moyen qu'on ait trouvé pour permettre la

III.2. LES SCIENCES SOCIALES COMME PRÉALABLE POLITIQUE

coexistence pacifique des hommes. Loin d'affaiblir cette coexistence, le sens critique permet au contraire de l'améliorer encore.

CONCLUSION

Nous voilà parvenus au terme de notre travail sur les sciences sociales dans la philosophie de Karl Popper. Nous espérons avoir mis en valeur à la fois l'audace et la profonde cohérence de l'œuvre de Popper de manière générale, et en particulier en ce qui concerne les sciences sociales. Le schéma F4 à l'annexe A constitue une tentative de synthèse des liens entre les différents thèmes de la philosophie de Karl Popper.

L'objet de la première partie, la plus longue, était de montrer comment cette cohérence à deux voire trois éléments (épistémologie, politique et morale) permettait une lecture structurée de la philosophie de Popper. Ce préalable méthodologique a permis d'étudier comment les sciences sociales s'intégraient dans ce schéma.

On peut dire que chez Popper, les sciences sociales tiennent une place particulière à la fois sous l'angle épistémologique et sous l'angle politique. Sous l'angle épistémologique, parce que Popper propose un programme de recherche exigeant pour les sciences sociales. Ces dernières ne doivent pas céder à la tentation d'une analyse essentialiste des groupes qui composent la société, ou de la société comme un tout autonome. Elles doivent au contraire adopter

une démarche centrée sur l'individu, et tenter d'utiliser le principe de rationalité comme élément fondamental de l'explication hypothético-déductive.

L'objectif de cette démarche est de fournir des lois de type technologique, sous la forme de résultats d'impossibilité. Ces lois servent de base à l'action politique et c'est ainsi que les sciences sociales s'inscrivent dans le domaine politique chez Popper. Loin de constituer un champ éloigné de toute application, les sciences sociales doivent définir les possibilités d'action de la politique.

En faisant remonter les premiers travaux de recherche à la Grèce antique (et notamment à Platon), Popper cherche à illustrer cette indissociabilité des deux domaines. L'apparition de la tradition rationaliste avec les penseurs présocratiques a créé la possibilité d'un écart entre les faits et les normes, rendant du même coup possible la nécessité de l'action politique. Le sociotechnicien opportuniste fait partie de cette tradition rationaliste au même titre que l'homme politique. Tous deux sont poussés à proposer et mettre en place des solutions conçues pour éradiquer les maux de ce monde. En apparence, cette lecture technologique des sciences sociales chez Popper semble cantonner l'homme politique au rôle de simple exécutant, qui mettrait en place les solutions proposées par le sociotechnicien. Nous avons au contraire proposé une lecture des sciences sociales qui chez Popper redonne toute sa responsabilité à l'homme politique. Cette responsabilité découle d'une part du fait que l'homme politique doit faire des choix dans l'identification et la priorité des problèmes à traiter, et d'autre part que ses actions engagent aussi ceux qui ont choisi de lui faire confiance. Les sciences sociales, en tant qu'elles constituent une interface à double sens entre le savoir et l'action politique, sont porteuses de l'impératif moral qui rend insupportables les maux de notre monde. Elles fournissent donc un point de contact entre le monde des idées objectives et le monde réel. En fin de compte, ce sont les sciences sociales qui permettent à l'homme d'utiliser son sens critique pour améliorer le monde dans lequel il vit.

SCHÉMA SYNTHÉTIQUE DE LA PHILOSOPHIE DE KARL POPPER

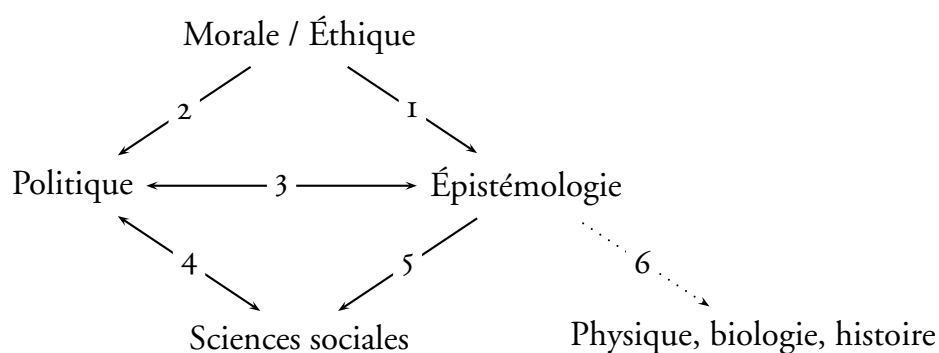


FIG. F4 — Schéma global de la philosophie de Popper.

- 1 : Faillibilité de l'homme.
- 2 : Liberté, humanisme, lutte contre la violence.
- 3 : Critique de l'autorité, de la souveraineté ; organisation de la liberté de débat.
- 4 : Sociotechnique opportuniste, critique de l'utopisme.
- 5 : Logique hypothético-déductive, analyse situationnelle.
- 6 : Indéterminisme, « problématisme ».

BIBLIOGRAPHIE

ARROW, Kenneth Joseph.

Social choice and individual values, 2^e édition.

New York : Wiley, 1963 (1951).

Cowles foundation for research in economics at Yale university.

ARTIGAS, Mariano.

« The Ethical Roots of Karl Popper's Epistemology ».

Article présenté au Summer Thomistic Seminar tenu à University of Notre Dame (Indiana, États-Unis), 1997.

URL <http://www.nd.edu/Departments/Maritain/ti/artigas.htm>.

BAUDOUIN, Jean.

La philosophie politique de Karl Popper.

Questions. Paris : Presses Universitaires de France, 1994.

ISBN 2-13-045924-2.

BLANCHENAY, Patrick.

Paradoxes de vote et modes de scrutin en France.

Mémoire, École des Hautes Études Commerciales (HEC), 2004.

BOUVERESSE, Renée.

Karl Popper ou le rationalisme critique, 2^e édition.

Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1981 (1978).

BOUVERESSE, Renée (dir.).

Karl Popper et la science d'aujourd'hui.

Aubier, 1989.

ISBN 2-7007-3410-6.

Actes du colloque tenu du 1^{er} au 11 juillet 1981 au Centre culturel de Cerisy-la-Salle.

CALDWELL, Bruce J.

« Clarifying Popper ».

Journal of Economic Literature, vol. 29, n° 1 : p. 1, 1991.

CONDORCET.

Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix.

Paris : Imprimerie Royale, 1785.

URL <http://gallica.bnf.fr/document?0=N041718>.

DAMBSKA, Izydora.

« Le concept de modèle et son rôle dans les sciences ».

Revue de synthèse, vol. 80 : p. 39-51, 1959.

EIDLIN, Fred.

« L'aspect radical et révolutionnaire de la théorie sociale et politique de Popper ».

Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique, vol. 17, n° 3 : p. 503-520, 1984.

EIDLIN, Fred.

« Blindspot of a liberal : Popper and the problem of community ».

Philosophy of the Social Sciences, vol. 27, n° 1 : p. 5, 1997.

HALL, John A.

« Social foundations of Openness [according to Karl Popper] ».

Philosophy of the Social Sciences, vol. 27, n° 1 : p. 24, 1997.

HAYEK, Friedrich A. von.

« Résultats de l'action des hommes mais non de leurs desseins ».

Dans *Les Fondements philosophiques des systèmes économiques, textes de Jacques Rueff et essais rédigés en son honneur*, p. 98-106. Paris : Payot, 1967.

Traduit de l'anglais. Titre original : « The Results of Human Action but not of Human Design ».

HUME, David.

A Treatise on Human Nature.

London : John Noon pour les deux premiers volumes, Thomas Longman pour le troisième, 1739-40.

URL <http://www.gutenberg.org/etext/4705>.

KOERTGE, Noretta.

« The Moral Underpinnings of Popper's Philosophy », 2005.

À paraître dans SHEARMUR, Jeremy et STOKES, Geoffrey (dir.), *Cambridge Companion to Popper*.

LANSING, J. Stephen.

« "Artificial Societies" and the Social Sciences ».

Artificial Life, vol. 8, n° 3 : p. 279-292, 2002.

NADEAU, Robert.

« Confuting Popper on the Rationality Principle ».

Philosophy of the Social Sciences, vol. 23, n° 4 : p. 446-467, 1993.

NEMO, Philippe.

« L'épistémologie de l'État de droit et de l'économie de marché chez Karl Popper, Michael Polanyi et Friedrich-August Hayek ».

Document de Travail ESCP n° 89-95, ESCP, Paris, 1989.

NEMO, Philippe.

Histoire des idées politiques dans l'Antiquité et au Moyen Âge.

Paris : Presses universitaires de France, 1998.

ISBN 2-13-049551-6.

NEMO, Philippe.

Histoire des idées politiques aux temps modernes et contemporains.

Paris : Presses Universitaires de France, 2002.

ISBN 2-13-053163-6.

NOTTURNO, Mark A.

« Truth, rationality, and the situation ».

Philosophy of the Social Sciences, vol. 28, n° 3 : p. 400, 1998.

ORMEROD, Paul et ROSEWELL, Bridget.

« Situational Analysis and the Concept of Equilibrium ».

Philosophy of the Social Sciences, vol. 28, n° 4 : p. 498, 1998.

POLANYI, Michaël.

The Logic of Liberty.

Chicago University Press, 1951.

POPPER, Karl R.

La logique de la découverte scientifique.

Paris : Payot, 1984 (1934).

Traduction de l'édition anglaise : *The logic of scientific discovery* (1968).

POPPER, Karl R.

The Open Society and Its Enemies, vol. 1 : the Spell of Plato, 5^e édition.

Londres : Routledge, 1966 (1945*a*).

ISBN 0-415-04031-0.

Réimprimé en 1999.

POPPER, Karl R.

The Open Society and Its Enemies, vol. 2 : Hegel and Marx, 5^e édition.

Routledge classics. Londres : Routledge, 1966 (1945*b*).

ISBN 0-415-27842-2.

Réimprimé en 2003.

POPPER, Karl R.

« Indeterminism in Classical Physics and in Quantum Physics ».

British Journal for the Philosophy of Science, vol. 1, n° 2-3 : p. 117-133 ; 173-195, 1950.

POPPER, Karl R.

The Poverty of Historicism.

Routledge classics. Londres : Routledge, 1961 (1957).

ISBN 0-415-27846-5.

Réimprimé en 2004.

POPPER, Karl R.

Conjectures and Refutations, 5^e édition.

Routledge classics. London : Routledge, 1989 (1963).

ISBN 0-415-28593-3.

Réimprimé en 2004.

POPPER, Karl R.

Objective Knowledge, 5^e édition.

Oxford : Oxford University Press, 1979 (1972).

ISBN 0-19-875024-2.

POPPER, Karl R.

La quête inachevée.

Calmann-Lévy, 1981.

Traduit de l'anglais *Unended Quest : An Intellectual Autobiography* (1976)
par Renée Bouveresse.

POPPER, Karl R.

« Le mythe du cadre de référence ».

Dans Bouveresse (1989).

Actes du colloque tenu du 1^{er} au 11 juillet 1981 au Centre culturel de Cerisy-la-Salle.

POPPER, Karl R.

La leçon de ce siècle.

Paris : Anatolia, 1993.

ISBN 2909848078.

REDMAN, Deborah A.

« Karl Popper's Theory of Science and Econometrics : the Rise and Decline of Social Engineering ».

Journal of Economic Issues, vol. 28 : p. 67-99, 1994.

RUELLAND, Jacques G.

De l'épistémologie à la politique : la philosophie de l'histoire de Karl R. Popper.

Philosophie d'aujourd'hui. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

ISBN 2-13-043270-0.

SCHMIDT, Christian et VERSAILLES, David W.

« Friedrich Hayek vs. Karl Popper : Éléments pour un débat sur la connaissance économique ».

Revue de Philosophie Économique, vol. 2 : p. 111-139, 2000.

SHEARMUR, Jeremy.

« Epistemology and human nature in Popper's political theory : a Reply to Stokes ».

Political Studies, vol. 43, n° 1 : p. 124-130, 1995.

SICARD, François.

« Popper et Hayek : économie et politique ».

Économies et Sociétés, vol. 21, n° 10 : p. 63-72, 1987.

STOKES, Geoffrey.

« Politics, Epistemology and Method : Karl Popper's Conception of Human Nature ».

Political Studies, vol. 43, n° 1 : p. 105-123, 1995*a*.

STOKES, Geoffrey.

« Popper and Human Nature Revisited ».

Political Studies, vol. 43, n° 1 : p. 131-135, 1995*b*.

WALLISER, Bernard.

« Le problème de l'induction et de la réfutation en économétrie ; la pensée de Karl Popper et la science économique ».

Économies et Sociétés, vol. 21, n° 10 : p. 153-164, 1987.